HAL open science

Appréhender le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir : focus sur le parcours de vie de militantes féministes du Planning Familial et de l'association Osez Le Féminisme

Laura Menou

To cite this version:

Laura Menou. Appréhender le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir : focus sur le parcours de vie de militantes féministes du Planning Familial et de l'association Osez Le Féminisme. Etudes sur le genre. 2021. dumas-03524913

HAL Id: dumas-03524913

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03524913v1

Submitted on 13 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Sous la direction de Marie-Clémence Le Pape

Appréhender le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir

Focus sur le parcours de vie de militantes féministes du Planning Familial et de l'association Osez le Féminisme

MENOU Laura
Master 2 EGALITES Formation continue
Année 2020/2021

Remerciements

Ces remerciements sont le lieu pour évoquer toutes les personnes qui m'ont entouré tout au long de ce travail de recherche. Je ne connaissais pas la plupart d'entre elles avant d'entamer ce master. Pourtant chacune m'a permis de tenir le cap pour finaliser ce travail de recherche dont je suis fière.

Dans un premier temps, je souhaite grandement remercier Marie-Clémence Le Pape, ma directrice de mémoire. Sa bienveillance, son écoute et ses conseils m'ont été plus que nécessaire pour mener à bien ce travail de mémoire. Dès le début, elle a eu confiance à mes capacités d'écriture et de réflexion. Merci infiniment pour cela, je m'estime très chanceuse de t'avoir eu comme directrice de mémoire.

Les secondes personnes que je souhaite remercier sont Jeanne et Oldine. Nous ne nous sommes rencontrées qu'à la rentrée universitaire mais depuis, nous ne nous sommes pas lâchées. Leur soutien sans faille, le temps qu'elles ont pris à la relecture de ce travail et les fous rires que nous avons eu ont égrainé toute mon année universitaire. Sans elles, je n'aurai jamais « survécu » à cette reprise d'étude et à ce travail de recherche. Elles sont devenues des amies précieuses. Je n'oublie pas mes autres camarades Karine, Eliel, Céline et Diane qui lors des séminaires-mémoire et, en dehors, ont toujours été présentes pour m'offrir leurs conseils. Par ailleurs, je souhaite aussi remercier Gaetan, Marion, Aube, Fiona et Anais pour leurs précieuses corrections.

Enfin, je souhaite remercier ma mère, ma sœur, ma marraine et ma cousine Elodie. Elles se sont intéressées à mon travail de recherche et m'ont soutenu durant cette singulière année. Merci à vous d'être présentes depuis toujours et de me soutenir dans tous les choix de vie que je fais, aussi farfelus soient-ils.

Protocole rédactionnel non discriminant

Ecriture inclusive, quel choix ?

Dans le cadre de ce mémoire, j'ai décidé d'axer mon objet de recherche sur le plaisir sexuel et le parcours de vie des militantes féministes. Il est évident que toute personne, indépendamment de son genre, peut ressentir du plaisir sexuel. C'est pourquoi, dans un premier temps, je souhaitais être la plus inclusive possible dans mon écriture. Je souhaitais utiliser une écriture non binaire (exemple : lecteurice etc.). Pour autant, cette utilisation s'est avérée complexe à la lecture. De plus, mon corpus d'analyse s'identifiant au genre féminin et ne questionnant pas cette binarité de genre, j'ai fait le choix de rester sur une écriture inclusive mais binaire (lecteur·rice etc.).

Ainsi,

- Pour les formes féminines simples (adjectif et nom), je fais le choix d'utiliser le point médian pour inclure la forme féminine à la forme masculine du mot (exemples : étudiant·e, enquêté·es…)
- Pour les formes féminines plus complexes (adjectif et nom), je fais le choix d'ajouter *la forme féminine du mot* après un point médian (exemples : enquêteur·trices, chercheur·ses…)
- Lorsque qu'il s'agit deux personnes de genre supposé opposé, par exemple, pour évoquer un couple hétérosexuel, je fais le choix d'utiliser le pronom *iels, elleux etc…*

Nous ou *je*, s'inclure dans la rédaction

J'ai fait le choix d'utiliser le pronom *je* afin de rédiger ce mémoire de recherche pour plusieurs raisons.

D'abord, les études sur le genre sont encore considérées comme des études « à la marge » dans le contexte universitaire. En effet, il nous ait demandé d'expliciter notre positionnement et notre posture de recherche face à notre objet de recherche et ce, afin de justifier l'objectivité des recherche féministe. Pour le·la rédacteur·rice, cela entraine alors une présentation de soi et un questionnement dans son rapport aux personnes enquêtées. De plus, le travail d'enquête effectué durant cette recherche est un moment particulièrement individuel où le·la chercheur.se donne de son temps et de soi. Rédiger la méthodologie d'enquête avec le pronom *nous* m'aurait donné l'impression que l'on m'enlevait une partie de mon travail. Enfin, j'ai eu le besoin d'utiliser le pronom *je* pour

m’approprier le travail d’analyse à effectuer et sortir de « l’angoisse » du regard universitaire. Ainsi, ce sont c’est différents éléments qui ont entrainé ce choix rédactionnel du pronom *je*.

Sommaire

Remerciements ..... **I**

Protocole rédactionnel non discriminant ..... **II**

Introduction **4**

Chapitre 1. Comprendre l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel en se basant sur le parcours de vie et le militantisme **9**

1. Le plaisir sexuel est-il un objet sociologique ? 9

2. L'expérience du pouvoir sous le prisme de la théorie féministe queer 12

3. Appréhender les dimensions sociologiques du plaisir sexuel au travers du parcours de vie 15

4. Le militantisme, l'aspect méso-social à considérer dans l'étude du plaisir sexuel 18

Chapitre 2. Enquêter sur le plaisir sexuel chez les militantes féministes **24**

1. Raconter les terrains 24

1.1 Faire le choix de ne pas choisir 24

1.2 Aparté : Pas de militantisme féministe sans elles 24

1.3 Négocier l'entrée sur les terrains 28

2. La méthodologie d'enquête 30

2.1 Le choix des entretiens semi-directifs 30

2.2 L'indispensable méthodologie féministe 32

2.3 La posture d'enquête : entre confidences et recherche 34

3. Le corpus d'analyse 37

3.1 Des biais induits par le choix du terrain 37

3.2 Des portraits d'enquêtées pour faire plus ample connaissance 39

Chapitre 3. Socialisations et premières constructions au plaisir sexuel dit féminin 40

1. Parler de plaisir sexuel, entre gêne et interdit 41

1.1 La découverte du plaisir sexuel 41

1.2 Les parents face à l'éducation à la sexualité 43

1.3 Apprendre le plaisir sexuel à l'école 48

1.4 Des conditions favorables au discours sur la sexualité 51

2. (Re)découvrir le plaisir sexuel au travers des produits culturels 53

2.1 Construire son imaginaire sexuel 53

2.2 La problématique « pornographie » 59

3. Les premières expériences sexuelles entre pairs 62

3.1 Parler de sexualité avec ses pairs : une discussion hétéronormative 62

3.2 Entamer sa vie sexuelle à deux : les premières pratiques sexuelles 67

Conclusion du chapitre 3 75

Chapitre 4. Penser le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir : les différents éléments déclencheurs 76

1. Avoir un « espace à soi » 76

1.1 Laisser la culture familiale 77

1.2 Être culturellement « autre » 78

1.3 Sortir d'un schéma déjà tracé 80

2. Expérimenter son plaisir sexuel en tant que jeune adulte 81

2.1 Quand les enquêtées définissent le plaisir sexuel 82

2.2 La pratique masturbatoire 83

2.3 Le sexe « sans attaches » 86

3. Féministe et militante 90

3.1 Prendre conscience, s'engager et dire à voix haute 90

3.2 Les transmissions des savoirs militants autour du plaisir sexuel 95

Conclusion du chapitre 4 100

Chapitre 5. Le plaisir sexuel dit féminin face à la conjugalité et la contrainte hétéronormative 102

1. La sexualité adulte, entre conjugalité hétérosexuelle et féminisme 102

1.1 La sexualité conjugale et le plaisir sexuel dit féminin 103

1.2. Ce que le féminisme fait à la sexualité des enquêtées 106

2. Sortir de la contrainte hétéronormative et considérer différemment le plaisir sexuel dit féminin 110

2.1 Assumer sa vision du plaisir sexuel dans ses pratiques sexuelles conjugales 110

2.2 Sortir temporairement de la contrainte hétéronormative 113

2.3 Imaginer et vivre d'autres configurations conjugales et sexuelles 115

Conclusion du chapitre 5 119

Conclusion générale 121

Bibliographie 125

Annexes 128

Annexe 1 : Le guide d'entretien 128

Annexe 2 : Les lettres de présentation à destination des enquêtées ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Introduction

> *« Prendre pour objet de recherche les questions sexuelles, c'est leur reconnaître un intérêt scientifique ; c'est du même coup contribuer à légitimer des sujets dont la légitimité scientifique reste fragile, encore aujourd'hui. Autrement dit, c'est déjà faire un geste politique, en même temps que scientifique. »*
>
> *Eric Fassin*

Récemment, je suis tombée sur un post Instagram[1] d'un compte féministe disant : « Parler d'éducation sexuelle ce n'est pas parler de plaisir sexuel. Parler d'éducation sexuelle, c'est parler de santé sexuelle »[2]. D'emblée, cette affirmation m'a interpellé. Séparer le plaisir sexuel de la santé sexuelle et, plus globalement de l'éducation à la sexualité, n'a rien d'anodin. Cela positionne le plaisir sexuel à une certaine place, en particulier, lorsqu'il s'agit de penser le plaisir des femmes[3]. En effet, depuis une dizaine d'années, « la réhabilitation du clitoris comme source du plaisir sexuel des femmes est porteuse d'enjeux considérables » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010) pour la nouvelle génération de féministes. De multiples initiatives collectives et individuelles ont fait leur apparition en prenant le clitoris comme objet de revendications. Il suffit de prendre pour exemple la campagne de sensibilisation d'Osez le féminisme (OLF), Osez le clito[4], le compte Instagram *jemenbatleclito*[5] ou encore les travaux d'impression en trois dimensions du clitoris[6] par la chercheuse Odille Fillod pour se rendre compte du renouvellement de la pensée autour du plaisir sexuel dit féminin[7]. Le clitoris rentre alors dans les mœurs et dans les manuels scolaires[8]. En outre, le fait de considérer le plaisir sexuel dit féminin a modifié la place de la pratique pénétrative hétérosexuelle dans l'expérience sexuelle des femmes. Elle est aujourd'hui perçue comme une option parmi d'autres pratiques. Les nouvelles revendications permettent ainsi de reformuler un «

---

[1] Instagram est une application gratuite de partage de photos en ligne, ainsi qu'un réseau social, crée en 2010 et rachetée par Facebook en 2012.
[2] https://www.instagram.com/p/CQkuvKEASTC/
[3] Ici, lorsque j'utilise le terme *femme*, je fais référence à toutes les personnes s'identifiant comme tels, assignée au genre féminin à la naissance ou non, que cela soit temporaire, permanent ou fluide dans le temps.
[4] https://www.nouvelobs.com/societe/20110620.OBS5536/osez-le-clito-une-campagne-plaisir-pour-l-egalite.html
[5] https://www.instagram.com/jemenbatsleclito/
[6] https://www.lemonde.fr/sciences/article/2019/09/22/odile-fillod-traque-les-stereotypes-de-genre-dans-la-recherche-scientifique_6012573_1650684.html
[7] Je fais le choix d'employer les termes « plaisir sexuel dit féminin » afin d'inclure les personnes ne se reconnaissant pas dans le genre féminin à laquelle ce plaisir est majoritairement associé
[8] https://www.ouest-france.fr/sciences/un-manuel-scolaire-represente-enfin-le-clitoris-correctement-5209851

vivre ensemble hétérosexuel qui intègre réellement la recherche du plaisir sexuel pour les femmes » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010).

Pour autant, il serait faux de prétendre que la sexualité des femmes n'a jamais intéressée qui que ce soit. La sexualité et le corps des femmes ont depuis tout temps été des objets à la fois exhibés artistiquement et contrôlés politiquement. C'est dans les années 70 où ils deviennent le centre des revendications féministes. En se battant pour le droit à l'avortement et le droit à la contraception, les féministes de la seconde vague[9] se sont affairées à sortir la sexualité des femmes de sa fonction procréative et du cadre marital institués depuis des siècles. Selon Emmanuelle Santelli, les années 70 sont même un tournant « où pour la première fois le droit à la jouissance féminine est pensé en soi [...] » (2018). Le corps et la sexualité des femmes sont devenus des objets politiques sous le nouveau prisme du féminisme permettant une pensée plus égalitaire de la sexualité. Depuis, les règles de la « bonne sexualité » se sont modifiées perdant de leur pouvoir d'imposition mais sans réellement perdre en normativité. En effet, plusieurs travaux en sciences humaines et sociales (Bozon, 2013 ; Fassin, 2009, Giami & Gert 2015 ; Santelli, 2018) ont montré les différentes évolutions ayant eu lieu.

Les années 70 ont permis la « libération sexuelle » et la sortie de la sexualité du schéma de la conjugalité obligatoire. Par la suite, les années 80 ont vu apparaître l'épidémie du VIH[10]. Le discours sur la sexualité se modifie significativement. C'est la décennie où débute l'éducation à la sexualité sous le prisme de la santé sexuelle. La prévention contre le VIH est priorisée, l'utilisation du préservatif devient la recommandation principale invisibilisant notamment la sexualité lesbienne. Par ailleurs, l'effet des politiques préventives permet à la sexualité de devenir un objet d'étude légitime dans différents domaines scientifiques (médecine comme sciences humaines et sociales). C'est aussi dans cette décennie que les problématiques féministes s'institutionnalisent. Dans les années 90, l'évolution des contenus des produits culturels entrainent une hypersexualisation du corps des femmes notamment au travers de la

[9] La notion de vague est utilisée pour la première fois dans les années 1960 aux USA comme auto-désignation. C'est la journaliste Martha Weinman Lear qui l'emploie initialement d'un article du New York Time Magazine. Pour autant cette métaphore concernant les luttes féministes est critiquée notamment par Verta Taylor. Cette dernière explique que les mouvements féministes ne disparaissent pas lors des « creux » des différentes vagues. Pour elle, les mouvements féministes sont plus au moins visibles en fonction de la structure des opportunités politiques.

[10] VIH correspond au Virus de l'Immunodéficience Humaine. Autrement connu sous le terme de SIDA (Syndrome d'ImmunoDéficience Acquise (SIDA), ce dernier est l'ensemble de symptômes consécutifs à la destruction de cellules du système immunitaire.

pornographie. Puis, le nouveau millénaire voit naitre de nouvelles revendications féministes telles que le combat contre les mutilations génitales ou le droit au port du voile. Les théories féministes queer[11] traversent l'Atlantique et émergent à cette période-là en France. Les questions autour du genre prennent de l'ampleur avec les écrits de Butler tandis que la sexualité devient un champs de résistance avec ceux de Rubin. A la suite du combat contre les mutilations génitales, des campagnes de sensibilisation et de visibilisation du clitoris font leur apparition dans les années 2010. En 2017, le hashtag #metoo est une onde de choc dans la sphère publique et politique. Une nouvelle vague féministe démarre. Cette nouvelle libération de la parole permet à la nouvelle génération de féministes de créer de nouveaux moyens d'expression et de réappropriation de l'espace public tels que la création de collectifs de collage. Aujourd'hui, l'accent est mis sur la compréhension du consentement et la visibilisation des cyberviolences sexistes et sexuelles.

En somme, pour reprendre Bozon (2013), une observation peut être émise : les limites même du sexuel sont culturellement et socialement en mouvement. Comme j'ai pu l'exposer, depuis que la lutte féministe s'est emparée des questions sexuelles, chaque décennie a apporté son lot de problématiques et de combats. La sexualité a été traitée sous l'angle de la « libération sexuelle », celui de la santé sexuelle ou encore sous l'angle des violences sexistes et sexuelles. Pour autant, bien que les féministes aient déjà été nombreuses à mettre en évidence que « la construction sociale du plaisir [était] défavorable aux femmes en ce qu'elle nie leurs expériences et leurs attentes » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010) le plaisir sexuel reste un sujet sous-jacent dans les questionnements militants et sociologiques. Ce dernier n'est pas encore perçu comme un axe principal à analyser. C'est donc ce que je vais chercher à faire dans cette recherche : prendre en compte la construction sociale du plaisir sexuel. Ce qui m'intéresse tout particulièrement, c'est d'appréhender le plaisir sexuel dit féminin et son

[11] Initialement, *queer* est un mot anglais signifiant « étrange » souvent utilisé à contre la communauté LGBT+ comme une insulte dans les années 80. Par la suite, après la réappropriation du terme par les personnes LGBT+, il devient une théorie. Cette dernière postule que la sexualité et le genre d'un individu ne sont déterminés exclusivement par son sexe biologique mais que ces derniers seraient des construits sociaux. Rattachée au post-structuralisme, la théorie queer s'oppose au féminisme essentialiste et critique la société qui tendrait vers l'hétéronormativité. De plus, la théorie queer s'appuie sur l'idée féministe que la sexualité est une part essentielle de la construction de l'individu. Les grand·es penseur·ses sont notamment, Judith Bulter, Monique Wittig, Gayle Rubin, Paul B. Preciado, Sam Bourcier etc.

expérience empouvoirante[12]. Enfin, pour approfondir cet intérêt, la logique voudrait que je prenne en compte toutes les personnes pouvant ressentir du plaisir sexuel dit féminin. Ce n'est pas ce que j'ai décidé de faire. En effet, j'ai décidé de centrer ma recherche sur celles qui, depuis des décennies, travaillent à déconstruire les normes sexuelles, soient les militantes féministes.

Pour se faire, mon travail de recherche va s'organiser autour de cinq chapitres. Le premier chapitre « **Comprendre l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel en se basant sur le parcours de vie et le militantisme »** sera consacré à la définition des différents concepts utilisés afin d'appréhender mes questionnements. Il s'organisera dans un premier temps autour du terme *plaisir sexuel* que je vais chercher à appréhender sociologiquement. Puis, j'évoquerai le concept d'*expérience de pouvoir* afin de donner une définition du pouvoir et de comprendre la place de ce dernier dans l'existence féminine. Ensuite, je développerai la notion de *parcours de vie* dans le but de montrer l'aspect longitudinal de ma recherche et d'appréhender la place du plaisir sexuel dans le parcours de vie des enquêtées. Le dernier concept défini sera celui de *militantisme* afin d'appréhender sa place dans le parcours de vie des enquêtées et d'en saisir sa portée concernant la considération du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir.

Le second chapitre **« Enquêter sur le plaisir sexuel chez les militantes féministes »** s'axera autour de la méthodologie que j'ai employée et le contexte de mon enquête. D'abord, il s'agira d'introduire mes différents terrains d'enquête au travers de leur histoire. Je présenterai aussi les raisons de mon choix de terrain[13] et mon processus d'entrée sur ces derniers. Par la suite, j'évoquerai le déroulement de mes entretiens, mon positionnement et ma posture de recherche face aux enquêtées. Enfin, dans une dernière sous-partie, j'exposerai les biais induits par mes terrains et une présentation succincte[14] de chacune des personnes enquêtées.

Les trois derniers chapitres de cet écrit seront le lieu d'analyse de mes résultats. Le chapitre 3 **« Socialisations et premières constructions au plaisir sexuel dit féminin »** exposera la place du plaisir sexuel dans les premières relations à « l'autre ». Mon attention sera particulièrement portée sur les sphères familiales, scolaires, amicales et

[12] Le terme *empouvoirant* correspond à la francisation de la notion anglaise *empowerment*. Cette dernière désigne « un processus conduisant au développement d'un pouvoir plus grand, exercé par les individus et les communautés, sur leur vie et leurs situations de vie » (Rhéaume, 2019)

[13] Pour des raisons d'anonymisation, cette partie a été modifiée

[14] Idem

affectives. De plus, une sous-partie sera consacrée à la socialisation au plaisir sexuel au travers des produits culturels. Le chapitre 4 **« Penser le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir : les différents éléments déclencheurs »** s'attachera à démontrer en quoi certains évènements jalonnant le parcours de vies des enquêtées entrainent une modification de la considération du plaisir dit féminin. Les parties seront consacrées à l'accès à l'indépendance par l'obtention d'un « espace à soi », à la manière de vivre sa jeunesse sexuelle et le fait de devenir féministe et militante. Pour finir, le cinquième chapitre **« Le plaisir sexuel dit féminin face à la conjugalité et la contrainte hétéronormative** » s'intéressa particulièrement à la pratique de la sexualité à l'âge adulte correspondant aussi à la période où ont été interrogées les enquêtées. La première partie s'axera sur la sexualité conjugale et l'influence du féminisme des enquêtées tandis que la seconde et dernière partie exposera les changements entrepris par les enquêtées afin de déconstruire les différentes normes sexuelles intégrées.

Chapitre 1. Comprendre l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel en se basant sur le parcours de vie et le militantisme

Ce premier chapitre consacré à la définition des concepts est la porte d'entrée de ma démarche de recherche. Dans le langage commun, le plaisir sexuel est renvoyé à l'intime. Lorsque l'on réfléchit au pouvoir, on pense politique tandis que la notion de *parcours de vie* est généralement peu identifiée par tout·e un·e chacun·e. Le militantisme, quant à lui, n'est, en société, l'apanage que de quelques individus. De ce fait, l'articulation entre ces quatre concepts n'apparait pas comme une évidence. Néanmoins, en supposant que le plaisir sexuel est l'expérience de pouvoir sous sa forme sexuée, s'intéresser en premier lieu à la définition du concept d'expérience de pouvoir se révèle le plus pertinent. Par ailleurs, puisque le plaisir sexuel peut être vécu par une personne de différentes manières et ce, tout au long d'une vie, étudier cela sous le prisme du parcours de vie permettra alors une plus grande compréhension de l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel. De plus, cela permettra aussi de saisir les évènements et éléments impactant le plus significativement cette expérience de pouvoir. Aussi, en m'attachant à définir le concept de militantisme, je fais l'hypothèse que ce dernier est un élément ayant une incidence sur la considération du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir au cœur du parcours de vie des enquêtées.

1. Le plaisir sexuel est-il un objet sociologique ?

Avant d'entamer ma réflexion sur l'aspect possiblement sociologique du plaisir sexuel, il me parait indispensable de définir ce que nous entendons par « plaisir » et donc, par « plaisir sexuel ». En premier lieu, j'ai souhaité définir de façon la plus commune possible le terme *plaisir*, sans y adjoindre le terme *sexuel*.

Dans le dictionnaire Larousse, le plaisir est alors défini comme un « état de contentement que crée chez quelqu'un la satisfaction d'une tendance, d'un besoin, d'un désir »[15]. Dans un second temps et pour entrer dans une définition plus spécifique aux sciences sociales et humaines, je me suis intéressée à l'ouvrage *A la recherche des*

[15] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/plaisir/61343

plaisirs (2003) de Lionel Tiger, un anthropologue canadien. En basant sa recherche sur des faits historiques et ethnographiques liés aux comportements humains, il a décrit le plaisir comme un guide, une preuve ou un stimulant que les êtres humains recherchent de façon « incessante, inventive et vigoureuse » (Tiger, 2003). De plus, Lionel Tiger nous explique que le plaisir est purement subjectif puisqu'il a « ses racines profondément ancrées dans l'être humain » (Tiger, 2003), dans les ressentis et les interprétations que chacun·e fait de ces dernières. Il ajoute que le plaisir réside « dans l'immense variété des expériences banales de la vie de tous les jours » (Tiger, 2003) rendant la notion de *plaisir* difficilement définissable. Toutefois, afin de cerner plus précisément ce que tout·e un·e chacun·e nomme *plaisir*, il décide de le catégoriser sous quatre formes différentes : le physio-plaisir, le socio-plaisir, le psycho-plaisir et l'idéo-plaisir. Dans le cadre de cet écrit, je m'intéresse seulement à la première d'entre elles, le physio-plaisir, que Lionel Tiger définit comme le plaisir incluant « les expériences sensorielles mettant en jeu les organes sexuels, ainsi que les sens du goût et de l'odorat qui réagissent aux aliments, aux boissons et aux parfums, naturels ou artificiels » (Tiger, 2003) et sous lequel, nous pouvons alors inclure le plaisir sexuel, autrement dit, le plaisir relevant de la pratique de la sexualité.

Ainsi, par le biais de ces travaux anthropologiques, c'est l'aspect physiologique du plaisir sexuel qui est mis en exergue me permettant alors de supposer que faire l'étude du plaisir appartiendrait à la science du vivant, à la biologie et me renvoyant à un de mes questionnements de départ : le plaisir sexuel est-il un objet d'étude sociologique ? Dans quelle mesure le plaisir sexuel peut-il devenir un objet d'étude sociologique ?

J'ai trouvé un début de réponse auprès de la sociologie de la sexualité. En effet, la sexualité est un objet d'étude sociologique et ce, depuis des décennies. Il existe une multitude de travaux concernant, entre autres, l'évolution des pratiques et des représentations concernant la sexualité. Michel Bozon (2013) a mis en exergue l'évolution du rapport à la sexualité passant d'une nécessaire conjugalité pour la pratique de la sexualité à une « obligation de réflexivité sur la vie sexuelle » (Bozon, 2013) caractérisant aujourd'hui cette dernière comme une histoire d'individus. En s'intéressant aux pratiques sexuelles hors du prisme occidental, Paola Tabet (2004) a proposé une nouvelle définition de la prostitution en axant cette dernière dans un continuum d'échanges économico-sexuels existants. Plus récemment, Emmanuelle Santelli (2018) s'est intéressée à la sexualité conjugale. Elle a montré les inchangés de

la socialisation sexuelle différenciée, les hommes restant autorisés socialement à avoir une vie sexuelle sans sentiment tandis que les femmes ne l'envisagent encore que très peu. De plus, elle a émis l'hypothèse que la plus faible « disposition de la part des femmes à exprimer du désir sexuel, et à le ressentir comme légitime » (Santelli, 2018) pourrait être l'effet d'une moindre « socialisation féminine à la composante désirante de la sexualité » (Santelli, 2018). Pour autant, alors que les sociologues de la sexualité semblent explorer toutes les sphères, mécanismes et processus en lien avec la sexualité ; le plaisir sexuel, et plus particulièrement le plaisir sexuel dit féminin, sont peu explorés en sciences humaines et sociales. C'est un constat qui est aussi fait dans l'article *La sexualité des femmes : un plaisir contraint* (2010). Les autrices constatent que l'étude du plaisir sexuel est « largement absente de ces recherches sur la sexualité, à l'exception d'une focalisation sur la baisse de plaisir pour les hommes, associée à l'utilisation du préservatif masculin » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010) apparaissant comme « un objet d'étude secondaire dans une perspective sanitaire » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010). Selon elles, cela révèle la persistance de la norme masculino-pénétrative au sein de la recherche scientifique.

Par ailleurs, une autre explication peut se faire en reprenant les écrits de Lionel Tiger. Il explique que le plaisir, notamment le plaisir sexuel, en étant un élément central de la vie humaine est aussi un élément controversé car « rares sont ceux qui n'ont pas d'opinion ni de jugement moral précis sur la place du plaisir dans une vie bien vécue [...] » (Tiger, 2003). Selon lui, qu'il s'agisse de l'attitude d'une personne vis-à-vis de son propre plaisir ou de la façon dont une communauté gère ses plaisirs, ces éléments éclairent sur la nature politique du plaisir. Par ce biais-là, il va plus loin en démontrant qu'avoir la mainmise sur le plaisir c'est avoir la mainmise sur la population. Cela expliquant alors l'intérêt des institutions à contrôler le plaisir. Enfin, j'ai trouvé dans les propos de Gayle Rubin (1989) un nouvel éclaircissement sur l'impensée du plaisir sexuel. Cette dernière, dans la préface *Toward a Feminist Theory of the State* de Catharine MacKinnon évoque le plaisir sexuel comme l'expérience du pouvoir sous sa forme sexuée. Passant d'un simple état de contentement difficilement définissable, le plaisir sexuel se transforme en une expérience de pouvoir.

Ainsi, au travers de ces différentes explications, on peut constater l'aspect sociologique du plaisir sexuel. Ce dernier et, plus particulièrement le plaisir sexuel dit

féminin, devient alors éminemment social. De ce fait, il devient un objet d'étude à part entière comportant « des enjeux d'émancipation et de transformation des rapports sociaux de sexe » (Andro, Bachmann, Bajos & Hamel, 2010) qu'il est indispensable de considérer.

2. L'expérience du pouvoir sous le prisme de la théorie féministe queer

Dans la suite de cet écrit, je souhaite exposer ce que j'entends par « expérience de pouvoir ». Pour cela, il m'a semblé pertinent d'historiciser cette expérience de pouvoir en m'appuyant sur les réflexions de Michel Foucault et de Gayle Rubin.

En effet, dans *La Volonté de savoir* (1976), Foucault a fourni une réflexion importante sur le pouvoir. En faisant une analyse historique, il montre qu'à partir du XVIIIe siècle, le pouvoir se transforme, la souveraineté n'en est plus la forme majeure et laisse place à un mode d'exercice plus moderne. Foucault nomme ce type de pouvoir le *bio-pouvoir*. La particularité de ce mode de pouvoir est d'avoir pris la vie pour objet (contrairement au pouvoir souverain qui avait droit de vie et de mort). Foucault montre que ce bio-pouvoir en se focalisant sur le « droit à la vie, au bonheur, à la santé, à la satisfaction des besoins » (Genel, 2004) s'intéresse à la gestion de la vie elle-même comme prolongement de la réalité du corps. Par ailleurs, en s'engageant dans l'hypothèse d'une redéfinition du pouvoir, Foucault a cherché à en comprendre le mode de saisie. Parce que l'objet principal de sa recherche était la sexualité, il a effectué cette recherche sous ce prisme-là. Il a ainsi relevé que nous étions dans « une société du *sexe* ou plutôt *à sexualité* » (Foucault, 1976) où :

> « Les mécanismes du pouvoir s'adressent au corps, à la vie, à ce qui la fait proliférer, à ce qui renforce l'espèce, sa vigueur, sa capacité de dominer, ou son aptitude à être utilisée. Santé, progéniture, race, avenir de l'espèce, vitalité du corps social, le pouvoir parle *de* la sexualité et *à* la sexualité ; celle-ci n'est pas marque ou symbole, elle est objet et cible. » (Foucault, 1976)

De ce fait, il a montré que la sexualité avait vécu « une valorisation comme objet de savoir et comme élément dans les rapports de pouvoir » (Foucault, 1976) au cours de cette transformation du pouvoir. Pour lui, mettre en évidence cette transformation était une manière de « résister aux processus d'assujettissement opérés par les technologies

du pouvoir […] » (Genel, 2004). Néanmoins, il n'ira pas au bout de sa réflexion dans la suite de son ouvrage *Histoire de la sexualité* s'intéressant plutôt à l'examen du « souci de soi ». Toutefois, au cours de sa réflexion, il pose les bases de quatre figures stratégiques de pouvoir et de savoir : la sexualisation du corps de la femme, la surveillance de la sexualité de l'enfant, la socialisation des conduites procréatrices et la psychiatrisation des plaisirs pervers. A travers cela, il réussit à instaurer définitivement la sexualité comme une sphère où les relations de pouvoir s'exercent pleinement.

C'est en s'appuyant sur cet axe que Gayle Rubin reprend et déconstruit plusieurs théories où « l'expérience de pouvoir » est fortement marquée, notamment *Le Système de parenté* de Lévi Strauss et *Le complexe d'Œdipe* de Freud. En effet, Claude Lévi Strauss a été le premier à analyser les structures de parenté[16] en se référant aux enjeux d'alliance interne à ces structures. Par ce travail théorique, il a, d'une part, mis en exergue la nécessité de l'échange et de la réciprocité au sein des structures de parenté et, d'autre part, l'aspect social du tabou de l'inceste permettant aux structures de parenté d'être viables et légitimes. Dans son article *Le marché aux femmes* (1975), Rubin discute ces travaux. Comme Lévi Strauss, elle soutient que les structures de parenté reposent sur le mariage et donc, sur le tabou de l'inceste. Néanmoins, elle est en désaccord avec lui sur l'idée que l'échange des femmes serait l'un des fondements de la vie sociale. En effet, Lévi-Strauss affirme que la culture se serait construite via l'échange des femmes et que, sans cela, il n'y aurait donc pas de culture. Rubin infirme cette observation en expliquant que « la culture est, par définition, inventive » (Rubin, 2010). De ce fait, Rubin ancre son analyse sur les systèmes sociaux en montrant que l'intérêt de « l'échange des femmes » se trouve ailleurs, à l'intérieur même de ces systèmes sociaux. Les femmes étant ainsi des objets de transactions « en tant qu'esclaves, serves et prostituées, mais aussi simplement en tant que femmes. » (Rubin, 2010).

Enfin, elle va plus loin en expliquant que les systèmes de parenté sont un ensemble plus vaste de transactions. Ce ne sont pas seulement les femmes qui sont échangées. Par leur biais, ce sont « l'accès à la sexualité, des statuts généalogiques, des noms de lignage et des ancêtres, des droits et des gens – hommes, femmes, enfants – dans des

[16] En sociologie, la parenté correspond à un institution sociale importante qui relie les individus entre eux et établit une relation. Les sociologues proposent différents types de parenté : basée sur le biologique, sur le mariage ou sur le social (deux personnes vivant dans une même communauté par exemple). Le système de parenté inclus les personnes et s'intéresse aussi à règles, interactions et pratiques que la parenté induit

systèmes concrets et relations sociales » (Rubin, 2010) qui sont eux-aussi échangés. Par cette nouvelle interprétation des systèmes de parenté, Gayle Rubin met en évidence l'expérience de pouvoir comme une expérience masculine, les hommes étant des « agents culturels » tandis que les femmes en sont les « véhicules culturels ».

Par la suite, elle continue son entreprise de déconstruction de la division asymétrique des sexes en reprenant la théorie de Sigmund Freud, le complexe d'Œdipe [17]. Elle définit ce dernier comme « un dispositif de production de la personnalité sexuelle » ou encore comme « la machine qui façonne les modèles adéquats d'individus sexuels » (Rubin, 2010). En axant son analyse sur les petites filles, Rubin montre que ces dernières subissent une expérience œdipienne qu'elle qualifie de destructrice. En effet, les petites filles doivent renoncer à l'amour maternelle et accepter leur castration symbolique. Elles n'ont pas de phallus[18] et n'en auront jamais, le phallus correspondant à « l'incarnation du statut des mâles » et à la « manifestation de la transmission de la domination masculine » (Rubin, 2010). Cette constatation amène les petites filles à réadapter leurs rapports à elles-mêmes et à leurs parents. Dès lors, elles deviennent plus passives face à leur désir libidinal infantile et adhérent au rôle de genre qui leur ait attribué.

Ainsi, l'analyse de ces différents éléments de la théorie freudienne ont permis à Rubin de mettre en avant le processus de subordination subit par les femmes dès leur petite enfance. Enfin, dans une ultime réflexion, Gayle Rubin a mis en exergue les similitudes des modèles précédemment cités, le *Système de parenté* et le *complexe d'Œdipe*, nous formulant alors que :

> « Les systèmes de parenté exigent une division des sexes. La phase œdipienne divise les sexes. Les systèmes de parenté comportent des séries de règles qui gèrent la sexualité. La crise œdipienne est l'assimilation de ces règles et tabous. L'hétérosexualité obligatoire est le produit de la parenté. La phase œdipienne institue le désir hétérosexuel. La parenté repose sur une différence radicale entre les droits des hommes et ceux des femmes. Le complexe d'Œdipe confère aux garçons les droits du mâle et force la fille à s'accommoder des droits moindres. » (Rubin, 2010)

[17] Le complexe d'Œdipe est défini par Freud comme le désir d'éliminer le parent du sexe opposé tout en entretenant un rapport amoureux avec le parent du sexe opposé.
[18] Ici, le phallus est pensé comme le symbole masculin et non pas comme l'organe anatomique mâle.

Sous le prisme de l'analyse féministe, Rubin s'est ainsi immiscée dans l'intime. De la parenté à l'enfance et de l'enfance à la parenté, elle a exposé la domination masculine et transversale dans « l'expérience du pouvoir ». Foucault, quant à lui, a montré que la sexualité était (devenue) un élément primordial dans les hautes sphères de la technocratie politique. Le lien étroit entre la sphère politique, les systèmes de parenté et le développement de l'enfant dévoile nettement l'étendue sociale de la sexualité. Cela m'amène ainsi à envisager la personne et son vécu intime, familial et politique comme source de réflexion pour saisir plus finement la place sociologique du plaisir sexuel.

3. Appréhender les dimensions sociologiques du plaisir sexuel au travers du parcours de vie

Définir le concept de *parcours de vie* m'est apparu comme une évidence afin de saisir l'aspect sociologique du plaisir sexuel en jeu dans le vécu d'un individu. En m'appuyant sur l'aspect longitudinal rattaché à la notion de parcours de vie, cela me permettra aussi de réfléchir au(x) lieu(x) d'apprentissage ou de réappropriation du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir.

Le concept de *parcours de vie* est un concept récent. Auparavant, les sociologues français·es lui préféraient le concept de trajectoire. Appliquer le concept de trajectoire dans une démarche de recherche était une manière de situer « les épreuves du quotidien » (Carpentier & White, 2013) et « d'identifier les points de passage, les transitions et les ruptures biographiques » (Carpentier & White, 2013). Le concept de trajectoire devenant alors « le lieu par excellence de l'analyse du travail subjectif que l'individu fait sur lui-même. » (Carpentier & White, 2013). S'axant sur une approche plus biographique que la notion de parcours de vie, celui de trajectoire aurait pu être qualifié d'illusion biographique[19]. Pour autant, dans une perspective des parcours de vie, Mayer et Muller (1986) ont montré que les trajectoires individuelles ne pouvaient être dissociées des structures sociales dans lesquelles elles s'inscrivaient (Carpentier & White, 2013). Ainsi, il serait possible de considérer le parcours de vie comme un simple enchaînement d'évènements sociaux et historiques ayant lieu dans une vie d'une personne que le·la sociologue tente d'analyser. Néanmoins, dans son article, *L'analyse*

[19] Pour Bourdieu, le recueil de récits de vie ne correspond pas à l'histoire vécue mais à l'histoire retracée par l'individu devenant donc une illusion biographique . BOURDIEU P. (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales.*

des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale (2019), Emmanuelle Santelli met en garde contre cet usage. Elle explique que la notion de parcours « présuppose une action des individus et de l'environnement avec lequel ils interagissent, et ce, dans la durée » (Santelli, 2019). De plus, dans une perspective d'individualisation[20] grandissante où les personnes ne sont plus des « sujets stables » (Carpentier & White, 2013) mais plutôt des « identités aux multiples visages et capables de se détourner d'une destinée non souhaitée » (Carpentier & White, 2013), la notion de parcours de vie émerge afin « d'organiser la complexité de la vie sociale » (Carpentier & White, 2013). Santelli, reprenant la définition de Zimmermann (2011), insiste sur le fait qu'un parcours est un « chemin non linéaire, fait de sentiers transversaux et de changements de direction » n'effaçant pas « le poids des structures sociales et institutionnelles sur son déroulement » (2019). Ces différents éléments théoriques permettent ainsi d'exposer la triple dimension (dynamique, interactive et temporelle) qui relève de la notion du parcours de vie. La dimension dynamique se réfère alors à la personne même, dans ses capacités d'agir, et à l'aspect mouvant de son parcours de vie, se modifiant au gré des situations. La dimension interactive renvoie à la relation à l'autre, à l'entourage. La dimension temporelle, quant à elle, est basée sur un continuum « enchâssés dans des contextes sociohistoriques » (Carpentier & White, 2013).

Par ailleurs, Emmanuelle Santelli a approfondi la réflexion épistémologique sur les parcours de vie afin d'apporter de nouveaux outils d'analyse. Elle s'est intéressée aux différentes dynamiques temporelles et logiques d'interdépendance pouvant être à l'œuvre dans les parcours de vie. Selon elle, les dynamiques temporelles sont « tout à la fois » :

> « une façon d'interroger le passé pour comprendre le présent, un regard longitudinal posé sur le phénomène étudié, des temporalités croisées qui articulent plusieurs acceptions du temps et soulignent la nécessité de distinguer une temporalité intergénérationnelle ». (Santelli, 2019).

De plus, elle a cherché à montrer que le social est une configuration complexe au sein même de cette dynamique temporelle articulant alors plusieurs temps (Santelli 2019) : le temps des évènements historiques, le temps des générations antérieures, le temps du passé de la personne enquêtée et le temps présent où les décisions se prennent.

[20] Le processus d'individualisation est défini comme l'affirmation de l'individu comme sujet et son émancipation du groupe.

Elle insiste sur la temporalité intergénérationnelle expliquant son double intérêt. En effet, considérer méthodologiquement le temps historique de la génération précédente et l'articuler avec les évènements intra-familiaux permet de « rendre compte de ce qui a été transmis d'une génération à l'autre » (Santelli, 2019) et d'observer comment les évènements vécus par la génération précédente ont « influé sur le parcours de la génération suivante » (Santelli, 2019).

Ensuite, elle évoque les logiques d'interdépendance en jeu dans les parcours de vie, elle fait référence aux contextes dans lesquels se déroulent l'action, la vie de l'individu, et l'entourage auquel ce·tte dernier·e est lié·e, qu'il s'agisse de la sphère familiale ou scolaire par exemple. C'est ce que Santelli nomme le niveau méso-social. Ce dernier met en évidence « le fait que les parcours portent la marque des contextes locaux et qu'en même temps les individus ont prise sur eux. » (Santelli, 2019). La logique d'interdépendance permet ainsi de comprendre autrement la réalité sociale vécue par une personne à travers les interrelations qui composent et transforment sa vie.

Ainsi, dans le cadre de cet écrit, utiliser le parcours de vie comme outil théorique me permet d'appréhender plus correctement l'individu. Par quels processus de socialisation l'individu se construit-il ? Quelles prises a-t-il sur son parcours de vie ? Quelles sont les normes sociales influant sur le parcours de vie d'un individu ? Comment l'action individuelle influence-t-elle le parcours de vie de l'individu ? De plus, les nouveaux éléments sociologiques apportés par Emmanuelle Santelli élargissent ma réflexion sur la place du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir dans le parcours de vie. M'intéressant de prime abord aux effets du plaisir sexuel sur le vécu personnel des personnes enquêtées, il me semble maintenant indispensable de l'envisager sous les différents aspects micro-, méso- et macro-social du parcours de vie dans le but « de souligner les transformations à l'œuvre dans de nombreux domaines de la vie sociale » (Santelli, 2019) et plus particulièrement dans le domaine de la sexualité, de la conjugalité et du militantisme. De ce fait, je me questionne, dans quelle mesure les interactions sociales sont-elles impactantes concernant la place du plaisir sexuel dit féminin dans le parcours de vie des individus ? Quid des évènements familiaux intergénérationnels et des évènements sociohistoriques ?

4. Le militantisme, l'aspect méso-social à considérer dans l'étude du plaisir sexuel

Parce que j'ai fait le choix de m'intéresser à celles qui tentent de déconstruire les normes sexuelles, autrement dit, les militantes féministes, il m'apparait indispensable de donner une définition du concept de militantisme.

Historiquement, ce dernier s'est construit dans les sphères religieuses. Puis, progressivement, son action s'est déplacée et renouvelée au travers des revendications ouvrières (Fillieule ; Pudal, 2010). Aujourd'hui, le militantisme est imminemment social et désigne « un activisme spécifique qui peut concerner toute activité sociale » (Fillieule ; Pudal, 2010). Par ailleurs, dans le langage commun, le militantisme renvoie, à la fois, à « une réalité négative, synonyme de protestations sociales » (Golsorkhi et al., 2011) et à une image plus positive de justice sociale.

Le concept de militantisme a été étudié sous différents prismes historiques et sociologiques, entre autres, celui des mouvements sociaux, des organisations, de la carrière ou encore de la socialisation secondaire. En effet, plusieurs travaux (Roux et al., 2005 ; Fillieule et al., 2010 ; Bereni et Revillard, 2012 ; Snow et al., 2013) ont permis de contribuer à renouveler la compréhension des comportements et des organisations militantes ou encore à décloisonner les perspectives de recherche notamment en prenant en compte les rapports de genre. En paraphrasant Golsorkhi et al. (2011), lorsqu'ils évoquent les mouvements sociaux, il est possible d'affirmer que le militantisme, autrement dit, une forme d'engagement politique et/ou associatif, concerne une collectivité d'acteur·rices ayant un intérêt en commun sur une durée indéterminée et qui agissent de manière à légitimer ce dernier. Pour autant, le militantisme renvoie aussi à une activité individuelle qui a notamment été appréhendé sous le prisme du concept de carrière. En effet, ce dernier a permis de mettre en exergue « les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement […] » (Fillieule ; Pudal, 2010) qui jalonne la vie militante d'une personne. De ce fait, alors que l'idéologie du désintéressement reste symboliquement au cœur de la figure militante (Fillieule ; Pudal, 2010), le concept de carrière ne suffit pas à saisir entièrement l'aspect méso-social du concept de militantisme en jeu dans le parcours de vie des individus. Pour cela, il est aussi nécessaire de penser l'aspect socialisant du militantisme, la notion d'engagement

militant ou encore les rétributions inhérentes à cet engagement. Des réflexions qui ont été abordées par nombre de sociologues du militantisme, des mouvements sociaux ou de l'engagement. Jacquemart (2013) évoque la dimension socialisatrice de l'activité militante en expliquant comment cette dernière affecte « les individus, leurs comportements, leurs façons d'être et de penser et les pratiques militantes […] » (2013). Il met en évidence la redéfinition des identités sociales des militant·es et l'impact de cette dernière sur leur trajectoire biographique. De plus, le militantisme, par l'organisation de l'activité militante, impose aux individus de plonger « dans une pluralité de mondes sociaux, ou de sphères de vie » (Fillieule, Pudal, 2010) qui leur sont inconnus, cet élément vient alors s'ajouter au renouvellement de l'identité sociale et militante des individus.

Par ailleurs, la socialisation militante est étroitement liée au concept d'engagement militant. En effet, il est possible de dire que s'il y a socialisation militante, c'est qu'il y a à fortiori eu engagement militant. Leclercq (2011) s'est attachée à saisir comment l'engagement militant influence « continuellement » le parcours de vie du·de la militant·e sortant de l'idée où « il existerait « un temps de l'engagement » » (2011) tandis que Rossier s'est intéressée aux conséquences biographiques de l'engagement. Il a montré comment l'expérience de l'engagement est :

> « susceptible d'influencer, en les redéfinissant ou en les modifiant, l'ensemble des représentations et des pratiques individuelles, partant des trajectoires de vie tant dans les domaines professionnel, affectif que politique. » (Rossier, 2019)

Enfin, dans ses travaux, Fillieule a constaté que l'engagement militant était « le produit d'un ajustement entre demande et offre de militantisme » (2010). Ces différents éléments m'amènent alors à questionner la place du militantisme dans le parcours de vie des enquêtées. Pourquoi les enquêtées se sont-elles engagées dans le militantisme ? Pourquoi, à telle étape de leur parcours de vie, l'engagement militant devient-il possible ? Cela correspond-t-il à un évènement particulier dans leur vie personnelle et/ou dans la vie sociétale ? En quoi devenir militante a-t-il modifié leur comportement ? Dans quelle mesure leur engagement affecte-il les différentes sphères qu'elles côtoient (familiale, professionnelle ou affective) ? Cet engagement a-t-il eu des effets sur les proches des militantes ? La socialisation militante prend-t-elle le « dessus » sur les autres formes de socialisation ?

Pour finir, s'intéresser au concept d'engagement militant renvoie aux rétributions inhérentes à ce dernier. Fillieule a souligné les quatre caractéristiques principales de ces dernières « afin d'éviter toute confusion » :

> « Premièrement, celles-ci comportent à la fois une dimension objective et subjective, ce qui veut dire que les rétributions effectivement retirées du militantisme ne sont pas forcément perçues par les acteurs. Deuxièmement, elles peuvent être à la fois espérées avant l'engagement et poursuivies ensuite, mais aussi et peut-être surtout pour les militants « de base » qui n'ont pas toujours grand-chose de bien tangible à attendre d'un engagement, découvertes dans le cours de l'action, produites en quelque sorte par l'expérience militante. Troisièmement, les coûts se confondent parfois avec les bénéfices [Hirschman, 1983, p. 151]. Quatrièmement, les rétributions varient au gré de l'évolution des contextes et des expériences individuelles. » (Fillieule, 2010)

Ainsi, les enquêtées se sont-elles engagées dans le militantisme avec un objectif précis concernant leur vie personnelle et/ou professionnelle ? Ont-elles conscience des possibles rétributions de l'engagement militant ? Ou s'engagent-elles par solidarité ou altruisme à une cause ? Quelles sont les conditions de rétributions qui permettent aux enquêtées de se maintenir dans le militantisme ? En somme, le concept de militantisme ne peut être réfléchi sans y rattacher d'autres concepts. Par ailleurs, alors que Fillieule et Pudal expliquent que « les dispositions à l'engagement ne dépendent pas directement des appartenances sociales » (2010), les recherches sociologiques sur le militantisme vivent une petite révolution avec l'introduction de la perspective de genre. En effet, Jacquemart a montré que le genre influençait l'ensemble du processus de l'engagement militant, l'identité collective ou encore qu'il générait « des rétributions symboliques genrées » (2013).

Dans le cadre de cette démarche de recherche, la dimension genrée de l'engagement militant ne se questionne pas, elle est claire, les enquêtées sont engagées dans un militantisme féministe. Comme Charpenel et Pavard l'expliquent, s'engager dans un militantisme féministe c'est alors s'accorder sur « le fait qu'affirmer un positionnement féministe c'est prendre conscience que les femmes subissent une oppression spécifique en raison de leur sexe, et c'est proposer des voies individuelles et/ou collectives pour abolir les inégalités. » (2013). Pour autant, alors que le genre « apparaît désormais comme un rapport de pouvoir qui traverse et modèle les mouvements sociaux » (Fillieule, Masclet, 2013), où les hommes sont socialement valorisés, les recherches ont aussi montré que :

> « L'engagement dans des associations féminines valorisant le rôle socialement assigné aux femmes a pu avoir une fonction émancipatrice pour les femmes » (Jacquemart, 2013).

Ces recherches se sont intéressées aux associations catholiques féminines où les rôles de genre perdurent. Néanmoins, il est possible de faire le rapprochement avec le militantisme féministe où la majorité des personnes militantes sont aussi des femmes. Le militantisme féministe peut alors, lui aussi, être vu comme un espace d'émancipation. Ainsi, si le militantisme et, de surcroit, le militantisme féministe devient un espace d'émancipation, par rapport à quoi devient-il cela ? Quels sont les espaces de socialisation où le militantisme féministe s'immisce le plus ? Quels en sont les conséquences ? Pour ailleurs, être militante féministe peut signifier avoir un ancrage géographique précis dans un collectif militant installé. De ce fait, je me demande, y-a-t-il des conditions spécifiques au militantisme féministe comme espace d'émancipation ? La localisation de l'association, les valeurs associées ou les actions mises en place sont-elles à prendre en compte ?

De plus, la définition que j'ai proposée du concept d'expérience de pouvoir a mis en exergue que le pouvoir était masculin et présent dans les différents domaines de vie d'un individu (affectif, professionnel, politique). Pour autant, comme je viens de l'expliquer, le militantisme féministe a une valeur émancipatoire pour les personnes militantes. Ainsi, je me demande, la fonction émancipatoire du militantisme féministe entraine-t-elle une expérience de pouvoir ? Plus globalement, le militantisme féministe est-il une expérience de pouvoir ? Ou l'aboutissement de cette expérience de pouvoir ? A l'inverse, il est possible de se demander, est-ce l'expérience de pouvoir, dans un autre espace de socialisation, qui renvoie les enquêtées vers le militantisme féministe ?

En outre, c'est en partant de l'hypothèse que le plaisir sexuel dit féminin est une expérience de pouvoir que je me suis intéressée au militantisme féministe et au parcours de vie des militantes féministes. Ainsi, avant de penser le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir, faut-il d'abord appréhender sa construction sociale. De ce fait, je me demande comment la construction sociale du plaisir sexuel dit féminin s'effectue-t-elle ? Quelles sont les normes intégrées par les enquêtées concernant le plaisir sexuel dit féminin ? Dans quelles sphères de socialisation ? Ou encore, avec quelles ressources et moyens d'apprentissage ? Quelles sont les différences et les similitudes entre ces sphères de socialisation où la construction sociale du plaisir sexuel dit féminin est effectuée ? Le plaisir sexuel dit féminin est-il de prime abord considéré

comme une expérience de pouvoir ? Ou encore à quel moment devient-il expérience de pouvoir pour les enquêtées ? Existe-il un moment précis, un élément déclencheur dans le parcours de vie des enquêtées ? A l'inverse, est-ce un processus continu d'empouvoirement ?

Aussi, les enquêtées interrogées sont issues de classe sociale et de génération différentes, c'est pourquoi mes questionnements concernent aussi ces éléments-là : existe-il une différence de construction sociale du plaisir sexuel dit féminin selon la classe ou la génération des enquêtées ? Et sur la considération du plaisir sexuel dit féminin comme une expérience de pouvoir ? Si elle existe, quelles sont les conséquences de cette différence sur le parcours de vie des enquêtées notamment sur leur vie sexuelle et conjugale ? A contrario, existent-ils des similitudes dans la considération du plaisir sexuel dit féminin malgré l'effet générationnel et de classe sociale ?

Enfin, parce que je m'appuie sur les parcours de vie des militantes féministes pour appréhender le plaisir sexuel comme expérience de pouvoir, mes interrogations ne peuvent se faire sans penser l'impact macro-social sur le parcours de vie des enquêtées, autrement dit, l'impact des évènements sociohistoriques. De la sorte, quels sont les évènements sociohistoriques ayant jalonné le parcours de vie des enquêtées ? En quoi ces évènements ont-ils influencé la construction du plaisir sexuel dit féminin chez les enquêtées ? Ont-ils eu un impact sur la considération du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir ? S'articulent-ils avec des évènements microsociaux en jeu dans la vie des enquêtées ?

Pour finir, alors que des travaux ont montré que l'engagement militant entrainait une mobilité sociale, je me demande, en quoi l'engagement militant féministe entraine-t-il une « mobilité sexuelle » ? Autrement dit en quoi l'engagement militant féministe des enquêtées permet-il une modification des comportements sexuels ? Jusqu'où ? Le militantisme féministe permet-il une considération plus précoce du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir ? Comment les enquêtées s'approprient-elles l'engagement militant féministe afin de modifier leurs pratiques sexuelles et de vivre le plaisir sexuel dit féminin comme une expérience de pouvoir ? Quelles sont les limites de l'engagement militant féministe dans les domaines de la sexualité notamment, de la sexualité conjugale concernant l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin ?

Finalement, au cœur de cette recherche, ce qui m'intéresse particulièrement c'est de saisir l'impact micro-, méso- et macrosocial du plaisir sexuel dit féminin dans le parcours de vie des militantes féministes afin d'en comprendre la portée empouvoirante. Dès lors, je me demande ; **Dans quelle mesure la (re)considération micro-, méso- et macrosociale du plaisir sexuel dit féminin permet-elle aux militantes féministes de se (ré)approprier ce dernier comme une expérience de pouvoir** ?

Chapitre 2. Enquêter sur le plaisir sexuel chez les militantes féministes

Ce chapitre est consacré au contexte et à la méthodologie d'enquête. La première partie introduira les raisons qui m'ont conduit à choisir deux terrains d'enquête tout en exposant le processus d'entrée sur ces derniers. Par ailleurs, j'ai attaché de l'importance à « raconter les terrains » afin de saisir dans quel contexte méso-social les réflexions féministes des enquêtées progressent. De plus, en tant qu'étudiante en master sur l'étude du genre, exposer mon positionnement et la posture d'enquête découlant de ce dernier était une évidence à intégrer dans ce chapitre. Enfin, puisque ma démarche de recherche s'axe sur l'analyse des parcours de vie, une présentation de chacune des enquêtées me semblait indispensable.

1. Raconter les terrains

1.1 Faire le choix de ne pas choisir

Afin de préserver l'anonymat des enquêtées, cette partie a été supprimée.

1.2 Aparté : Pas de militantisme féministe sans elles

Après avoir fait le choix de ne pas choisir et alors que j'ai décidé de m'intéresser aux parcours de vie des enquêtées, il me semblait indispensable de revenir sur l'histoire des associations dans lesquelles elles s'investissent.

L'emblématique Planning Familial

A sa création, en 1956, le Mouvement Français pour le Planning Familial (MFPF) est plus connu sous le nom de Maternité Heureuse. Créé par Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé et d'Évelyne Sullerot, deux croyantes (chrétienne et protestante) révoltées et/ou politisées, l'association lutte en faveur de la contraception afin de contrer l'avortement qu'elle considère comme catastrophique. Il est à noter que, malgré leur combat pour la cause des femmes, les fondatrices du MFPF rejette l'étiquette féministe. Le terme sera officiellement introduit dans les statuts dans les années quatre-vingt. Avant cela et suite à l'adhésion à l'International Planned Parenthood Federation en 1959, l'association Maternité devient officiellement le Mouvement Français pour le

Planning Familial en 1960 (MFPF). Les premiers centres ouvrent (Grenoble et Paris), les sections locales se multiplient permettant de transformer l'association en « *une fédération avec une direction nationale et des associations départementales* » (Pavard, Rochefort, Zancarini-Fournel, 2020). La fédération regroupe rapidement autour d'elle un nombre croissant d'adhérent·es et notamment, des hommes médecins. De plus, elles se composent de personnes hétérogènes (catholiques, protestant·es, laïques, syndicats, partis de gauche) rendant parfois difficile le travail de cohésion. Le but premier du Planning Familial est d'apporter des informations sur la possibilité de contrôle des naissances ainsi que des ordonnances fournies par les médecins du mouvement. Grâce à sa compétence sur la contraception, le MFPF aspire rapidement à devenir un mouvement d'utilité publique. Lors de la campagne présidentielle de 1965, François Mitterrand met d'ailleurs la question contraceptive à son agenda politique. Il déclarera même que le sujet de la contraception est une question de dignité humaine. Cette mise en lumière permet très certainement le vote de la loi Neuwirth autorisant l'usage de contraceptif (1967). Toutefois, le Planning Familial dénoncera les limites et la lenteur d'application de celle-ci (le décret d'application n'a été promulgué que cinq ans plus tard, en 1972).

A l'aune des années 70, le MFPF se politise, il est agréé mouvement d'éducation populaire et met en place un groupe de travail sur l'éducation à la sexualité en lien avec différents partenaires afin d'instaurer un lien avec les établissements scolaires.

Suite à la promulgation du décret d'application de la Loi Neuwirth, certain·es pensent l'objectif du mouvement atteint, d'autres non, créant des désaccords et de nouveaux partenariats, notamment avec différents syndicats. Ces alliances ont pour but d'envisager la sexualité en termes de lutte sociale ou encore de diffuser l'information à la sexualité au sein des entreprises. La décennie 70 marque la lutte pour le droit à l'avortement. Les militantes du MFPF s'engagent et se radicalisent. Elles organisent des actions communes avec le Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception (MLAC). Alors que le Planning avait seulement blâmé les limites de la Loi Neuwirth lors du congrès de 1971, il ouvre des cliniques d'Interruption Volontaire de Grossesses (IVG) dans l'illégalité et dès la loi Veil promulguée, pousse l'Etat français à créer rapidement des centres d'IVG. L'arrivée de la gauche au pouvoir, par l'élection de François Mitterrand, inaugure l'entrée dans les années 80 et la poursuite de la mobilisation du MFPF notamment par la signature d'un communiqué avec la CGT et

la CFDT afin d'améliorer la législation sur l'IVG et son remboursement par la Sécurité Sociale. De plus, ces années correspondent au début de la collaboration institutionnelle entre le gouvernement et le Planning permettant à ce dernier d'obtenir un financement d'Etat. Cette période est aussi marqué par la lutte contre le SIDA et la prévention contre les différentes Infections Sexuellement Transmissibles (IST).

Durant les années 90, le Mouvement Français pour le Planning Familial s'ancre davantage dans le paysage politique en participant à l'élaboration de la loi sur le « délit d'entrave à l'IVG », en se mobilisant contre le non-remboursement des pilules contraceptives et en participant à des campagnes contre les abus sexuels sur les mineurs au sein des établissements scolaires. De plus, en 1994, le MFPF participe à la conférence internationale des Nations Unies et en 1995 à la quatrième conférence mondiale sur les femmes se déroulant à Pékin.

En 2009, afin d'éviter le vote de la loi de finances porté par le gouvernement Fillon annonçant une baisse importante du financement alloué au Planning Familial, ce dernier lance une pétition. Largement signée, les crédits alloués sont finalement maintenus. Aujourd'hui, le Planning Familial rassemble 72 associations départementales et 9 fédérations régionales « *aux réalités variées mais aux valeurs communes, parmi lesquelles l'égalité et la laïcité* »[21]. Il continue son travail militant et d'émancipation auprès de toutes les femmes et minorités de genre par le biais de différentes revendications, interventions et actions de prévention (consultations médicales, groupes de parole, animations en milieu scolaire, actions auprès de publics spécifiques, investissement de l'espace public…).

Jusqu'en 2010, il n'y avait jamais eu d'antenne dans la ville bretonne où se situe mon terrain alors que plusieurs antennes existaient dans toute la Bretagne durant les années 70. En 2008, un constat est fait : on retrouve beaucoup de femmes en situation difficile notamment, en situation de violences économiques et psychologiques. La création d'une antenne locale du Planning Familial apparait comme une évidence et c'est après une bataille auprès du maire en place, que le Planning familial obtient alors un local en octobre 2010. L'antenne ne comprend que des bénévoles, une vingtaine en tout. Cinq d'entre elles ont fait la formation obligatoire de 160 heures permettant

[21] https://www.planning-familial.org/fr/le-mouvement-112

d'effectuer des interventions concernant l'éducation à la santé sexuelle ou encore pour accueillir les femmes en difficulté. Le Planning Familial accueille et accompagne gratuitement les personnes dans des situations de vie particulièrement difficiles (victime de violences physiques, sexuelles et/ou psychologiques, procédure d'avortement, dépistage d'IST). Toutes les antennes sont tenues de proposer des ateliers d'éducation populaire et d'intervenir en milieu scolaire. Ces interventions se font généralement à la demande de l'établissement scolaire et sont construites sur mesure afin de mêler ateliers et expériences individuelles.

La médiatique Osez Le Féminisme

En 2009, des coupes budgétaires concernant les subventions reçues par le Planning Familial sont prévues : une pétition d'ampleur mobilise largement. A la suite de cela, une dizaine de jeunes femmes décide de créer une nouvelle association féministe : c'est la naissance d'Osez Le Féminisme. L'association se présente ainsi comme féministe, progressiste, universaliste, antiraciste, abolitionniste, anti-lesbophobie et laïque. Portant un projet féministe et politique, l'association se revendique indépendante de tous partis politiques. Elle prône l'intersectionnalité comme méthode afin « d'analyser, comprendre et reconnaître les cumuls d'oppression »[22]. L'objectif de l'association étant la promotion de l'égalité femmes-hommes dans toutes les sphères de la société, elle est sur tous les fronts des inégalités et aborde tous les sujets : violences, laïcité, contraception, répartition des tâches ménagères, marchandisation du corps, égalité professionnelle. Elle se positionne particulièrement contre la prostitution et la pornographie considérant ces dernières comme des freins à la liberté sexuelle de chacun·e. Afin de sensibiliser la population à un nécessaire changement des mentalités concernant l'égalité femmes-hommes, OLF mêle différents répertoires d'actions : meetings, pétitions, manifestations.

En 2010, elle lance, en collaboration avec le Collectif Féministe Contre le Viol (CFCV) et Mix-Cité, la campagne « Contre le viol - La honte doit changer de camp » en s'appuyant sur le web et notamment, sur les réseaux sociaux. L'année suivante, elle réitère l'action avec la campagne « Osez le clito ». Ces deux campagnes de sensibilisation d'envergure ont permis à l'association de se faire connaître et d'être, de

[22] https://osezlefeminisme.fr/nos-valeurs/

ce fait, très suivie sur les réseaux sociaux. (à ce jour, plus de 100 000 personnes sur Facebook et plus 45 000 personnes sur Instagram).

En 2013, elle devient membre du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (statut qu'elle détient toujours à ce jour). Par la suite, en 2015, l'association est reconnue d'utilité publique. Elle est par ailleurs présente à l'international par le biais de différents réseaux européens. Elle est membre de la Coordination Française pour le Lobby Européen des Femmes (CLEF), de l'European Network of Migrant Women et du collectif Brussels Call. De plus, la force de l'association est d'être présente sur tout le territoire français. En 2020, l'association comptait 1250 adhérentes dans plus de 25 antennes locales (Marseille, La Rochelle, Toulouse, Rennes, Paris, Grenoble, la Réunion, Lyon, Rouen entre autres). Enfin, par le biais de ses adhérent·es, elle a organisé près de 300 événements et est passée plus de 600 fois dans la presse (écrite, radio) entre 2019 et 2020.

Les antennes locales d'Osez le féminisme fonctionnent sur un principe d'horizontalité entre les bénévoles. Chacune des antennes peut s'approprier les différentes campagnes portées nationalement par l'association telles les campagnes « Osez le clito », « Reconnaissons le féminicide » ou encore « Sang Tabou ». De plus, les antennes organisent des actions variées comme des réunions publiques, des manifestations, des interventions dans les établissements scolaires et plus spécifiques en réaction à l'actualité locale. Différentes antennes locales organisent aussi des café-féministes autour d'un sujet prédéfini. Chaque projet est discuté et validé au sein de chaque antenne locale par l'équipe élue annuellement lors de leur assemblée générale. En février 2020, l'antenne où se situe mon terrain lance une nouvelle campagne sur la thématique d'éducation à la sexualité. Ce projet a pour but d'aider à la découverte de l'anatomie et de déconstruire les idées préconçues sur les sexualités et le corps des femmes.

1.3 Négocier l'entrée sur les terrains

Cette sous-partie est consacrée à l'entrée sur les terrains. Il s'agira d'énoncer les différentes étapes que j'ai effectuées, terrain par terrain, afin de pouvoir entamer mon enquête auprès des militantes du Planning Familial et d'Osez Le Féminisme.

La première étape à consister à contacter le Planning Familial via leur boîte mail générale. L'été précédent, j'avais discuté de mon entrée en master avec la connaissance que j'avais au Planning. Par le biais de ce premier mail, j'ai donc présenté mon projet de recherche.

Au bout de quelques semaines, n'ayant pas reçu de réponse à mon mail, j'ai décidé de les appeler. Du fait de la mise en place du distanciel par la faculté, je suis rentrée effectuer ce premier semestre dans la ville où se situe l'antenne ; j'ai donc, au cours de cette prise de contact, proposé une rencontre réelle. Je trouvais important de présenter mon projet de recherche de vive voix aux personnes référentes des projets d'éducation à la sexualité. La rencontre a donc eu lieu dans les locaux du Planning Familial le 7 janvier 2021. J'ai rencontré Brigitte et Magali, deux membres du « noyau dur ». Autour d'un thé, nous avons discuté de l'histoire locale du Planning Familial et du travail effectué par les bénévoles. Par la suite, j'ai pu leur présenter succinctement mes études ainsi que mon projet de recherche. Elles ont directement accepté que le Planning soit l'un de mes terrains en m'expliquant qu'elles étaient « toujours contentes d'aider les plus jeunes ».

Début mars, lorsque j'ai été plus au clair avec ma méthodologie d'enquête, j'ai donc repris contact avec le Planning Familial en leur précisant que mon souhait d'effectuer les entretiens en présentiel et l'évolution de mon objet de recherche. Lors de leur réunion hebdomadaire, les bénévoles avaient déjà évoqué mon projet de recherche. Souhaitant obtenir plus d'informations sur le déroulement de l'enquête, j'ai échangé par appel avec une des membres. Elle m'a alors expliqué que pour gagner du temps, les différentes bénévoles intéressées pour prendre part à l'enquête souhaitaient effectuer un entretien collectif. J'ai donc expliqué que cette option n'était pas possible pour une question de confidentialité tout en précisant que je m'intéressais au parcours de vie et à l'apprentissage de la sexualité de chacun·e. J'ai aussi proposé d'envoyer un document explicatif de ma démarche qu'elle pourrait partager aux membres intéressé·es. Par la suite, sept personnes m'ont envoyé un mail, six femmes et un homme. J'ai contacté chaque personne individuellement pour organiser les futurs entretiens.

Du côté d'Osez Le Féminisme, à peu près à la même période, j'ai pu récupérer le mail personnel des deux référentes du projet d'éducation à la sexualité. J'ai donc envoyé un mail à chacune d'entre elles leur expliquant ma démarche et mon objet de recherche. C'est Orlane qui m'a répondu.

Comme pour le Planning Familial, je souhaitais présenter de vive voix mon projet. J'ai donc organisé une rencontre. Cette dernière s'est effectuée au domicile d'Orlane. Nous avons discuté de plusieurs sujets dont l'organisation de l'association et de l'antenne locale, de la campagne d'éducation à la sexualité et de l'objet de mon mémoire. Lors de cet échange, il a été convenu que je reviendrai vers elle lorsque l'organisation de l'enquête serait cadrée et que, de son côté, elle aurait parlé de mon projet de recherche aux membres du conseil d'administration de l'association et à celles prenant part au nouveau projet d'éducation à la sexualité. Courant février, Orlane m'a demandé si je pouvais lui transmettre un document explicatif où je me présentais et où j'expliquai ma démarche de recherche. Orlane avait à cœur que ce travail de recherche axé sur le plaisir sexuel et donc, l'intimité de chacune, ne réveille pas de traumatismes chez ses camarades.

Par la suite, elle m'a informé que plusieurs des membres participant au projet étaient intéressées - voire enthousiastes - à l'idée de prendre part à ma démarche de recherche. Elle m'a ainsi transmis les contacts des personnes intéressées afin d'organiser les différents entretiens.

2. La méthodologie d'enquête

2.1 Le choix des entretiens semi-directifs

J'ai fait le choix d'appréhender ma recherche de façon qualitative par des entretiens semi-directifs. Lors de la construction de ma méthodologie d'enquête, j'avais d'abord souhaité allier entretien et observation non-participante. En effet, puisque mon intérêt se portait sur les processus de création et de réflexion des campagnes de sensibilisation et l'effet de ces dernières sur la (re)composition de la norme du plaisir sexuel, je trouvais intéressant de prendre part aux réunions de travail des différentes associations. Dans ce cas précis, la crise sanitaire aurait eu un avantage pour mon enquête puisque les membres d'OLF, déjà bien avancées dans la construction du projet, avaient fait le choix de travailler en visioconférence. J'aurais ainsi pu facilement prendre part aux réunions sans avoir à me déplacer physiquement. Toutefois, l'autre association n'en était qu'au stade de réflexion et avait fait le choix de se retrouver en présentiel dans les locaux associatifs. Pour pouvoir participer à ces réunions, il aurait fallu que je me déplace en Bretagne alors que nous avions certains de nos cours en présentiel à Lyon. Cet élément est une des raisons pour laquelle j'ai rapidement abandonné la méthode d'observation.

De plus, la façon de penser mon objet de recherche a vite évolué, passant d'un intérêt général sur les campagnes de sensibilisation et la norme du plaisir sexuel à un intérêt plus individuel sur les parcours de vie des militantes s'investissant dans ces projets de sensibilisation et d'éducation à la sexualité. De ce fait, le choix méthodologique des entretiens s'axant sur les parcours de vie s'est ainsi imposé pour me permettre de « saisir le passé des individus pour comprendre l'effet du « temps qui passe » […] » et « de comprendre leur présent. » (Santelli, 2019), autrement dit ; afin de mettre à jour les dynamiques temporelles et les logiques d'interdépendance dans les parcours individuels des personnes enquêtées.

J'ai effectué cinq entretiens sur quinze en présentiel. Un des entretiens en distanciel s'est fait par téléphone uniquement. L'un des inconvénients les plus importants à devoir effectuer des entretiens en visioconférence a été la difficulté à gérer le temps de parole. La plupart des entretiens en visioconférence ont duré entre deux heures et demie et trois heures. J'ai aussi dû faire face à des mauvaises connexions internet m'obligeant à répéter les questions et à couper la personne enquêtée pour la faire répéter. Cela avait une incidence sur la fluidité des échanges. Pour autant, j'ai aussi trouvé que le distanciel représentait une expérience intéressante en soi. J'ai pu entrer dans une autre « sphère » de la recherche. J'ai mis un pied virtuel dans l'espace privé des enquêtées, ayant l'impression d'utiliser l'ethnographie comme méthode de recherche le temps de ces entretiens. En effet, toutes les enquêtées ont effectué ces entretiens à leur domicile et j'ai le sentiment que de se retrouver dans un espace familier leur a permis d'être plus en confiance face à mes questions.

Concernant les cinq entretiens effectués en présentiel, ceux-ci se sont tous passés dans des locaux associatifs. Rencontrer les personnes de visu a été à la fois intéressant et différent des entretiens en visioconférence. Outre le fait que je n'ai pas eu accès à leur domicile, j'ai trouvé plus difficile de mettre à l'aise et en confiance les personnes en présentiel. L'objet de ma recherche est une des raisons de cette difficulté. Mais il me semble aussi que le port du masque a été un désavantage pour moi, ne me permettant pas de dévoiler clairement des signes d'empathie lorsqu'il me semblait repérer de la gêne de la part des enquêtées. A l'inverse, je pense que cela a eu un certain avantage pour les personnes enquêtées, le masque leur ayant permis de cacher cette gêne lorsque nous évoquions les sujets intimes.

Effectuer ces entretiens a été une expérience enrichissante aussi bien dans le cadre de ma recherche que d'un point de vue personnel. Toutes les personnes que j'ai

rencontrées sont des personnes militantes avec lesquelles j'ai aussi pu échanger au-delà de mon objet de recherche sur des sujets féministes d'actualités. Cela m'a permis d'étendre ma réflexion méthodologique.

2.2 L'indispensable méthodologie féministe

Dès lors qu'une démarche scientifique en étude du genre débute, nombre de critiques peuvent apparaître. En effet, puisque la « caractéristique première de cette théorie [féministe] est d'être ancrée dans le mouvement féministe » (Clair, 2016) et dont le but est « de provoquer un changement social, d'améliorer l'expérience de vie des femmes […] » (Olliver & Tremblay, 2000), la légitimité, entre autres, de sa scientificité est régulièrement questionnée par le monde des sciences humaines et sociales dit « traditionnel » mais aussi par la société civile ou le monde politique. De ce fait, de nombreux·ses théoricien·nes ont déjà effectué des travaux attestant la démarche scientifique féministe. Je pense particulièrement à Sandra Harding, l'une des autrices de l'épistémologie dite du positionnement féministe (*standpoint féminism*). Dans son article *Faire du terrain en féministe* (2016), Isabelle Clair explique la portée de ce dernier :

> « Adopter le positionnement féministe implique pour les chercheur-e-s d'historiciser leurs objets de recherche, de se situer socialement, et d'admettre que c'est souvent d'abord en raison des contraintes sociales qui pèsent sur leur propre vie qu'ils ou elles formulent leurs problématiques : ce faisant, ils et elles visent à répondre à ce qui est un problème pour eux/elles » (Clair, 2016)

Cette théorie du positionnement féministe a permis à la recherche en sciences sociales de se construire autrement, en dehors de « l'androcentrisme des cadres d'analyse sociologique et anthropologique classiques » et « contre le fantasme (ou le mensonge) selon lequel la science pourrait être délestée de prénotions » (Clair, 2016), autrement dit, en affirmant que les savoirs sont situés, l'approche féministe rejette la neutralité lui préférant le concept d'objectivité forte (*strong objectivity*), lui aussi, élaborée par Sandra Harding. Par ce nouvel axe méthodologique, la recherche féministe a ainsi mis en avant « la valorisation de l'expérience et du vécu des femmes » ainsi que « l'engagement de la chercheuse, en tant que personne, dans le processus de la recherche » (Olliver & Tremblay, 2000).

De ce fait, dans le cadre de cette démarche de recherche, je ne peux appliquer cette objectivité forte sans formuler un retour réflexif du positionnement par lequel je suis entrée dans cette dernière.

Femme cisgenre[23], ancienne infirmière et militante féministe

Plusieurs identités se superposent dans mon rapport à mon objet d'étude, le plaisir sexuel. Je pourrais évoquer classiquement les différents éléments qui me positionnent en tant que personne dans la société française actuelle, mon identité de classe, de genre ou encore de race. Mais partant du constat que ma méthodologie d'enquête est basée sur les parcours de vie, j'ai réfléchi à la façon dont mon propre parcours éclairait ma position d'apprentie chercheuse et, de ce fait, mon objet de recherche.

Je suis née assignée femme à la naissance. C'est une assignation que je ne questionne pas. Néanmoins, être élevée en tant que femme cisgenre dans une société où les rapports sociaux de sexe sont omniprésents a assurément eu un impact sur mon parcours de vie. Dans l'enfance, j'ai été nourrie avec des produits culturels où le message principal était « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». A l'entrée dans l'adolescence, ma chanteuse préférée était *Jenifer* et j'écoutais en boucle son titre « J'attends l'amour ». Je regardais beaucoup de séries américaines romantiques avec mes amies ou ma grande sœur. J'ai grandi avec un entourage quasi-exclusivement féminin sans figure paternelle stable. Pourtant, je me rappelle ce rapport ambivalent à « l'autre » identifié masculin. Se faire belle, rechercher la « grande » histoire d'amour, être dans la séduction sans trop en faire de peur de passer pour la « fille facile » etc. Différents éléments qui, aujourd'hui, clarifie ma socialisation à la vie affective et sexuelle. J'ai évolué avec un imaginaire sentimental où la relation affective était hétérosexuelle et exclusive.

Par la suite, du fait de mon ancienne profession, j'ai continué à côtoyer un monde féminin. J'ai exercé le métier d'infirmière durant cinq années (sans compter les trois années d'étude). J'ai travaillé dans un service de neurologie où j'ai régulièrement pris en charge des femmes consultant pour un syndrome douloureux chronique, leur prise en charge révélant le plus souvent des violences sexuelles passées. En 2016, je suis infirmière depuis deux ans lorsque je découvre les travaux d'Odille Fillod sur le clitoris.

[23] Le terme cisgenre désigne l'identité de genre (masculin ou féminin) correspondant au sexe attribué à la naissance en fonction de son sexe biologique. C'est le contraire des terme transgenre/non-binaire.

Je découvre pour la première fois à quoi ressemble l'anatomie du clitoris. Comment est-ce possible qu'en tant que femme cisgenre ayant une vie sexuelle et, de surcroit, avec une formation en soins infirmiers, je n'ai pas eu de connaissances à ce sujet avant mes 24 ans ?

Un an plus tard, le mouvement #MeToo éclate sur les réseaux sociaux et résonne en moi. Je suis fille d'ouvrière. Sans jamais réellement militer, j'ai toujours eu à cœur la justice sociale. Aujourd'hui, je vois cet évènement comme mon entrée dans le féminisme, le moment où le souci de l'autre a laissé place à une certaine révolte. Le moment où le besoin de légitimité m'a, à la fois, poussé vers l'action militante et la reprise d'études.

Ainsi, une des autres identités à mettre en avant afin d'appréhender correctement mon positionnement est celle de mon militantisme. Je descends régulièrement dans la rue pour manifester, je fais partie d'un collectif féministe et je ne suis pratiquement que des militantes féministes sur les réseaux sociaux. Ce sont ces actions-là, cette identité-là que j'ai la plus remise en question. Comment allier recherche et militantisme ? C'est par les travaux précédemment cités (Clair, 2016 ; Olliver et Tremblay, 2000) que j'ai compris que, lorsqu'on évoque la recherche féministe, l'un n'allait pas sans l'autre. Par ailleurs, Laura Nader, anthropologue citée par Isabelle Clair « considère qu'un travail né d'une « indignation » est particulièrement apte à renouveler les objets et à participer à la construction d'un savoir plus démocratique » (Clair, 2016). J'ai la méconnaissance de mon propre corps, les prises en charge de ces femmes victimes de violences sexuelles et le mouvement #MeToo en tête tandis que je décide d'entamer ce travail de recherche. De ce fait, quelques soient les différentes identités dans lesquelles je me positionne, la sexualité y est présente sous différents aspects. La sexualité se fait alors histoire personnelle, de patientes et de lutte. En parler dans cette démarche de recherche m'apparaît ainsi comme quelque chose d'assez fluide.

2.3 La posture d'enquête : entre confidences et recherche

A présent que mon positionnement féministe est clarifié, je vais évoquer ma posture de recherche et comment j'ai adapté celle-ci tout au long des entretiens. Comme préalablement expliqué, j'ai effectué quinze entretiens. J'ai fait le choix de prioriser l'analyse des entretiens des personnes assignées au genre féminin[24]. Mes deux terrains

[24] Pour rappel, j'ai effectué quatorze entretiens avec des femmes et un entretien avec un homme.

d'enquêtes sont composés de militantes féministes. Ainsi, quand j'y débute mes entretiens, il n'y a pas de remise en question ou de méfiance face à ma position féministe. Il y a même un certain enthousiasme de la part de certaines personnes par rapport à mon objet d'étude. De plus, chacune des enquêtées a eu accès à un document de présentation. Dans ce dernier, je me présente en tant qu'ancienne infirmière ayant le souhait d'acquérir des connaissances théoriques et féministes, je présente aussi succinctement mon objet de recherche (de départ). Ces différents éléments m'ont permis d'asseoir ma posture d'apprentie-chercheuse sans avoir le sentiment d'être dans une position ascendante. Pour autant, tout en conservant cette posture d'apprentie-chercheuse, j'en ai adopté d'autres, plus ou moins consciemment, selon les enquêtées que j'ai eu face à moi.

Lorsque la chercheuse et l'enquêtée se connaissent

Dans le cadre de cette enquête, j'ai interviewé une connaissance. Cette personne m'a connu enfant et elle connaît mon histoire personnelle. Elle échange encore parfois avec ma mère. Dès le début du terrain, je savais parfaitement que je rencontrerai des difficultés à mener à bien cet entretien. Néanmoins, j'ai décidé de le maintenir. Je trouvais important d'échanger avec une personne qui avait entamé sa vie sexuelle en 1968. Ainsi, nous avons facilement échangé sur son parcours de vie mais je n'ai jamais réussi à questionner les détails de sa vie sexuelle, qu'il s'agisse de ses pratiques passées ou actuelles. Il me semble que j'ai été intimidée. Parler de sexualité avec son ancienne institutrice n'est pas quelque chose d'anodin. Christophe Broqua parle du « piège » des études sur la sexualité faisant « sauter la limite entre l'intimité, le privé du chercheur et la sphère publique de la recherche »[25] (Awondo & Gourarier, 2010). Dans le contexte précis de cet entretien, il me semble que c'est ce qu'il s'est produit. La limite a été franchie et, de ce fait, j'ai eu le sentiment d'avoir « perdu » ma position de chercheuse ou, du moins, de ne pas avoir réussi à la maintenir correctement.

Les confidences entre copines

Concernant le reste du corpus, la plupart des personnes enquêtées étaient de ma génération. Elles ont entre vingt-six et trente-quatre ans. Cet élément commun a permis

[25] Cette critique de Christophe Broqua a été émise lors de sa participation à la journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain » à la Maison des Sciences de l'Homme en avril 2010.

qu'elles et moi nous retrouvions sur plusieurs épisodes de notre enfance et/ou adolescence, qu'il s'agisse des produits culturels, de l'usage d'internet ou de l'éducation à la sexualité qu'elles et moi avions pu (ou non) recevoir au sein de la sphère scolaire. Par ailleurs, le fait d'être connue d'elles comme militante féministe et, de ce fait, de partager des valeurs féministes communes, a ajouté une certaine connivence durant le déroulement des entretiens.

De plus, par le biais d'Orlane, je savais que parler de sexualité et de pratiques sexuelles pouvait renvoyer certaines des enquêtées à leurs vécus traumatiques. C'est pourquoi, dès le départ, j'ai fait le choix d'adopter une posture d'écoute et de bienveillance. Cette façon d'agir a fini d'installer ce lien de confiance que des bonnes copines peuvent avoir, créant une relation d'enquête décontractée et facilitant ainsi les échanges sur les questions les plus intimes. Se saisir de cette posture de « bonne copine » m'est apparu comme indispensable. Pour autant, étant là pour recueillir des données et, non pas pour me confier, c'est une posture que j'ai adoptée seulement à certains moments de l'entretien m'autorisant une discussion autour de la charge contraceptive ou des divergences actuelles au sein des féminismes. Ce sont des sujets où je n'avais pas à entrer dans mon vécu intime de la sexualité, position que je trouvais inappropriée en tant que chercheuse.

La relation d'enquête sous le prisme de la sexualité

Faire la distinction entre les différentes postures que j'ai adopté consciemment (ou non) m'a poussée à me questionner sur la place de la sexualité au cœur de ma méthodologie d'enquête. Dans *La sexualité dans la relation d'enquête* (2016), Isabelle Clair évoque l'embarras dans lequel sont mis·es les chercheur·ses lorsqu'il s'agit d'évoquer la place de la sexualité sur le terrain d'enquête. Elle ajoute même que :

> « L'échange de tout contenu sexuel entre enquêteur·trice et enquêté·e, qu'il soit verbal ou physique, affectueux ou menaçant, en tant qu'obstacle, atout ou simple donnée de la relation d'enquête sociologique, semble être un enjeu méthodologique « tabou ». » (Clair, 2016)

Tout au long du processus de recherche, durant nos séminaires-mémoires et en dehors, j'ai régulièrement questionné ce que je devais dire ou ne pas dire, laisser voir ou ne pas laisser voir de moi à mes enquêtées. Je savais que mon identité de genre et de race allaient être vues de ces dernières. Je supposais qu'elles ne s'intéresseraient pas à ma position sociale. Mais qu'en est-il de mon identité sexuelle ? Devais-je l'évoquer ?

Et en quels termes ? A ce jour, et malgré de nombreuses réflexions en amont, je perçois que j'ai traité la sexualité comme évoqué plus haut, comme un « enjeu méthodologique tabou » alors même que mon objet de recherche est le plaisir sexuel dit féminin. Evoquer mon identité sexuelle « hors normes », m'imaginer en quelque sorte « à nue » face aux enquêtées m'a été peu agréable.

De plus, mon corpus d'enquêtées étant quasi-exclusivement hétérosexuel, j'ai préféré qu'elles me voient comme telle, comme l'une des leurs. En ce sens, Isabelle Clair suggère qu'il existe une « hiérarchisation des sexualités » (Clair, 2016) au sein même de la relation d'enquête. Hiérarchisation qui, il me semble, aurait été à mon désavantage pour ma posture d'apprentie-chercheuse. Par ailleurs, Éric Fassin évoque le « double stigmate »[26] (Awondo & Gourarier, 2010) que le·la chercheur·se sur le genre et les sexualités dévoilant son identité sexuelle peut subir. Celui de l'exposition de son identité sexuelle et/ou de genre et, par ce biais, celui de laisser voir les mobiles profonds de sa démarche de recherche entraînant, à mon sens, une perte de légitimité. Enfin, comme Gianfranco Rebucini, il m'a semblé que faire un « coming-out engagé sur le terrain » [27] (Awondo & Gourarier, 2010) n'était pas pertinent dans le cadre de mon enquête puisque j'avais déjà instauré un lien de confiance via le statut de « bonne copine ». Néanmoins, lors de certains entretiens, j'ai eu la possibilité d'évoqué mon identité sexuelle. Trois des enquêtées ont distinctement énoncé avoir une attirance pour les femmes rendant mon exposition plus sécurisante. Avec Marta qui se définit comme lesbienne, dès l'instant où j'ai évoqué mon orientation sexuelle, nous avons pu entrer dans des échanges plus importants et plus précis sur les pratiques sexuelles.

Ainsi, à l'avenir, si je décidai d'entamer une nouvelle démarche de recherche, je m'attacherai à saisir plus significativement la relation d'enquête sous le prisme de la sexualité.

3. Le corpus d'analyse

3.1 Des biais induits par le choix du terrain

Le critère principal ayant conduit à mon corpus d'analyse est le fait d'avoir voulu effectuer une démarche de recherche sur deux associations ayant un projet féministe

[26] Cette critique d'Éric Fassin a été émise lors de sa participation à la journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain » à la Maison des Sciences de l'Homme en avril 2010.

[27] L'intervention de Gianfranco Rebucini a eu lieu lors de sa participation à la journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain » à la Maison des Sciences de l'Homme en avril 2010.

d'éducation à la sexualité. Je n'ai donc pas choisi mon corpus d'enquêtées. Ce sont elles qui sont venues à moi car elles étaient intéressées par la démarche de recherche que je souhaitais effectuer. De ce fait, j'estime qu'il y a plusieurs biais découlant de cet aspect méthodologique.

J'ai mené des entretiens avec quinze personnes : quatorze femmes cisgenres et un homme cisgenre. J'ai fait le choix de rencontrer le seul homme de ce corpus car lors de notre premier échange, il avait précisé qu'il était un militant de longue date. De plus, au stade de ma démarche où nous avons eu notre premier contact, je m'intéressais encore à l'effet des campagnes de sensibilisation sur la (re)composition de la norme du plaisir sexuel plus qu'aux parcours de vie des militantes. Dans un premier temps et du fait de la qualité de l'entretien que nous avons eu, j'avais décidé de l'inclure dans l'analyse des résultats. Par la suite, plus ma problématique s'est affinée, moins j'ai trouvé pertinent de l'intégrer dans cette dernière.

La seconde information à prendre en compte est l'utilisation du terme *femme*. Dans le cadre précis celui-ci fait référence à des femmes cisgenres. En effet, mon souhait aurait été de mener des entretiens avec toute personne ayant un vécu du plaisir sexuel dit féminin, qu'elle s'identifie ou non au genre féminin auquel elle aurait été assignée à la naissance. Mais plusieurs biais découlant, à la fois, des valeurs portées par les associations citées et de ma problématique axée sur le plaisir sexuel m'ont conduit à ne pas questionner le genre des personnes enquêtées. J'ai présupposé qu'il n'y aurait pas de personnes transgenres et/ou non-binaires au sein de mon corpus. Toutefois, il est important de noter qu'aucune des enquêtées n'a mentionné son identité de genre durant les entretiens alors que la plupart d'entre elles m'ont directement précisé leur orientation sexuelle avant même que je les questionne. Individuellement, plusieurs enquêtées ont évoqué les sujets de la transidentité, le concept de genre ou de non-binarité dans un questionnement plus général de leurs pratiques militantes.

Pour revenir sur l'orientation sexuelle, c'est un aspect que j'ai trouvé important de questionner afin d'appréhender l'expérience du plaisir sexuel. La quasi-totalité de mes enquêtées se définissent comme hétérosexuelles. Généralement, cette information émanait d'une question sur le statut amoureux. J'ai ainsi appris que la plupart d'entre elles étaient en couple ou en relation stable. Information que je trouvais aussi pertinente dans le cadre de cette démarche de recherche. Je n'ai pas cherché à ce que mon corpus d'enquêtées soit quasi exclusivement des personnes hétérosexuelles. Pour autant, cela

m’a permis d’affiner ma problématique et d’observer le plaisir sexuel dit féminin sous le prisme des relations hétérosexuelles.

Enfin, concernant la classe sociale et la race, ce sont aussi des biais que je n’ai pas pu prévoir. Les enquêtées sont originaires de milieux sociaux assez variés, allant de la classe ouvrière à la petite bourgeoisie, ayant grandi aux quatre coins de la France. Aujourd’hui, elles font quasi toutes parties de la classe moyenne. Concernant le concept de race, une seule enquêtée n’est pas née en France, elle est née en Russie. Trois d’entre elles ont des origines étrangères via l’un·e de leurs parents (Pays-Bas, Pérou, Chili). J’ai fait le choix de ne pas questionner cet aspect attendant plutôt que ce soit elles qui mentionnent des possibles discriminations raciales dans les pratiques sexuelles.

Ainsi, les enquêtées du corpus sont globalement hétérosexuelles, blanches et de classe moyenne. Elles sont aussi féministes et en déconstruction d’une société où elles savent avoir plus de privilèges que d’autres.

3.2 Des portraits d’enquêtées pour faire plus ample connaissance

Afin de préserver entièrement l’anonymat des enquêtées, les portraits de ces dernières ont été supprimées.

Chapitre 3. Socialisations et premières constructions au plaisir sexuel dit féminin

Faire ressortir un discours sur le plaisir sexuel s'est avéré plus complexe que je ne l'aurais pensé. Je me suis rendu compte que le plaisir sexuel ne se disait pas ou peu. Difficilement définissable, il est aussi difficilement exprimable. Si intime et ancré dans les perceptions et les ressentis corporels de chacun·e, je l'ai donc cherché où les enquêtées me permettaient d'aller. J'ai fait le constat qu'il était là, présent dans un discours plus général sur la sexualité et tout au long des expériences intimes vécues par les enquêtées, qu'il était exprimé « au travers de ». Au fur et à mesure de ma démarche de recherche, je l'ai ainsi retrouvé dans les discours féministes et militants, dans les pratiques sexuelles, dans la relation à l'autre ou encore dans les souvenirs d'un film ou d'un livre. Dans ce premier chapitre, afin de comprendre pourquoi le plaisir sexuel n'est visible qu'au travers d'autres domaines de la vie d'une personne, j'ai fait le choix de m'intéresser aux socialisations primaires et secondaires[28] des enquêtées. Appréhender la construction sociale du plaisir sexuel dès les premières relations à « l'autre » via les sphères familiales, scolaires et amicales ou encore via la socialisation aux médias m'apparait, de fait, comme indispensable.

En outre, c'est sur ce fondement-là que va s'organiser ce chapitre. Mon analyse débutera par les discours sur la sexualité que les enquêtées ont pu recevoir dès leur enfance. Puis, je m'intéresserai aux effets de la socialisation par les produits culturels. Par cette seconde partie d'analyse, j'exposerai la place des produits culturels dans le développement de la vie sexuelle des enquêtées. De plus, je tenterai de montrer comment ces derniers créent un autre regard sur la sexualité et le plaisir sexuel chez les enquêtées. Enfin, l'analyse de ce premier chapitre se terminera par les premières expériences sexuelles vécues entre pairs au sein des sphères amicales et affectives. Il s'agira alors de comprendre les premières intimités sexuelles et la place donnée au plaisir sexuel des enquêtées.

[28] Muriel Darmon (2007) définit la socialisation comme « l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit – on dira aussi « formé », « modelé », « façonné », « fabriqué », « conditionné » - par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert – « apprend », « intériorise », « incorpore », « intègre » - des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement ». Cette définition montre alors l'impact des blagues des pères sur l'éducation des filles.

1. Parler de plaisir sexuel, entre gêne et interdit

Parler de sexualité représente un mélange entre interdit, gêne et humour selon les sphères de socialisations fréquentées par les personnes enquêtées. Le plaisir sexuel est, quant à lui, laissé hors sujet. Censuré dès la petite enfance, le plaisir sexuel n'existe plus dans le discours sur la sexualité dès l'entrée dans l'adolescence. Cette première partie montre les différents processus d'invisibilisation (conscients ou non) du plaisir sexuel. La dernière sous-partie relève les conditions où les enquêtées ont eu la possibilité d'évoquer le plaisir sexuel plus aisément.

1.1 La découverte du plaisir sexuel

La plupart des enquêtées ont découvert le plaisir sexuel dès l'enfance. Elles sont sept à l'évoquer durant les entretiens. Elles associent toutes leur première expérience du plaisir sexuel à la pratique masturbatoire. Seule Elodie (30 ans, hétérosexuelle), alors qu'elle a une douzaine d'années, utilise la pratique masturbatoire par plaisir et dans un but précis, s'endormir. Le reste d'entre elles n'en parlent pas de façon positive. Certaines en ont un souvenir de honte comme Alice et Orlane qui tiennent un discours quasi similaire. Alice me dit que :

> « J'avais l'impression que c'était une minorité de filles qui faisaient ça et que c'était bizarre, fin, j'étais pas sûre que ce soit « normal » donc... J'ai l'impression que c'était un peu honteux. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Tandis qu'Orlane me confie que :

> « C'est quelque chose dont j'avais vraiment honte, j'en parlais pas et je me disais « mais je ne suis vraiment pas normale » […] »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Elise (26 ans, hétérosexuelle), Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Nuria (31 ans, hétérosexuelle) et Marta (42 ans, lesbienne), quant à elles, en ont un souvenir d'interdit. Chacune d'entre elles s'est fait réprimander lors de cette première expérience masturbatoire alors même qu'elles n'avaient pas ou peu conscience de l'action qu'elles effectuaient comme expliqué ci-après :

> « Par exemple, j'ai découvert la sexualité, fin, ça dépend ce qu'on appelle sexualité, mais le plaisir sexuel on va dire, quand j'avais 5/6 ans avec un ventilateur et je savais pas à l'époque que, bref, c'était un truc sexuel et je me rappelle, je rentrais, j'allais faire

> ça dans la chambre et ma grande mère, elle me fait « Mais qu'est-ce tu fais ? » et, après, j'ai su qu'il y avait un truc bizarre […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

> « Comme je disais, je crois que la masturbation, c'est arrivée assez tôt dans ma vie et alors, par contre, je me souviens qu'une fois, on m'avait dit que je devais pas faire ça. J'avais pas conscience que ça se faisait pas en public par exemple. »
>
> Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

Ici, ni l'effet générationnel, ni la classe sociale ne peuvent expliquer complètement les réactions familiales. En effet, Nuria et Marta se sont fait réprimander par leur mère alors que pour Elise et Anaelle, il s'agissait de l'une de leur grand-mère (paternelle pour chacune d'entre elles). De plus, Marta est issue de la classe populaire alors que Nuria, Anaelle et Elise sont issues de la classe moyenne supérieure. Outre cela, un des éléments communs à noter dans ces situations est le genre identifié des personnes ayant réprimandées, ce sont toutes des figures féminines et maternelles. Cette observation me permet de supposer que ce sont les femmes qui ont la gestion de l'éducation à la sexualité des enfants, notamment des petites filles, bien qu'elles n'aient, elles-mêmes, pas reçu d'éducation à la sexualité. En prenant le cas de Marta, lorsque je l'ai questionné sur l'éducation sexuelle qu'avait pu recevoir ses parents, elle m'a répondu ceci : « Oh bah aucune, aucune je pense ». De son côté, Anaelle, elle, m'a confié que son père était issu d'une « famille catho hyper tradi » où :

> « C'est vraiment pas le genre de sujet qui était abordé, j'ai jamais entendu quiconque de ce côté-là de la famille faire une référence ou ne serait-ce qu'une blague sur le sujet […]. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Elise, quant à elle, a eu des propos similaires m'expliquant que ses grands-parents paternels n'ont « jamais parlé de sexualité bien évidemment ». Ces extraits d'entretiens montrent à quel point la sexualité n'est pas un sujet dans les familles paternelles respectives d'Anaelle et d'Elise mettant en évidence que ni leurs pères, ni leurs grands-parents n'ont été éduqué·es à la sexualité. Ce constat permet donc un début de compréhension concernant les réactions reçues par les enquêtées lors de leurs premières expériences masturbatoires. Enfin, ne considérant pas les conditions sociales et générationnelles comme les seuls facteurs impliqués dans ces expériences, il me semble alors utile d'évoquer le contexte historique dans lequel ont évolué les familles des enquêtées. Naître et être éduqué·e avant les années 70 a une signification importante

concernant les représentations sur la sexualité. Cette dernière s'effectuait alors dans le cadre marital, son but était procréatif et le plaisir sexuel des femmes n'était pas un sujet.

Ainsi, ces premiers éléments d'analyse décrivent le contexte familial dans lequel ont grandi ces enquêtées, un contexte où le discours sur la sexualité n'existe que très peu et où la pratique masturbatoire est considérée comme une action tabou.

1.2 Les parents face à l'éducation à la sexualité

> « C'était vachement tabou mais un tabou qui était plutôt assumé dans le sens « bah non, on parle pas de ça, chacun son corps, chacun son truc, et puis c'est tout quoi ». »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

Comme le montre cet extrait d'entretien, parfois, dans certaines familles, ne pas parler de sexualité est un choix assumé. Pour d'autres, c'est le poids d'une culture qui entrave le discours sur la sexualité. Le cas de Riham (34 ans, hétérosexuelle) ou de Jessica (27 ans, hétérosexuelle) illustre bien cela. Né·es en Russie, Riham et ses parents sont originaires d'une région où la culture musulmane prime. Elle m'a alors confié n'avoir eu aucune éducation à la sexualité de la part de ses parents qui, dès ses 18 ans « ont commencé à [lui] parler du mariage […] ». Jessica, quant à elle, m'a dit qu'elle avait grandi dans une famille de femmes avec sa mère et sa grand-mère comme figures éducatives. Elle m'explique alors que le discours sur la sexualité est :

> « Juste inexistant, enfin, c'est, oui, c'est inexistant dans ce contexte-là, c'est-à-dire, le contexte familial où il n'y a aucune relation entre deux adultes, bah, il n'y a pas un père/une mère, il y avait une grand-mère/une mère et des enfants. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

De plus, elle renvoie cette absence de discours sur la sexualité à ses origines péruviennes où « il y a encore une société un peu traditionnelle qui est gouvernée par le catholicisme, le sexisme, le respect aux anciens […] ». De ce fait, pour elle, il ne peut y avoir d'« échange intergénérationnel à propos de ces sujets ». Mais ce constat du poids culturel et intra-familial ne représente pas la majorité des enquêtées de ce corpus. La plupart des parents des enquêtées ont tenté de leur inculquer une certaine éducation à la sexualité, le plaisir sexuel restant, pour autant, un sujet non abordé. Cette dernière s'est généralement faite par leur mère et sous le prisme de la santé sexuelle.

L'entrée dans la puberté et l'alternative « livre »

Pour les jeunes filles, l'entrée dans la puberté correspond à une évolution corporelle importante et surtout, visible. L'évolution de la poitrine, l'apparition de la pilosité ou le début des menstruations sont des facteurs qui amènent alors à une discussion intime. Généralement, ce sont aux mères que revient la charge explicative. En effet, elles sont, elles aussi, passées par cette période de changement. Pour autant, la plupart des enquêtées m'ont expliqué qu'elles avaient reçu un livre d'éducation à la sexualité remplaçant alors la discussion maternelle. Magali (44 ans, hétérosexuelle) se rappelle avoir eu « un livre, genre sur l'anatomie, un genre de livre illustré ». Elle m'explique que sa mère a « dû se dire que [c'était] l'âge » lorsqu'elle le lui a offert. Elodie (30 ans, hétérosexuelle) a eu « le dictionnaire des filles, ou un truc comme ça, qui avait pas mal de réponses si on avait besoin. » vers l'âge de 14 ou 15 ans. Marion (26 ans, hétérosexuelle), quant à elle, a eu plusieurs livres d'éducation à la sexualité, *le guide du zizi sexuel* de Titeuf, des imagiers du corps et le *dico des filles*. Elle me confie que :

> « […] Le dico des filles, je l'ai épluché, j'avais une question, je relisais trois fois. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Enfin, Elise (26 ans, hétérosexuelle) a, elle aussi, eu plusieurs livres de sa mère. Pour elle, ces livres ont servi à « pallier un peu à cette gêne ou je sais pas ce que sait […] » que sa mère et, plus globalement, les mères peuvent ressentir lorsqu'il s'agit d'évoquer le rapport au corps et les questionnements autour de la vie affective et sexuelle. Les mères, n'arrivant pas à aborder le sujet ou ne sachant pas par où commencer, préfèrent alors offrir un livre et laisser leurs filles venir à elles en cas de questionnement. Ce que très peu d'enquêtées ont fait, Alice m'ayant même dit :

> « Moi, je posais pas de questions, j'étais trop gênée […]. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

De ce fait, le recours au livre d'éducation à la sexualité par les mères entraine un retournement de situation. Ce sont les jeunes filles qui se retrouvent gênées et dans une posture d'actrice de leur éducation à la sexualité qu'elles n'ont pas demandé. Ainsi, l'alternative « livre » met, à nouveau, en évidence l'aspect tabou du discours sur la sexualité au sein de la sphère familiale.

Les explications maternelles sous le prisme de la santé sexuelle

Pour autant, au-delà de cette entrée dans la puberté, on retrouve rapidement l'entrée dans la sexualité à deux. Cette dernière et, particulièrement la sexualité pénétrative, est considérée comme un évènement important dans la vie des jeunes femmes. Elles perdent leur virginité et peuvent alors devenir mère. C'est à cette occasion, avant ou après la première fois pénétrative, qu'a lieu une nouvelle discussion, cette fois-ci sur les risques de grossesses ou d'IST et la prise d'une contraception. Ici, l'écart générationnel entre les enquêtées m'a permis d'observer une évolution dans le discours sur la sexualité donné aux enquêtées. Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) se rappelle que « la seule information qu'[elle ait] eu » concernait les protections menstruelles incluses dans le lot de linge qu'elle amenait en pension. Pour la contraception, Brigitte m'a expliqué que :

> « C'était pas du tout dans mes préoccupations la contraception, je savais bien comment on faisait des enfants, fin, c'était... Mais je me rappelle pas quand j'ai couché avec ce garçon me dire « attend fait gaffe, tu risques d'être enceinte » […]. »
>
> Brigitte, 71 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre du Planning Familial depuis 10 ans

Brigitte est alors tombée enceinte lors d'un de ses premiers rapports sexuels et, est devenue mère à 17 ans. Marta (42 ans, lesbienne), Sophie (46 ans, bisexuelle) et Magali (44 ans, hétérosexuelle), toutes quarantenaires, n'ont pas évoqué de discussion autour de ces sujets-là durant nos entretiens. Pour autant, Magali m'a confié que « ça aurait pas été mal pris qu'[elle] pose des questions par exemple ». Cet extrait d'entretien permet alors de montrer le début d'une évolution entre l'absence de discours de Brigitte et la possibilité d'un discours pour Magali. Pour la plus jeune génération d'enquêtées : la question ne se pose pas, elles ont eu des conversations sur la contraception ou le risque de transmission d'IST. En effet, que cette conversation soit basée sur des conseils :

> « Ma mère, ouais, elle m'a donné des conseils mais c'était un peu, je sais pas, par exemple, une fois, j'avais une infection urinaire, elle me dit « Bon, ce serait pas à moi de te le dire mais faut que tu fasses pipi après avoir eu des relations sexuelles » [...] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Ou ressentie comme une obligation :

> « Ma mère était un peu obligée de m'expliquer deux/trois principes de base [...]. Elle m'a juste dit, en gros, il faut se protéger quand ça arrive voilà, faut faire attention aux maladies. Vraiment, très « l'info a été transmise » […] »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Le discours sur la sexualité produit par les parents d'Elise et Alice est significativement différent de celui des générations précédentes. Il est présent. De plus, l'extrait d'entretien d'Orlane permet aussi de montrer que le discours sous le prisme de la santé sexuelle facilite l'échange entre parents et enfants concernant les questions sexuelles :

> « Quand tu as besoin, si tu as des situations, je ne sais pas, tu tombes enceinte, t'as des IST, des trucs comme ça, de pouvoir en parler, ça, je le fais du coup avec mes parents sans aucun complexe. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Par ailleurs, j'ai aussi noté une évolution dans les pratiques parentales. En outre, Alix (31 ans, NC[29]) m'a confié que la première fois où elle a pris la pilule, sa mère l'avait accompagnée chez la gynécologue. Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), elle, m'a parlé du moment où, enfant, elle avait demandé ce qu'était un préservatif. Son père lui avait alors montré à quoi cela ressemblait. De son côté, Elodie (30 ans, hétérosexuelle) m'a expliqué qu'elle avait déjà demandé à son père d'aller récupérer sa pilule parce qu'elle n'avait pas d'ordonnance et qu'il connaissait la pharmacienne.

En somme, ces évolutions de pratiques et de discours concernant la sexualité sont le fait de l'écart générationnel. Pour autant, ce facteur n'est pas suffisant, selon moi, pour comprendre ces évolutions. Une nouvelle fois, le contexte historique est à mettre en avant. La plupart des parents des plus jeunes enquêtées ont vécu leur jeunesse et le début de leur vie sexuelle à une période de bouleversements sociaux et sanitaires. Le droit à l'avortement et à la contraception sont entrés en vigueur dans les années 70 tandis que l'épidémie du SIDA a fait son apparition dans les années 80 entrainant ainsi des changements dans les pratiques sexuelles et discours sur la sexualité (utilisation plus fréquente du préservatif, utilisation d'un contraceptif hormonal, mise en place de campagnes de prévention contre le SIDA). Ces évènements d'une ou deux générations antérieures montrent l'influence du contexte historique sur les explications reçues par les enquêtées. Il permet aussi de comprendre en partie pourquoi le plaisir sexuel a été invisibilisé dans le discours sur la sexualité.

[29] Lors de notre entretien, Alix m'a expliqué qu'elle n'aimait pas définir son orientation sexuelle. Dans le cadre de ce mémoire, lorsque j'évoque une enquêtée, j'y associe aussi son âge et son orientation sexuelle afin que les lecteur·rice·s puissent s'y retrouver. C'est pourquoi lorsque j'évoquerai Alix, j'utiliserai l'acronyme NC (signifiant Non Connu) concernant l'orientation sexuelle d'Alix

Enfin, un dernier extrait d'entretien reste à souligner. Celui d'Alice lorsqu'elle a évoqué le discours reçu par sa mère :

> « Elle m'a toujours dit « faut pas qu'il y ait d'injonction à avoir une vie sexuelle quand on a pas envie, faut se sentir prête » [...] Donc voilà, y'avait quand même cette notion d'envie mais c'est pas la même chose que la notion de plaisir »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

La mère d'Alice, en exprimant un discours différent, en dehors du prisme de la santé sexuelle, a déplacé le curseur de l'argumentaire sexuel. Par ce discours, une nouvelle approche concernant le discours sur la sexualité peut être mise en évidence, celui des envies personnelles et du consentement.

Et le discours des pères ?

Alors que les mères offrent des livres, ont des échanges sur la contraception ou la transmission d'IST et accompagnent leurs filles à des examens gynécologiques, le discours sur la sexualité par les pères est relativement absent. Hormis les pères d'Elodie (30 ans, hétérosexuelle) et d'Anaelle (31ans, hétérosexuelle), je n'ai relevé aucune participation active de la part des pères à l'éducation à la sexualité de leurs filles, les pères étant la plupart du temps mal à l'aise pour évoquer le sujet comme celui d'Elise (26 ans, hétérosexuelle). Elle me dit qu'elle avait l'impression que son père « voulait ignorer le fait qu'[elle ait] une sexualité ». Jessica (27 ans, hétérosexuelle), quant à elle, m'explique que le sien « voulait juste pas s'en occuper ». Qui plus est, j'ai noté que la seule façon dont les pères avaient d'évoquer la sexualité devant leurs filles étaient sous forme de blagues ; « Entre le fromage et le dessert » pour Elodie, « de l'ordre de la performance qui correspond à la pornographie » pour Marta (42 ans, lesbienne), « des blagues de carabins » pour Sophie (46 ans, bisexuelle) ou encore « des blagues salaces […] et qui souvent étaient sexistes » pour Alix (31 ans, NC). D'une certaine façon, le fait que ces échanges père/fille sur la sexualité se fassent essentiellement sur le ton de la rigolade me permet de supposer que la sexualité des filles n'est pas un sujet considéré comme sérieux pour la plupart des pères. De plus, que ces blagues soient d'ordre sexistes et/ou pornographiques appuie un peu plus cette hypothèse. Lorsque Alix, Marta, Elodie ou Sophie m'ont partagé ces informations, aucune d'entre elles ne m'a semblé marquée négativement par ces blagues. Ici, il s'agissait plutôt de montrer l'absence d'un discours explicatif de la part des pères. Pour autant, il me semble important d'insister sur le fait que, même si ce ne sont que des blagues, tout discours a

un impact sur l'éducation de chacun·e comme les travaux de Muriel Darmon (2007) ont pu l'exposer.

1.3 Apprendre le plaisir sexuel à l'école

En dehors de la sphère familiale, l'institution scolaire est l'un des lieux que fréquentent le plus les individus. Au travers d'un programme scolaire préétabli, le corps enseignant transmet un certain discours, des valeurs et des normes à respecter. Depuis 1973 et la circulaire Fontanet, les cours d'éducation à la sexualité relèvent de l'Education Nationale. En 2001, l'éducation sexuelle a acquis une valeur législative : les élèves doivent recevoir au moins trois séances annuelles dès l'école primaire. Par cette analyse s'axant sur les parcours de vie, je ne pouvais ainsi passer outre cette sphère pour tenter de comprendre la construction du plaisir sexuel. De ce fait, je me suis intéressée aux enseignements que les enquêtées avaient reçu durant leur scolarité.

L'éducation sexuelle effectuée par l'Ecole

Plusieurs d'entre elles sont certaines de n'avoir jamais abordé la sexualité avec un·e enseignant·es telles que Brigitte (71 ans, hétérosexuelle), Riham (34 ans, hétérosexuelle) ou Orlane (26 ans, hétérosexuelle). D'autres en gardent peu de souvenirs tandis qu'Elise (26 ans, hétérosexuelle), Alix (31 ans, NC), Magali (44 ans, hétérosexuelle), Jessica (27 ans, hétérosexuelle), Elodie (30 ans, hétérosexuelle) et Anaelle (31 ans, hétérosexuelle) se rappellent avoir eu un ou deux cours sur toute leur scolarité. Pour chacune d'entre elles, ce cours a été dispensé par leur enseignant·e de Sciences de la Vie et de la Terre (SVT) et a eu lieu en 5eme ou 4eme. Aucune d'entre elles ne m'a évoqué une autre matière où il aurait été question de cours ou de discours sur la sexualité. Elles m'ont toutes dit que les informations reçues étaient plus basées sur la reproduction que sur la sexualité, Jessica évoquant « un vague schéma sur l'utérus et le pénis ». Seule Elodie m'explique avoir eu un cours plus approfondi en terminale :

> « Je me souviens de cours qui avait été fait en non-mixité, par la prof de SVT, et c'était plus, ouais, on avait vu les moyens de contraception et, en fait, on avait vu le côté biologique plutôt, à travers les mécanismes, pas à travers le plaisir, je sais même pas si on avait vu le clitoris sur le schéma. »
>
> Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

Aucune des enquêtées ayant eu un cours de biologie ne m'a évoqué le clitoris, organe du plaisir sexuel dit féminin, alors que certaines se rappellent avoir étudié le

fonctionnement et l'anatomie du pénis. Ce constat me fait supposer que la notion de plaisir sexuel dit féminin est alors inexistante dans les cours de biologie produits par l'institution scolaire. Afin d'approfondir l'analyse, je me suis penchée sur le type d'établissement que les enquêtées avaient fréquenté. Qu'elles aient été scolarisées dans le privé, le public ou dans une école hors contrat (Nuria, 31 ans, hétérosexuelle), cela n'est pas un critère ayant exercé une influence sur le contenu des cours d'éducation à la sexualité. Par ailleurs, j'ai aussi porté mon attention sur l'enseignant·e en charge de ces cours. Magali s'est rappelé de son enseignant, elle me dit :

> « Il était devenu tout rouge, le cliché du prof mal à l'aise […]. »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Anaelle, quant à elle, m'a confié que son enseignante était « jeune et hyper sympa ». Elle m'a expliqué qu'elle avait accompagné une amie pour lui poser des questions concernant la sexualité et que cette dernière les avait orientées vers le Planning Familial. Ici, l'hypothèse peut être faite que le genre de l'enseignant·e influe sur son comportement face à ses élèves. Enfin, l'ambiance de la classe durant ces cours, révélée par Elodie et Jessica, appuie la difficulté à parler de sexualité dans la sphère scolaire. Elodie a évoqué des « rires gênés » de la part de ses camarades tandis que Jessica m'a expliqué que, durant le cours :

> « Tout le monde rigolait, […], ça montre aussi que c'est tabou, parce qu'on rigole pas quand on parle de mathématiques. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

En somme, ces différents éléments, qu'il s'agisse du contenu des cours de biologie, effectués seulement sous le prisme de la reproduction, des enseignant·es et des élèves mal à l'aise ou du non-respect récurrent du code législatif de l'éducation, me permettent alors d'émettre une hypothèse : celle du poids normatif imposé au discours sur la sexualité. L'institution scolaire, via son corps enseignant, renforce ainsi le tabou autour du plaisir sexuel.

Les intervenant·es extérieur·es

Néanmoins, concernant ces cours d'éducation à la sexualité, chaque établissement scolaire a la possibilité de faire appel à des intervenant·es extérieur·es. Effectué durant les heures d'enseignement, ces interventions sont dispensées par des personnes

inconnues des élèves. De plus, ces dernier·es disposent d'une plus grande liberté concernant le contenu des cours. Le plus souvent, les établissements font appel au Planning Familial[30]. Parmi les enquêtées, seules quatre d'entre elles ont eu un cours d'éducation à la sexualité avec des intervenant·es extérieur·es et ce, durant toute leur scolarité. Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Elodie (30 ans, hétérosexuelle), Marion (26 ans, hétérosexuelle) et Alix (31 ans, NC) appartiennent toutes à la plus jeune génération d'enquêtées. Marion se rappelle que l'intervention avait duré une heure et qu'elle a appris à utiliser un préservatif masculin tandis qu'Elodie se souvient qu'iels avaient parlé de consentement. Anaelle m'explique :

> « Alors, déjà, c'était des groupes non mixtes [...] et, on nous avait parlé, en gros, contraception beaucoup, à la fin, ils nous avaient tous donné un préservatif. [...] Je pense qu'ils avaient parlé de MST[31] […] »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Alix, elle aussi, se souvient de l'intervention qu'elle a eu :

> « Il y avait un intervenant externe qui faisait des sessions en petit bout de classe et il nous parlait de trucs, fin, de sexualité, mais différent de ce qu'on faisait en bio. Mais c'était très bizarre […]. Sur le consentement à sortir avec quelqu'un ou pas, je me souviens qu'il avait posé la question « Qu'est-ce que vous faites s'il y a un mec qui veut sortir avec toi et toi, tu lui dis non, qu'est-ce tu fais après ? » […] C'était un peu, derrière, il y avait un peu l'idée de vouloir exprimer le consentement et le « C'est pas grave si tu dis non à quelqu'un etc. » mais, je me souviens que c'était un peu maladroit et moi, je l'avais un peu vécu comme « faut que le garçon puisse continuer à te parler après, c'est important s'il veut retenter son coup » […] et le sujet 2 c'était la contraception (rigole) […], il voulait mettre en avant le fait qu'il n'y ait pas que la capote et que si monsieur n'arrivait pas à supporter la capote, il y avait aussi le préservatif féminin. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

De même que la discussion maternelle, ces extraits d'entretiens montrent que les sujets abordés par les intervenant·es extérieur·es sont la contraception hormonale, l'utilisation du préservatif, le risque de transmission de MST et le consentement. Toutefois, un constat est à souligner. En effet, le discours sur la sexualité dispensé par le corps enseignant et celui dispensé par les intervenant·es extérieur·es s'opposent. L'un

[30] Le Planning Familial est une association d'éducation populaire, recevant des financements publics et agréée par l'Education Nationale

[31] MST signifie Maladie Sexuellement Transmissibles

explique la reproduction tandis que l'autre, se rapprochant du discours maternelle, renvoie à une sexualité sanitaire mais non reproductive (Girard, 2019). Ici, il est possible de penser que deux périodes historiques se confrontent dans le discours sur la sexualité reçues par les enquêtées. Cette observation permet alors de supposer que la sphère scolaire serait plus conservatrice que la sphère familiale lorsqu'il s'agit de penser les questions sexuelles.

1.4 Des conditions favorables au discours sur la sexualité

Précédemment, j'ai exposé les principaux espaces de construction du discours sur la sexualité, la famille et l'institution scolaire. J'ai montré que, même si le discours sur la sexualité existait, il n'inclut pas le plaisir sexuel. Ici, je porte mon attention sur des discours plus propices à l'inclusion du plaisir sexuel.

Protéger des violences sexuelles

Lors de mon enquête de terrain, la question des violences sexuelles a régulièrement été abordée dans les entretiens. Plusieurs enquêtées en ont subi. C'est un élément dont je discuterai plus longuement dans la partie 3 de ce chapitre « Les premières expériences sexuelles entre pairs ». Ici, mon attention se porte sur la mère d'Anaelle qu'elle décrit comme une « post soixante-huitarde ». Durant notre entretien, Anaelle m'a expliqué que sa mère avait subi des attouchements dans son enfance. De plus, elle m'a aussi raconté que sa mère avait avorté. C'est un évènement qui, selon Anaelle, a « un peu traumatisé [sa mère] parce que ça s'est super mal passé ». Ces évènements ont alors amené sa mère à tenir un discours franc et précoce sur la sexualité à sa fille, Anaelle me disant « très tôt, elle m'a parlé de ça » ou encore :

> « C'était un discours très comme ça où elle me racontait comme ça « parce que moi, dans le feu de l'action, j'ai oublié de mettre la capote et j'suis tombée enceinte […]. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Anaelle m'a exprimé être souvent gênée lors de ces échanges, elle mettait « le ola » alors que sa mère « elle, aurait bien voulu en parler ». Pour autant, malgré la gêne ressentie par Anaelle, il est possible de dire que l'association d'une vision « post soixante-huitarde » où des bouleversements majeurs ont eu lieu pour la sexualité des femmes et le vécu des violences sexuelles et d'un avortement traumatisant ont facilité la

transmission intergénérationnelle et intra-familiale et, de ce fait, un discours sur la sexualité plus intime.

Une grand-mère décomplexée

Un autre exemple de conditions propices au discours sur la sexualité est celui d'Elise. En effet, Elise a plusieurs fois évoqué sa grand-mère maternelle d'origine néerlandaise lors de notre entretien. J'ai pu noter que le discours sur la sexualité que lui avait apporté cette dernière était significativement différent de celui reçu par sa mère ou la sphère scolaire française dans laquelle elle a évolué. En effet, Elise explique que sa grand-mère s'intéressait à sa vie sexuelle et affective, qu'elle lui a permis de désacraliser la « perte de virginité » et qu'elle lui posait souvent des questions :

> « Elle me disait « Alors, est-ce que vous avez déjà fait ça ? », elle me posait vraiment aussi des questions un peu, qui te mettait un peu mal à l'aise, mais où tu disais « oui c'est vrai », je crois qu'elle me disait « est-ce que tu ressens des papillons ? » fin, quelque chose qui décrivait bien [...]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

De plus, de toutes les enquêtées, Elise est la seule à avoir eu un discours sur le plaisir sexuel de la part d'un·e adulte. Lorsque je l'ai questionné pour savoir si elle avait déjà discuté du plaisir sexuel avec sa grand-mère, elle m'a répondu ceci :

> « Ouais, elle m'en parlait, elle faisait vraiment comme si c'était quelque chose de normal et, qui était important en fait, simple d'avoir […], elle le tournait pas autour de la reproduction, elle le tournait autour en mode « du coup, c'était cool » ouais, autour du plaisir, de s'amuser, de faire un truc à deux […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Cette manière de transmettre le discours sur la sexualité s'explique largement par les origines néerlandaises de la grand-mère d'Elise. En effet, la politique des Pays-Bas concernant l'éducation à la sexualité est très claire : les néerlandais·es bénéficient de cours d'éducation à la sexualité dès l'âge de 4 ans et ce jusqu'au lycée. Le but étant d'instaurer un dialogue sur toutes les questions sexuelles afin de faire du discours sur la sexualité un discours habituel et familier. Il est donc indéniable que ce facteur culturel a apporté à Elise un échange sur la sexualité décomplexé et axé sur le plaisir sexuel.

Ainsi, le discours sur la sexualité évolue en fonction des générations et des contextes historiques et sociaux. Il évolue plus rapidement au sein de la sphère familiale que de celle de l'institution scolaire. De plus, j'ai montré qu'il était différent d'un contexte national à l'autre et que certains évènements dans le parcours de vie de la génération précédente pouvaient permettre un discours plus intime pour la génération concernée par le discours reçu. Le pan d'analyse suivant va concerner la sphère culturelle et médiatique. Prendre en compte cette sphère dans le parcours de vie des enquêtées est nécessaire pour continuer à appréhender le discours sur la sexualité dans sa globalité.

2. (Re)découvrir le plaisir sexuel au travers des produits culturels

En tant qu'individu dans une société, il est impossible de grandir sans produits culturels : la première comptine chantée par les parents, le premier livre offert par la tante ou le premier dessin animé visionné chez les grands-parents. Les produits culturels sont omniprésents dans un parcours de vie et donc, dans celui des enquêtées. Dans la partie précédente, j'ai montré que les mères utilisaient un livre d'éducation à la sexualité comme soutien pour parler de sexualité à leurs filles. Ici, je vais m'intéresser plus largement à tous les produits culturels qui ont jalonné la trajectoire des enquêtées dans leur enfance et adolescence. Néanmoins, ce chapitre s'appuie principalement sur les produits littéraires et filmographiques. L'enquête de terrain ne m'ayant pas permis de ressortir suffisamment de contenu pour analyser la (re)découverte du plaisir sexuel sous le prisme musical. Ainsi, je souhaite mettre en lumière la façon dont les contenus littéraires et filmographiques ont permis aux enquêtées de développer une autre vision de la sexualité et du plaisir sexuel, hors du cadre familial et scolaire.

2.1 Construire son imaginaire sexuel

Toutes générations confondues, les enquêtées ont évoqué un livre ou un film qui a marqué leur imaginaire sexuel. Seule ou entre copines, les livres ont pris une place importante en tant que produit culturel concernant l'éveil sexuel des enquêtées.

La lecture comme source d'éveil et de conscientisation

Elles sont cinq à avoir évoqué des livres précis. Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) m'a parlé de *Madame Bovary* de Flaubert. Alix a cité *Une vie* de Maupassant qu'elle avait lu au collège mais qui lui avait aussi été conseillé par sa mère. Elle se souvient :

> « C'est l'histoire d'une nana qui à l'éducation qui va bien, elle va se marier, elle a fait le couvent, elle connait rien à la vie et puis, elle arrive à sa nuit de noces, elle sait absolument pas ce qu'il se passe et puis, son mari se barre, elle a son premier enfant, je sais pas c'est vraiment... Et je me souviens de me dire « ah ouais, ouais... » […] J'pense que je commençais à mettre des choses ensemble, sans mettre de gros mots […]. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Marion (26 ans, hétérosexuelle), quant à elle, s'est rappelée avoir lu Cinquante Nuances de Grey de E.L. James. en cachette car c'est un livre qui appartenait à sa mère. Elle me dit que « des fois [elle] était un peu « waw » devant certains passages du livre. Elodie m'a confié lire énormément de romans et apprécier les « grandes histoires d'amour impossible ». Elle m'explique que ce genre de lecture lui a permis de se sentir en confiance dans la sexualité, elle dit :

> « Je me souviens d'un [roman] que j'ai beaucoup aimé, c'est les *Bicyclettes bleues* de Roseline Desforges. Du coup, comme elle écrit des romans érotiques, elle écrit des scènes d'amour qui sont absolument magnifiques et, je m'en souviens d'une où l'héroïne est dans une baignoire et, en fait, c'est le mec qui la lave et c'était une scène absolument magnifique […] ça m'a mis une image un peu, justement pour contrebalancer une image du sexe qui peut être un peu violente, fin, pas forcément violente mais […] on est toujours dans « il faut se protéger », « faut faire attention », « il faut savoir dire non » alors que là, c'était un pan bienveillant en fait, et beau de la sexualité […]. »
>
> Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

Enfin, Anaelle considère que c'est à travers les livres qu'elle a découvert la sexualité. Elle m'a parlé de deux livres importants pour elle, un livre dont elle n'est plus sûre du nom, *Pour toujours*, et *les mémoires d'une jeune fille rangée* de Beauvoir. Dans l'extrait qui suit, elle évoque le premier roman :

> « J'ai dû lire deux ou trois fois où, en fait, c'était une jeune fille qui rencontrait son premier copain, elle tombait amoureuse de lui, ils couchaient ensemble et tout, et, je me rappelle, pour moi c'était un peu fascinant, parce que c'était un peu une manière de raconter les choses mais vraiment sous l'angle d'une jeune fille, dans ma

> mémoire, […] c'était assez doux et tout ça, et, je me rappelle que ça m'excitait […]. Je l'ai lu, genre, à 13 ans, mais, en fait, ça me faisait mouiller mais je comprenais pas ce qu'il se passait à ce moment-là. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Dans ce second extrait, elle m'explique comment le livre de Simone de Beauvoir a joué un rôle important sur sa vision de la sexualité. Elle me confie l'avoir découvert en troisième et que sa mère lui avait conseillé de le lire :

> « Dans les derniers tomes, elle parle pas mal de sexualité, et ça, ça m'avait aussi marqué parce que c'était pas du tout la vision de la sexualité telle que je me l'étais représentée jusqu'à alors. A l'époque, je trouvais qu'il y avait quelque chose de très libre qui m'avait un peu ouvert le champ des possibles. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

La plupart des livres cités plus haut sont des romans racontant des histoires d'amour. On y retrouve des scènes explicites ou suggérées de sexe. C'est la façon dont sont racontées ces scènes qui ont permis un nouvel imaginaire sexuel pour certaines des enquêtées, notamment Anaelle et Elodie. Cela leur a permis de découvrir un autre aspect de la sexualité plus doux et bienveillant, finalement, un aspect plus romantique. Cette observation permet de montrer que par la lecture, un autre discours sur la sexualité est possible en dehors du prisme de la santé sexuelle. Cela montre aussi que ce discours-là permet un éveil du plaisir sexuel contrairement au discours reçu par les sphères familiales et scolaires. Par ailleurs, il me semble qu'un lien est possible concernant la lecture de roman et le fait que les femmes attachent plus d'importance à la sexualité avec sentiments que les hommes. En effet, on peut émettre l'hypothèse que la lecture d'histoires d'amour, dès l'adolescence, peut être un facteur de ce comportement différencié de la pratique de la sexualité.

En outre, la lecture peut aussi amener les enquêtées à se questionner comme c'est le cas de Marion, Alix, Brigitte et, de nouveau, Anaelle. Marion a lu le livre E.L James. C'est un livre érotique où le rapport de domination entre le personne masculin et le personnage féminin est très marqué dans les scènes de sexe (et de la vie quotidienne). Elle a qualifié ces lectures de « trucs hyper hétéronormés ». Cela permet de supposer qu'avec cette lecture, elle a commencé à prendre conscience des rapports se jouant entre femmes et hommes dans une relation sexuelle. Concernant, les autres lectures d'Alix, de

Brigitte et d'Anaelle, il est indéniable que les histoires de Jeanne[32], de Emma[33] et Simone de Beauvoir ont permis à ces dernières de reconsidérer les possibilités dans le parcours de vie d'une femme et, de ce fait, de penser en dehors du schéma conjugal et sexuel hétéronormé qu'elles avaient déjà reçu.

Les magazines dit de presse féminine : conseils et lecture entre copines

Lire des magazines dits de presse féminine est l'une des activités abordée avec les enquêtées. Magali (44 ans, hétérosexuelle) se rappelle avoir lu « pas mal » de magazines car sa mère en lisait aussi, tout comme Sophie (46 ans, bisexuelle). Celle-ci considère que ces lectures l'ont « ouvert sur certains trucs ». Tandis que pour la plus jeune génération d'enquêtées, notamment Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Alice (27 ans, hétérosexuelle), Alix (31 ans, NC) et Orlane (26 ans, hétérosexuelle), ces lectures étaient moins fréquentes, moins prises au sérieux et souvent effectuées entre copines. Anaelle me dit que ça lui arrivait d'en lire avec des copines. Alice, quant à elle, m'explique :

> « Au lycée, j'ai eu une phase où je lisais les *Glamour* ou autres avec les pseudos conseils dedans [...] Je me souviens qu'à l'époque, je trouvais déjà ça un peu nul […] Je trouvais que le ton était toujours cul-cul (prend une petite voix) genre « comment lui plaire ? » et tout […] On se les échangeait puis on débriefait un peu [avec ses copines], on en rigolait aussi, on prenait pas forcément tout au sérieux, ça mettait quand même un peu les choses à distance. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Alix rapporte des propos similaires à ceux d'Alice. Orlane est la seule à m'avoir expliqué que « ça [l']intéressait ce qu'il y avait dedans ». Elle lisait les conseils sans pour autant acheter le magazine. Ces différentes utilisations du magazine dits de presse féminine selon les générations peuvent être en lien avec la multiplication des produits culturels. La jeune génération d'enquêtées ayant plus accès à la télévision voire à Internet pour s'informer sur la sexualité, ce genre de magazines devient alors un objet récréatif plutôt qu'informatif pour elles. Pour autant, il est important de noter que le discours sur la sexualité présent dans ces magazines est plus détaillé concernant directement les pratiques sexuelles comparé à celui dispensé par les parents et l'institution scolaire, comme l'extrait d'entretien d'Alix le montre :

[32] Jeanne est le personnage principal du livre Une vie de Guy de Maupassant (1883)
[33] Emma est le personnage principal du livre Madame Bovary de Gustave Flaubert (1857)

> « Mais ouais, ouais, ça passait les articles carrément, les articles de Cosmo sur « comment réussir sa fellation ? ou énième article sur comment te détendre et faire ta bonne étoile de mer après la fellation. […]. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ainsi, il est possible de supposer que ce discours plus détaillé, tiré des magazines, a exercé une influence sur les enquêtées concernées leur permettant alors de comprendre et d'apprendre des pratiques sexuelles dont elles n'avaient pas eu connaissance avant ces lectures.

Derrière les images, une autre réalité sexuelle

Ici, ce sont les enquêtées de la plus jeune génération qui ont évoqué des moments filmographiques. En effet, aujourd'hui, visionner le film du soir à la télévision ou suivre les dix saisons d'une série sont des actions familières. Ce qui n'était pas le cas pour les générations antérieures où certains foyers n'avaient pas la télévision. Visionner un film ou une série est aussi une façon d'ouvrir un imaginaire sexuel, hors du discours parental et scolaire. En effet, les enquêtées ont le choix du film qu'elles souhaitent regarder contrairement au discours sur la sexualité imposé par la sphère familiale ou scolaire. J'ai fait plusieurs observations concernant l'utilisation de ce produit culturel. Alice, par exemple, a découvert la sexualité via les films qu'elle regardait avec ses sœurs ou, plus tard, avec la série *Gossip Girl*, elle me raconte :

> « Si elles (ses sœurs ainées) regardaient un truc, oui, je m'incrustais, donc, voilà, je voyais plus de choses et, pour le coup, des scènes de sexe dans les films, oui, j'en ai vu et assez jeune je pense. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Riham (34 ans, hétérosexuelle) et Elise (26 ans, hétérosexuelle), quant à elles, ont utilisé certains films comme objet de fantasme et source d'information. Elise m'a évoqué *Titanic* et la scène de la voiture en m'expliquant qu'elle s'était masturbée en pensant à cette dernière tandis que Riham m'a confié sa découverte du plaisir via les films :

> « Je me souviens que j'avais vu ça dans une série ou une émission, un truc sur la masturbation mais, à cette période-là, […] je me masturbais déjà mais j'avais jamais d'orgasme et, je me souviens avoir vu dans cette série, une masturbation avec un pommeau de douche et, du coup, je me souviens que rapidement

> j'ai voulu l'essayer et que ça a très bien marché et, juste, ça m'a vachement impressionné […]. »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Pour Alix (31 ans, NC), Jessica (27 ans, hétérosexuelle) et Elodie (30 ans, hététosexuelle), les films et séries ont eu une autre fonction. La série *Sex and The City* a permis à Elodie de « démystifier certaines choses » tandis que pour Alix, cela lui a permis l'ouverture d'un nouvel imaginaire sexuel. Ce qu'elle explique dans cet extrait d'entretien concernant la série *Buffy contre les vampires* :

> « C'était mon modèle de nana badass […] Du coup, Buffy, le sujet principal c'était pas la sexualité en tant que telle […] mais, c'est pas arrivé dans les premières saisons, t'avais un couple lesbien […] qui était pas décrit de façon, fin voilà, Willow, elle était avec un mec avant, elle est avec une nana après, en fait, […] c'était pas présenté en mode « Ah bon, mais alors on va faire un plan à trois », je me souviens que j'avais trouvé ça cool […]. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Quant à Jessica, elle a adoré la série *Californication* où elle a aimé la liberté sexuelle du personnage principal. Pour elle, la façon dont a été traitée cette liberté sexuelle lui a permis d'apprendre autrement la sexualité, elle m'explique :

> « C'est pas traité comme « Oh mon dieu, c'est l'esprit du diable », fin, tu vois, c'était vraiment pas pris avec des pincettes. […] Ce que j'ai bien aimé voir, c'est justement les choses qui sont alternatives, euh, parce que, dans la plupart des films ou des séries, […] c'est toujours la même histoire, mais racontée de différentes façons, et donc, […] en fait, ça, j'aime bien, j'aime bien quand tu vois des choses qui arrivent où tu peux vraiment retrouver des sentiments, […] et juste, le fait que ce soit traité avec sincérité et profondeur, ça, ça apprend quelque chose […]. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ainsi, les films et séries ont permis, à la fois, de faire évoluer les représentations sur la sexualité et les pratiques sexuelles des enquêtées. Par ailleurs, j'ai évoqué les films et séries « tout public » mais je ne pouvais parler de produits culturels filmographiques sans évoquer un autre pan de ce dernier, les films érotiques et pornographiques.

2.2 La problématique « pornographie »

Une des observations que j'ai pu faire durant mon analyse est que toutes les enquêtées, indépendamment de leur classe sociale ou de leur âge, ont eu accès à du contenu érotique ou pornographique au moins une fois au cours de leur adolescence. Certaines ont même eu accès à ce contenu dès l'âge de 9/10 ans comme Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Orlane (26 ans, hétérosexuelle) et Magali (44 ans, hétérosexuelle). J'ai remarqué que les enquêtées avaient accédé de différentes manières à ce contenu : seule, à deux ou en groupe. Certaines ont vécu leur première expérience de visionnage ou de lecture de contenu pornographique à deux et avec une personne de leur âge. Marta (42 ans, lesbienne) regardait les magazines que son père cachait avec sa meilleure amie tandis que Riham (34 ans, hétérosexuelle) a regardé les VHS découvertes chez son grand-père avec l'une de ses cousines. Sophie (26 ans, bisexuelle), Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) et Elodie (30 ans, hétérosexuelle), quant à elles, ont regardé leur premier film érotique en groupe. Pour Elodie, c'était lors d'une soirée, Sophie et ses copines ont loué un film érotique au vidéoclub tandis que Brigitte a vu son premier film érotique au cinéma car le film qu'elle devait initialement voir avec ses ami·es était complet. Les autres enquêtées m'ont fait part de souvenirs où elles avaient regardé seules le contenu pornographique. Alice (27 ans, hétérosexuelle), par exemple, a vu ses premières vidéos pornographiques en terminale car « tout le monde en parlait et [qu'elle] en avait jamais vu […] ». Alix (31 ans, NC) et Nuria (31 ans, hétérosexuelle) sont tombées dessus, par hasard, tard le soir, lorsqu'elles regardaient la télévision.

Regarder du contenu pornographique seule, à deux ou à plusieurs a été fait dans un but différent pour chacune d'entre elles. L'effet est, lui aussi, différent. Alors qu'elles regardaient respectivement du contenu pornographique par curiosité avec un ami ; Elise m'a dit qu'elle avait trouvé le contenu pornographique bizarre tandis que Jessica a considéré ce visionnage comme « une moquerie de la sexualité » qui était « juste malaisant ». En groupe, cette activité a plutôt était fait dans un cadre de rigolade comme me l'a expliqué Sophie :

> « Je peux pas dire qu'on regardait ça dans un but sexuel, on regardait ça parce que ça nous faisait marrer quoi. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Le fait de visionner du contenu pornographique seule a eu un autre but pour les enquêtées, plus sexuel, comme pour Elise. Par exemple, elle m'a expliqué qu'elle utilisait la pornographie seulement pour « un fantasme qui est à [elle] », qu'elle ne partage ni avec son compagnon ou ses amies. Outre, le contexte du nombre de personne, il semble que l'âge des enquêtées lors du premier visionnage ait eu une influence sur le ressenti des enquêtées face à ce contenu. Alice, alors qu'elle était en terminale, m'a confié avoir été mal à l'aise car :

> « Ça procurait des sensations d'excitation et, en même temps, j'avais pas envie que ça ait cet effet-là sur moi dans la mesure où, c'est pas des choses qui venait de moi et, c'est pas des choses qui, fin, comment dire, fin, je trouvais pas ça naturel de ressentir ça devant ça en fait. […]. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Cet extrait d'entretien montre qu'Alice avait conscience que le contenu pornographique montrait un certain point de vue de la pratique de la sexualité. De leur côté, Magali et Orlane ont vécu leur première expérience pornographique dès l'âge de 9/10 ans. Orlane associe l'utilisation de contenu pornographique à sa pratique masturbatoire et donc, à son plaisir sexuel. Aujourd'hui, elle se rend compte de l'impact de cette utilisation pornographique :

> « J'ai pas mal regardé de porno et, bah forcément, ça influence totalement et, même, encore aujourd'hui, genre, j'ai arrêté de regarder du porno mais, parfois, j'ai des moments de craquage, et j'ai du mal à me masturber sans, parce que j'ai tellement été habituée avec […] »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Magali, quant à elle, m'explique :

> « C'est vrai que je pense que ça a joué pour moi, parce que j'ai appris à accéder au plaisir de manière hyper rapidement, après, ça m'a pas traumatisé psychologiquement, mais physiologiquement, ouais, je pense. »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Ici, on peut noter que le jeune âge d'accès au contenu pornographique a eu un impact plus important sur la construction de l'imaginaire sexuel et, de ce fait, sur leur façon d'accéder au plaisir sexuel. De plus, il est important de souligner que visionner du contenu pornographique entraine une dissonance comme a pu le vivre Alice et comme l'explique Jessica dans l'extrait d'entretien ci-dessus :

> « Il y a ces deux trucs, il y a l'envie de « plus tard », faire des choses et devenir une adulte, avoir des relations sexuelles et, forcément, être valorisée donc, être « bonne au lit » et voilà, des choses comme ça, et, de l'autre côté, tu te retrouves pas là-dedans, dans cette représentation […] »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Enfin, le cas d'Anaelle est important à prendre en compte. Elle n'a jamais regardé de contenu pornographique, pourtant, elle en a subi les conséquences collatérales. En effet, elle me raconte :

> « Quand j'avais 8/9 ans, j'avais une copine [...] qui avait un frère qui avait une addiction au porno [...]. Il avait sa chambre recouvert de posters pornographiques et il regardait tout le temps des films pornographiques. De la chambre de ma copine, on entendait les cris et tout, et c'était trop bizarre. […] Pour moi, le porno a toujours eu une image négative [...] et, ensuite, en sixième, comme les personnes qui m'ont harcelé en regardaient [...], je pense que, pour moi c'était assez négatif. Ce qui fait qu'à l'âge où j'ai des amis, notamment des mecs en regardaient, moi, ça m'a jamais attiré […] »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Ainsi, les différents extraits d'entretien permettent de montrer l'omniprésence du contenu pornographique dans le parcours de vie des enquêtées. Les cas d'Anaelle, Nuria et Alix montrent que, même sans une volonté d'accéder à ce contenu, celui-ci est quand même présent dans la vie des enquêtées. De plus, lorsque le contenu pornographique est imposé aux enquêtées, celui-ci a des effets négatifs sur le discours sur la sexualité qu'intègre la personne comme c'est le cas pour Anaelle. Enfin, l'âge est un facteur décisif dans la compréhension du contenu pornographique, et donc, dans l'utilisation de ce dernier. Ces différents éléments d'analyse me permettent alors de supposer que le contenu pornographique a eu des effets négatifs sur la construction de l'imaginaire sexuel des enquêtées.

Finalement, l'analyse des produits culturels littéraires et filmographiques montre que ces derniers véhiculent une multitude d'informations sur la sexualité. Ils ont jalonné l'adolescence des enquêtées en ayant des effets différents selon le produit culturel en question. Enfin, il me paraît aussi important de mettre en exergue le fait que les supports culturels littéraires et filmographiques ont été des outils d'émancipation face au discours sur la sexualité dispensé par les sphères familiales ou scolaires. Qu'il s'agisse de la lecture romantique, du visionnage d'une série anticonformiste ou d'un

film pornographique, l'utilisation de ces produits culturels a permis aux enquêtées de se créer un imaginaire sexuel qui leur était propre, sans gêne ou interdit. Aussi, la représentation de la sexualité et du plaisir sexuel via les produits culturels a permis à certaines enquêtées de débuter une pratique de la sexualité. Pour aller plus loin dans cette analyse, la prochaine partie s'intéressera plus longuement aux premières expériences sexuelles des enquêtées.

3. Les premières expériences sexuelles entre pairs

Au travers de l'analyse des produits culturels, j'ai montré que les enquêtées avaient partagé des moments autour de la sexualité allant la lecture de magazine de presse dits féminine jusqu'au visionnage de contenu érotique. Ces moments peuvent être considérés comme les premières mises en pratique sexuelles. Ici, mon intérêt se porte sur les autres partages d'expériences entre pairs, qu'il s'agisse d'une discussion autour de la sexualité dans la sphère amicale ou des premières pratiques sexuelles à deux. Je cherche alors à comprendre la place donnée au plaisir sexuel dit féminin dans les sphères amicales et affectives que les enquêtées ont côtoyé durant leur adolescence. La dernière sous-partie se focalisera sur les violences sexistes et sexuelles subies par les enquêtées afin de montrer comment ces expériences ont eu des répercussions sur la construction du plaisir sexuel des enquêtées.

3.1 Parler de sexualité avec ses pairs : une discussion hétéronormative

> « Chacun se revoit la balle et c'est les gamins qui s'instruisent les uns avec les autres quoi. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

Cet extrait d'entretien de Marta, critique vis-à-vis de l'éducation à la sexualité dispensée par les sphères familiales et scolaires, permet de mettre à jour le rôle crucial de la sphère amicale dans le parcours de vie des enquêtées. Les adolescent·es s'instruisent et trouvent plus de réponses auprès de leurs pairs. Les échanges sur la sexualité s'avèrent plus simples lorsqu'il n'y a pas d'effet d'ascendance. Pour autant, j'ai pu observer différents éléments montrant que le discours sur la sexualité entre pairs n'est pas, lui non plus, sans tabou.

Pour débuter l'analyse, il est important de mettre en avant que le discours évolue là aussi selon les générations. En effet, Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) n'a jamais discuté de sexualité avec ses ami·es. Sophie (46 ans, bisexuelle), Marta (42 ans, lesbienne) et Magali (44 ans, hétérosexuelle) se rappellent de certaines discussions. Marta me dit :

> « On parlait avec les copines mais c'est pas non plus... On se pose pas masse de question en fait. On est là, plus dans des rapports de séduction […]. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

Sophie m'explique qu'à partir de ses 15 ans, elle parlait de ce qu'elle et ses amies pouvaient faire avec des garçons, elle rajoute :

> « C'était pas très poussé quand même, les conversations sur le plaisir, c'était plus l'amour qui nous intéressait, les histoires d'amour etc. […] ».
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Magali a un discours similaire à Sophie. Elle a commencé à discuter assez tardivement de la sexualité, vers ses 16/17 ans. Avant cela, elle se souvient que les discussions tournaient plutôt autour des relations amoureuses. Pour la plus jeune génération d'enquêtées, j'ai constaté que cette discussion arrivait à un âge plus précoce. En effet, Elodie (30, hétérosexuelle), dès la cinquième, a commencé à parler de relations affectives et sexuelles avec ses amies tandis que Jessica me dit que :

> « Je pense que la sexualité, c'est plus quelque chose que j'ai appris au collège avec les copines, parce qu'on découvrait des choses et on parlait de ça […]. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ces différents extraits d'entretiens montrent donc l'évolution du discours sous le prisme de l'effet générationnel, passant de son absence à des échanges dès le collège. Ils permettent aussi d'observer que le contenu sexuel y arrive plus tôt dans les échanges entre ami·es. Il est aussi possible de supposer que, comme pour la sphère familiale, le contexte historique a eu un impact sur l'évolution du discours sur la sexualité dans la sphère amicale. Ensuite, j'ai pu observer que la composition du groupe d'ami·es avait une incidence sur la façon dont les enquêtées s'expriment sur la sexualité. J'ai constaté que cette dernière exerçait une influence sur le contenu des conversations sur la sexualité. En effet, lorsque les enquêtées avaient un groupe amical exclusivement féminin, la discussion tournait principalement autour des pratiques sexuelles hétérosexuelles orientées pour satisfaire l'autre « masculin ». Les cas d'Alice (27 ans,

hétérosexuelle), Elodie (30 ans, hétérosexuelle) et Marion (26 ans, hétérosexuelle) sont explicites. Alice m'a raconté qu'avec ses amies, elle avait des conversations sur les positions sexuelles à essayer avec leurs petits amis. Elodie, quant à elle, s'est rappelé d'un échange de conseils avec une amie :

> « Je me souviens, je devais avoir 18 ans, truc comme ça, j'avais encore jamais fait de fellation à un mec et je voulais en faire une à un type avec qui je sortais et, je me souviens que j'avais envoyé un sms en urgence à une de mes copines [...] Et, je me souviens qu'elle m'avait envoyé un long sms avec plein de conseils qui étaient... Et je trouve ça génial, je trouvais ça hyper relaxant parce qu'on se dit qu'on peut compter sur quelqu'un […]. »
>
> Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

De son côté, Marion m'a expliqué qu'avec une amie, qui avait déjà eu une relation sexuelle pénétrative avec un garçon, elles avaient cherché l'objet ressemblant le plus à la sensation que son amie avait ressenti. Pour son anniversaire, son amie lui avait donc offert une brosse pour qu'elle fasse « des essais ». Elle m'a aussi confié une autre discussion :

> « Je me souviens, elles (ses amies) étaient « Alors t'as couché avec lui ou pas ? » […] J'avais adoré ce moment, c'était plein de tendresse et tout, mais il y avait pas eu de pénétration, du coup, moi j'étais « oui, je crois qu'on l'a fait » et les copines « bah non, c'est simple, il a mis sa bite ou pas ? », « bah non », « bah du coup, vous l'avez pas fait » et, du coup, ça a toujours été ça […] »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ici, l'expérience sexuelle de Marion est validée en fonction de la pratique pénétrative. De même que les différents extraits d'entretiens, dans leur globalité, ils montrent l'omniprésence de l'imaginaire sexuel hétérosexuel dans le discours amical féminin. Ce constat peut, à mon sens, être mis en lien avec les discours reçus par les différentes sphères de socialisation et l'utilisation des produits culturels où les pratiques sexuelles procréatives et donc, pénétratives, sont prépondérantes. Néanmoins, ces extraits montrent aussi que la sphère amicale féminine peut être un espace de soutien et de conseils concernant les pratiques sexuelles hétérosexuelles. De plus, ils confirment ce que Magali a pu me confier lorsque je lui ai demandé si elle parlait de plaisir sexuel dit féminin avec ses amies :

> « Bah pas vraiment, on se posait même pas la question si y'avait du plaisir (rigole) c'est fou […]. »

Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année,
membre du Planning Familial depuis 4 ans

Indépendamment de l'effet générationnel, on remarque que le plaisir sexuel dit féminin n'était pas présent dans le discours sur la sexualité que les enquêtées ont eu avec leurs amies. Une des réponses possibles se trouve dans l'extrait d'entretien de Nuria :

> « Quand elles avaient un copain, elles en parlaient, fin, oui, on en parlait. [...] Bah je pense que la masturbation (féminine), c'est devenu un peu tabou à ce moment-là […] On en parlait plus et, je pense que la place de la masturbation masculine, ça, ça faisait partie des conversations quoi […]. »
>
> Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

En somme, l'entrée dans une vie sexuelle hétérosexuelle active engendrerait l'absence d'échanges ou la disparition des échanges autour de la pratique masturbatoire féminine, pratique reconnue par les enquêtées comme procurant du plaisir sexuel dit féminin. Ce que Marion confirme par ces propos :

> « On avait des peurs sur, […] comment il fallait faire, fin, voilà, on avait tout un imaginaire, il fallait absolument qu'il ait une éjaculation, qu'il bande […] Du coup, notre plaisir, il passait en second […]. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ainsi, cela confirme les propos précédents ; Le discours sur la sexualité entre ami·es tournaient autour du plaisir masculin. A l'inverse, lorsque le groupe d'ami·es des enquêtées était en mixité, la discussion sur la pratique masturbatoire et donc, sur le plaisir sexuel, a semblé être plus facile à aborder. Au collège, Orlane avait plus de copains que de copines et, lorsque nous avons évoqué le plaisir sexuel, elle m'a expliqué qu'elle parlait des pratiques sexuelles, du plaisir ou encore du fait de se masturber avec ses copains. Elle a rajouté :

> « J'trouvais que c'était plus facile d'en parler, parce que je pense que je me sentais moins jugée. […] C'était moins tabou et, je pense que je me sentais peut-être plus comprise par des garçons. Du coup, c'était normal pour eux […] de vouloir avoir des relations sexuelles […]. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

L'extrait d'entretien d'Anaelle va dans le sens des propos d'Orlane, elle explique :

> « Je sais qu'on parlait pas mal de ça, l'attirance, beaucoup, le désir, après, on parlait masturbation, à la fois, avec mes amis mecs et avec, en particulier, une de mes amies […]. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Ces différents extraits illustrent ainsi qu'en groupe mixte, tous les sujets sur la sexualité et notamment, la pratique masturbatoire, sont abordés. La pratique masturbatoire étant associée au plaisir sexuel, il est alors possible de dire que le discours sur le plaisir sexuel est plus fréquent dans un groupe amical mixte. Cette observation permet alors d'émettre l'hypothèse suivante : la présence de personnes masculines dans un groupe amical permet un discours sur la sexualité moins tabou où le plaisir sexuel est inclus. Cette hypothèse pourrait s'expliquer par le fait que la pratique masturbatoire masculine est plus tolérée, voire approuvée, dans les discours sur la sexualité provenant des autres sphères de socialisation étudiées (famille, institution scolaire). De plus, cette disposition genrée de la pratique masturbatoire et du discours sur le plaisir sexuel entrainent une autre distinction mis en exergue par l'extrait d'entretien d'Alix :

> « Je me souviens même d'un garçon […] qui nous avait expliqué « non, le plaisir féminin, c'est.. » parce qu'il y avait cette question de la taille chez un mec et, nous, on avait lu dans les magazines que la taille comptait pas parce que c'était plutôt au niveau de l'entrée que ça faisait du bien, et le mec qui disait « non, non, non, c'est au fond » et, c'est le mec qui avait eu le dernier mot dans la conversation parce qu'il avait dit que c'était au fond et il savait alors que t'avais des filles autour. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Cet extrait d'entretien illustre une autre configuration d'un groupe amical avec un seul garçon dans un ensemble féminin. Cet extrait appuie l'hypothèse précédente, une présence masculine favorise le discours sur le plaisir sexuel. Néanmoins, on voit aussi que les propos féminins sont minorés au détriment de la seule parole masculine lorsqu'il s'agit d'évoquer le lien entre pratique pénétrative et plaisir sexuel dit féminin. Ce constat entraine alors la supposition suivante ; la parole masculine et la pratique pénétrative sont considérées comme plus importantes dans le discours sur la sexualité que la parole féminine et le plaisir sexuel dit féminin au sein de la sphère amicale. Ainsi, la constitution du groupe amical et l'entrée dans la vie sexuelle hétérosexuelle peuvent être envisagées comme des éléments montrant, à la fois, la possibilité d'un discours sur le plaisir sexuel et, en même temps, son invisibilisation face au discours sur

les pratiques sexuelles hétérosexuelles au sein de la sphère amicale, malgré des partages d'expérience plus intimes et de conseils concrets sur les pratiques sexuelles.

3.2 Entamer sa vie sexuelle à deux : les premières pratiques sexuelles

Une majorité des enquêtées considère la pratique masturbatoire comme leur première expérience sexuelle. Pour autant, c'est une pratique qu'elles ont effectué le plus régulièrement seules. Ici, je m'intéresse donc à la pratique de la sexualité à deux et, plus particulièrement, aux débuts de la sexualité à deux. Toutes les enquêtées, qu'elles soient aujourd'hui hétérosexuelles, lesbiennes ou bisexuelles, ont entamé la sexualité à deux avec un homme[34]. J'ai pu noter que la conjugalité n'était pas un facteur essentiel à la sexualité à deux.

Différencier les expérimentations de la sexualité active

Comme explicité ci-dessus, toutes les enquêtées ont débuté leur sexualité à deux avec une personne de sexe masculin. Pour autant, plusieurs enquêtées m'ont fait part d'autres expériences sexuelles. Ces dernières peuvent être définies comme des expérimentations sexuelles sous le prisme de la découverte et de la curiosité sexuelle. Marion (26 ans, hétérosexuelle) et Marta (42 ans, lesbienne) m'ont évoqué des souvenirs entre cousin·es. Marta parle de « frotti frotta », lors de repas de famille lorsque les parents étaient à table et Marion évoque la fois où, entre cousin·es, chacun·e avait montré son sexe à l'autre. Elise (26 ans, hétérosexuelle), Elodie (30 ans, hétérosexuelle) et Magali (44 ans, hétérosexuelle) ont, quant à elle, parlé d'expérimentations entre ami·es ou copains d'écoles. Elodie se souvient du jeu des bisous en primaire tandis qu'Elise et Magali ont un souvenir similaire avec leur amie respective. Elise se rappelle :

> « On s'était mis dans le lit, on avait fait semblant, comme si on couchait ensemble et, c'est pour moi, ça, la première…, un peu, truc sexuel, parce qu'il y avait une excitation en fait […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

De son côté, Magali me raconte :

> « J'avais une copine chez qui j'allais, avec qui on avait des genres de scénario d'histoire toujours très clichés [...] Et donc, on faisait, pas pénétration, mais on se frottait […]. »

[34] Aucune des enquêtées ne m'a fait part d'expériences amoureuses ou sexuelles avec des personnes non-binaires ou transgenres. Lorsque j'utilise le terme « homme », j'associe donc ce terme à des hommes cisgenres.

Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Pour chacune des enquêtées, ces différents moments ont eu lieu dans l'enfance. Ils permettent alors de montrer que les débuts des pratiques sexuelles à deux se font relativement tôt. De plus, ils montrent aussi que ces débuts se font indépendamment du genre ou du statut familial de l'autre personne, reproduire des actes à caractère sexuel étant ce qui semble intéresser les enquêtées et leurs pairs. Par ailleurs, pour continuer dans ce sens, j'ai trouvé pertinent de m'intéresser à des expériences sexuelles ayant eu lieu plus tard, dans l'adolescence. D'abord, celle de Marion que l'extrait suivant expose :

> « Je me souviens, l'été, on partait tout le temps ensemble en vacances, soit avec mes parents, soit avec les siens et, je me souviens que, on se disait « Ah faudrait qu'on essaye de se masturber toutes les deux pour voir ce que ça fait d'être masturber par quelqu'un d'autre que soi » et bon, on a jamais passé le cap, parce que, ça faisait peur […]. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Puis, celle d'Elise :

> « Et d'ailleurs, je sais pas quand j'avais 14 ans, j'ai un souvenir un peu flou, je me rappelle juste une espèce de relation sexuelle qu'on a eu mais quelque chose de très... Parce qu'on était toujours l'une chez l'autre et, je sais pas, un soir, […] on s'est embrassée puis on s'est un peu caressée, je me rappelle avoir eu un peu envie mais, du coup, je savais pas de quoi, vu que c'est une fille, genre, je sais pas de quoi j'ai envie, je me disais, je ressens un plaisir, un désir mais j'arrivais pas, pour faire quoi en fait […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Dans ces extraits d'entretiens, ce qu'il me semble intéressant d'analyser, c'est le lien entre amitié proche et pratiques sexuelles homosexuelles et celui entre pratiques sexuelles homosexuelles et plaisir sexuel. Marion et Elise se sont senties assez en confiance avec leurs amies pour imaginer ou effectuer des pratiques sexuelles homosexuelles. Ce constat s'ajoute à celui effectué dans la partie précédente qui exposait que la sphère amicale féminine était un espace de conseils concernant les pratiques sexuelles hétérosexuelles. Ici, il est possible de pousser la réflexion. En effet, ces extraits d'entretiens montrent que la sphère amicale féminine peut aussi être un espace actif où la pratique de la sexualité s'effectue via des pratiques sexuelles homosexuelles. De plus, ces derniers permettent de constater que le plaisir sexuel dit féminin est pensé et ressenti lors de ces pratiques sexuelles homosexuelles. Cela permet

de présumer que les enquêtées ont associées pratiques sexuelles homosexuelles et plaisir sexuel dit féminin. Pour autant, une seconde explication est à proposer. Pour cela, il faut comparer les conseils dispensés et les pratiques effectuées au sein de la sphère amicale féminine. Les conseils dispensés sont centrés sur les pratiques sexuelles hétérosexuelles et le plaisir dit masculin tandis que la mise en pratique sexuelle est homosexuelle et procure du plaisir dit féminin. L'hypothèse peut être émise que ces expériences homosexuelles ont été réfléchies afin de « se préparer » à la relation sexuelle hétérosexuelle. Le fait que ni Marion, ni Elise n'aient effectué ou réitéré ces pratiques sexuelles homosexuelles appuient cette dernière. En effet, Marion n'est pas allée plus loin que la discussion entre amie car « ça faisait peur » tandis qu'Elise m'a confié « je me disais, je ressens un plaisir […] pour faire quoi […] » se questionnant alors sur la finalité de ce ressenti.

Ainsi, ces différents éléments me permettent alors de supposer que les pratiques sexuelles homosexuelles entre amies restent de l'ordre de l'expérience. Cela peut être mis en lien avec l'éducation à la sexualité dispensée dès la pré-adolescence où la pratique de la sexualité dans l'hétérosexualité a un but procréatif. Au final, ici, il est envisageable de dire que l'expérience du plaisir sexuel dit féminin n'est ni pensé pour soi, ni pour l'autre féminin mais dans un but hétéronormatif[35].

La « première fois » avec l'autre masculin

Lorsque j'ai questionné les enquêtées sur leur première expérience sexuelle à deux, une majorité d'entre elles a remis en question la notion de « première fois » qu'elles associaient à la pratique pénétrative hétérosexuelle. Néanmoins, comme j'ai pu le montrer, les pratiques sexuelles hétérosexuelles sont prédominantes dans le discours sur la sexualité que les enquêtées ont reçu de la part de leur famille, de l'institution scolaire et de leurs ami·es. C'est une des raisons pour laquelle la pratique pénétrative a été évoquée en nombre dans les entretiens. Elle reste la principale pratique effectuée dans une relation sexuelle hétérosexuelle. De ce fait, indépendamment des générations, la première fois pénétrative a été effectuée dans des contextes différents. Elise (26 ans, hétérosexuelle), Orlane (26 ans, hétérosexuelle), Magali (44 ans, hétérosexuelle) et Alix

[35] « L'hétéronormativité peut être définie comme l'ensemble de relations, actions, institutions et savoirs qui constituent et reproduisent l'hétérosexualité comme « normale », souhaitable, voire naturelle. Elle désigne donc le modèle hégémonique des rapports de genre, qui postule la complémentarité asymétrique des sexes et la primauté de l'hétérosexualité, à travers l'essentialisation des catégories de masculin et féminin, et en présupposant la concordance nécessaire entre genre (masculin, par exemple), sexe (mâle) et désir sexuel (envers la femme). » (Fidolini, 2019)

(31 ans, NC) l'ont fait dans un contexte de couple, avec leur premier petit copain. Orlane l'avait « grave préparé » tandis qu'Alix m'explique :

> « Je me souviens que mon mec était très ignorant de comment ça fonctionne et je me souviens qu'on s'expliquait la vie en fait. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Magali, quant à elle, a fait sa première fois pénétrative avec un homme plus âgé, elle décrit ce moment comme « un apprentissage » qui lui a plu. De leur côté, Elodie (30 ans, hétérosexuelle), Jessica (27 ans, hétérosexuelle) et Nuria (31 ans, hétérosexuelle) ont vécu leur première fois pénétrative hors conjugalité. Pour Nuria, c'était avec un homme rencontré à un arrêt de bus et qu'elle a fréquenté deux ou trois fois. Jessica a rencontré son premier partenaire sur internet. Elodie, quant à elle, m'explique :

> « Et puis après, il y a eu la première « première fois » […], c'était un mec que j'avais rencontré dans un bar avec qui on s'entendait bien et je me suis dit « ouais, il est sympa, on s'entend bien, j'ai envie, pourquoi pas » mais après, c'est pas que ça m'avait déçu parce que je me doutais que ça allait pas être la grosse folie furieuse mais c'était un peu pourri […]. »
>
> Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Nuria et Elise (26 ans, hétérosexuelle) ont évoqué la pression leur incombant face à cette « première fois », Anaelle évoquant même un sentiment d'anormalité. Par ailleurs, bien que j'aie émis l'hypothèse que lorsqu'il s'agissait de penser le plaisir sexuel dit féminin, cette action était faite dans un but hétéronormatif, les différents propos présentés montrent qu'aucune des enquêtées n'a évoqué un quelconque plaisir sexuel durant cette « première fois » pénétrative. Je ne peux pas présumer qu'il n'y en a pas eu. Pour autant, les propos tenus montrent que leur plaisir sexuel n'était pas une priorité pour les enquêtées ; la pression d'être débarrassée de cette « première fois » prévalant sur le reste. Seules deux enquêtées ont évoqué avoir ressenties du plaisir sexuel durant leur première expérience à deux avec un garçon. Elodie (31 ans, hétérosexuelle) m'a expliqué que, lors d'une soirée, son copain l'avait caressé intimement pour la première fois. Elle m'a confié qu'elle avait ressenti « un truc de fou ». Marion, quant à elle, m'a raconté :

> « J'avais rejoint mon petit copain dans un caravane et, il y avait d'autres copines, c'était une soirée et on avait dormi ensemble et, je me souviens qu'il m'avait caressé et je pense que ça a été, j'ai ressenti un truc, j'aurais été incapable de le nommer comme orgasme mais j'avais fait un petit bruit, […]. »

Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ces propos montrent que ces premières expériences à deux n'étaient pas pénétratives. Les enquêtées n'avaient rien préparées et ne ressentaient pas de pression. Ils montrent aussi que les enquêtées ont ressenti du plaisir. Ainsi, au-delà des pratiques sexuelles hétérosexuelles, c'est l'imposition de la pratique pénétrative qui surplombe les débuts de la pratique de la sexualité hétérosexuelle des enquêtées renforçant l'absence du plaisir sexuel dit féminin.

Des violences sexistes et sexuelles comme première expérience sexuelle

Les violences sexistes et les violences sexuelles sont des évènements récurrents et éprouvants dans la vie d'une femme[36]. Six enquêtées sur quatorze en ont subi dès le début de leur vie affective et sexuelle. Parce qu'elle était bonne élève en 6eme, Anaelle a vécu du harcèlement à caractère sexuel, elle m'explique :

> « Un certain nombre de camarades me disait que je suçais les profs, quand j'avais une bonne note, c'était « elle devait être bien ta fellation ? » fin ce genre de trucs [...]. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

A 19 ans, elle a été agressée sexuellement dans les transports en commun. Un homme a exhibé son sexe en érection face à elle. Alice, quant à elle, a subi plusieurs violences sexuelles. La première s'est passée, en terminale, lors de sa première relation conjugale, elle m'a raconté :

> « Ce qui m'a marqué, c'est qu'une fois, il m'a proposé de venir chez lui […], j'avais bien compris que ça allait peut-être déboucher sur une relation sexuelle et ça me stressait, […] et le matin même, j'ai eu mes règles [...]. Et donc, j'y suis allée quand même et je lui ai dit que j'avais mes règles, il m'a dit que c'était pas grave […] au final, pour moi, il s'est rien passé, il s'est soulagé et c'était très humiliant pour moi en fait, parce que clairement il s'est fichait de moi, il voulait juste avoir un rapport et voilà. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Par la suite, elle a aussi évoqué une soirée d'adieu chez un garçon qu'elle avait embrassé quelques fois auparavant. C'est une soirée où elle pense avoir été droguée à

[36] Quelques chiffres représentatifs tirés de l'enquête Virage (2016) effectuée par l'INED : En moyenne, le nombre de femmes âgées de 18 à 75 ans qui au cours d'une année sont victimes de viols et/ou de tentative de viol est estimé à 94 000 femmes (https://arretonslesviolences.gouv.fr/je-suis-professionnel/chiffres-de-reference-violences-faites-aux-femmes#les_principaux_chiffres_sur_les_violences_faites_aux_femmes_en_20192) ou encore, parmi celles qui ont subi au moins un viol ou tentative de viol au cours de leur vie, 40% les ont vécu dans l'enfance, 16% dans l'adolescence et 44% à l'âge adulte (https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/publications/droits-des-femmes/premiers-resultats-de-lenquete-virage-violences-et-rapports-de-genre/)

son insu. Elle m'a confié avoir l'impression d'avoir vécu des violences sexuelles sans avoir de réels souvenirs. La troisième violence sexuelle qu'elle a subie s'est déroulée lors d'un échange universitaire au Maroc. Elle m'a raconté avoir été suivie en voiture par un groupe d'hommes, l'un deux est sorti de la voiture, l'a attrapé et a tenté de l'embrasser. Ce sont des jeunes femmes marocaines qui ont fait fuir les agresseurs. Concernant Riham, cet évènement de violences sexuelles s'est déroulé lors d'une soirée :

> « On regardait un film allongé sur le canapé et il y avait un pote qui s'est mis à me toucher, je me souviens plus si c'était les jambes ou les fesses, sans que personne ne voit, donc, sans mon consentement évidemment, donc, pour moi, c'était une surprise parce que je m'y attendais pas, j'étais prise au dépourvu, j'étais surprise [...] Je savais pas quoi dire, je pense que je me suis juste levée et j'ai changé de pièce par contre, j'ai le souvenir de désir intense que j'ai ressenti malgré le contexte […] »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

La première fois où Riham a ressenti une « excitation sexuelle » s'est donc passée dans un contexte où son consentement n'a pas été pris en compte. De même qu'Alice, les violences sexuelles qu'ont subi Sophie, Brigitte, Jessica et Elise ont été faites lors d'un de leur premier rapport à la sexualité avec un homme. Sophie a vécu cette première expérience avec un amour de vacances. Elle avait décidé que c'était avec lui qu'elle voulait vivre cela. Pour autant, elle m'a exprimé :

> « Comme c'était sur la plage, j'avais moyennement envie et donc, j'ai dit « oui mais non », je savais pas trop ce que je voulais, c'était pas un viol mais il m'a un peu incité quand même mais c'était pas une expérience désagréable non plus quoi. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Brigitte, quant à elle, m'a raconté :

> « On allait au bal à l'époque et puis, j'ai dansé avec un garçon qui m'a entrainé dehors et puis, il y a eu des caresses assez poussées. Il m'a obligé, fin, à le masturber, on va dire. Il n'y a pas eu de pénétration. Il y avait pas non plus... Je peux pas dire qu'il m'ait forcé, c'était plus ou moins consenti, voilà. »
>
> Brigitte, 71 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre du Planning Familial depuis 10 ans

De son côté, Jessica m'a confié deux expériences. Elle a vécu ces dernières avec le même homme. Elle m'a expliqué :

> « Je me rappelle que la première fois, donc, genre, on a une pénétration vaginale et, ensuite, je sais plus, en fait, s'il m'avait demandé ou pas, mais il m'a sodomisé aussi et j'ai pas du tout aimé l'expérience mais après, il a fait une remarque que j'ai tout à fait détesté, il a dit « comme ça, ce sera fait », j'ai trouvé ça extrêmement insensible, j'sais pas, ça faisait bétail, mais bon, j'sais pas, dans ma tête, j'm'étais dit « voilà, j'ai fait ce que j'avais envie » ».
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ici, Jessica subit à la fois une pratique sexuelle non consentie et des propos sexistes et violents. Lors de la seconde relation sexuelle avec cet homme, elle m'a raconté que ce dernier avait mis sa main devant sa bouche afin qu'elle se taise alors qu'elle avait un orgasme. Elle m'a confié ne pas avoir aimé « être silenciée » durant ce moment de plaisir sexuel. Enfin, Elise a vécu un évènement de violences sexuelles qui, selon elle, a caractérisé son entrée dans la sexualité :

> « Mon premier copain, quand j'avais 15 ans, m'avait pris en vidéo à mon insu alors que je lui faisais une fellation et l'a montré à tous ses potes, tous mes potes, tout le monde l'avait vu et donc, en fait, ça m'avait valu une réputation de prostituée, fin, tout le monde pensait en plus que j'étais au courant [...]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Ces différents extraits d'entretiens, indépendamment de la classe sociale ou de la génération des enquêtées, exposent la récurrence des violences sexistes et sexuelles dans la vie des enquêtées. J'ai noté que la majorité des violences qu'on subit les enquêtées se sont déroulées dans un contexte conjugal et exclusivement hétérosexuel. Il est aussi flagrant de voir que, pour la plupart d'entre elles, il s'agissait du premier rapport affectif et sexuel avec un pair masculin. Seules Riham et Jessica ont évoqué avoir ressenti du plaisir sexuel dans ces contextes-là. Il a été provoqué sans consentement ou silencié. Ici, il est alors compliqué d'évoquer le plaisir sexuel dit féminin. En effet, en subissant des violences sexistes et sexuelles, la construction du plaisir sexuel des enquêtées a été tributaire de ces dernières.

Par ailleurs, commencer sa sexualité à deux par des violences sexistes et sexuelles a nécessairement eu un impact sur les enquêtées. Qu'elles en aient conscience ou non, chacune d'entre elles m'a évoqué des comportements qui peuvent être analysées comme tels. Brigitte m'a confié avoir l'impression de devoir prouver quelque chose dans les relations amoureuses qu'elle a eu par la suite. Elle met cela en lien avec un évènement familial. Riham et Jessica ont préféré vivre une sexualité sans attaches pendant un

temps. Chacune d'entre elles renvoie ce choix à différentes raisons, notamment le contexte familial et culturel dans lequel elles ont été élevées. Pour autant, il est possible d'émettre l'hypothèse que ces évènements de violences sexuelles ont pu induire ces comportements de la part de Brigitte, Riham et Jessica. Alice et Anaelle sont entrées tardivement dans une sexualité conjugale. Anaelle a été longuement traumatisée par son harcèlement et son agression. Alice, quant à elle, m'a expliqué que durant la première année de sa seconde relation conjugale, elle avait eu « des relations sexuelles sans pénétration parce [qu'elle avait] mal à chaque fois ». Enfin, Elise m'a bien expliqué que cet évènement avait exercé une influence sur son comportement envers les hommes. Elle m'a raconté :

> « Je m'étais un peu mis dans ce rôle-là en fait, un peu de la fille qui s'en fout, qui va faire des trucs, […] par exemple, je sais plus, une fois, j'avais rencontré un mec, on avait fait directement du sexe anal, ça avait choqué tout le monde, fin, je m'étais un peu mis dans cette position où, en fait, je m'en fous du regard des gens parce qu'en fait, on me prend déjà pour une prostituée […] Je pense que j'aurais pas fait ça si on me considérait pas comme une prostituée. […] Ouais, c'était aussi une sexualité où, tu vois, tu te respectes pas, où tu respectes pas tout ce que tu es toi, c'était un peu une sexualité pour les autres. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Ainsi, ici, il est indispensable de considérer l'impact de ces violences sur la construction du plaisir sexuel des enquêtées. Je l'ai montré, les enquêtées ont adopté des comportements sexuels qu'elles n'auraient probablement pas eu sans ces violences empêchant alors de penser leur plaisir sexuel. De ce fait, il me semble alors possible d'émettre une hypothèse : les comportements induits par les violences sexistes et sexuelles restreignent la conscientisation sur le plaisir sexuel dit féminin et donc, de le vivre pleinement. De plus, penser et accepter ces expériences traumatisantes est aussi un élément à prendre en compte dans la construction du plaisir sexuel. En effet, on peut supposer que ce moment précis devient alors un temps où le plaisir sexuel ne peut pas encore être envisagé.

Finalement, j'ai montré que les sphères amicales et affectives étaient des espaces où l'hétéronormativité dominait. De plus, qu'il s'agisse de pratiques ou de discours, j'ai exposé que le souci du plaisir sexuel dit masculin prévalait dans les sphères amicales qu'elles soient mixtes ou non, les enquêtées ne se préoccupant guère de ressentir du plaisir sexuel. Enfin, concernant la mise en pratique, le constat est similaire. Que les

débuts de la sexualité se soient déroulés dans la bienveillance ou au travers de violences sexistes et sexuelles, la construction du plaisir sexuel dit féminin s'est faite au travers des pratiques sexuelles à dominance masculine, notamment la pratique pénétrative. Pour conclure, les violences sexistes et sexuelles subies sont des expériences traumatisantes mais il est envisageable de penser qu'elles peuvent aussi devenir un élément déclencheur d'une nouvelle réflexion sur la sexualité.

Conclusion du chapitre 3

Dans ce premier chapitre, je me suis attelée à appréhender la construction sociale du plaisir sexuel dès les premières relations à « l'autre » au travers de l'étude du discours sur la sexualité dans les sphères familiales, scolaires et amicales. Je me suis aussi intéressée à la place des produits culturels dans cette construction. J'ai pu constater une évolution du discours sur la sexualité au fil des générations sans constater de changements significatifs concernant les pratiques sexuelles. Elles restent hétérosexuelles et tournées vers le plaisir sexuel dit masculin. La première découverte du corps, la pratique masturbatoire individuelle et les pratiques sexuelles homosexuelles sont les moments où j'ai le plus identifié un discours sur le plaisir sexuel dit féminin. Ce sont des expériences qui sont restées minoritaires dans le parcours de vie des enquêtées. Le reste du temps, le plaisir sexuel dit féminin est absent, invisibilisé voire dénié. Ces différents éléments ont ainsi révélé que la construction sociale du plaisir sexuel s'effectue sur la base de l'hétéronormativité.

Un « examen à réussir », la « femme comme objet sexuel », une « dévalorisation totale », « ne pas se faire d'illusion », une « certaine culture du viol » ou le « schéma classique » sont des paroles qui sont ressorties des entretiens. Ce sont les idées avec lesquelles ont évolué les enquêtées concernant la sexualité. Pour autant, aujourd'hui, elles sont engagées dans la cause féministe et ont déconstruit un certain nombre de ces représentations reçues dans les sphères familiales, scolaires et affectives et qu'elles avaient intégrées. Ainsi, dans le chapitre suivant, mon attention va donc se porter sur les éléments déclencheurs ayant permis aux enquêtées de commencer à déconstruire ces représentations afin d'appréhender le plaisir sexuel comme une expérience de pouvoir.

Chapitre 4. Penser le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir : les différents éléments déclencheurs

Les sphères familiales, scolaires et amicales sont les premiers espaces dans lesquels apparait la sexualité. Elle est discutée, apprise et pratiquée sous certaines conditions sociales et sexuelles que j'ai pu démontrer, notamment l'hétéronormativité et la pratique pénétrative hétérosexuelle. La construction sociale du plaisir sexuel dit féminin est, quant à elle, tributaire de ces conditions. Néanmoins, analyser le parcours de vie de militantes féministes m'a permis d'observer que ces conditions sociales et sexuelles pouvaient être remaniées du fait de différents évènements ayant lieu au cours d'une vie. Dans ce chapitre, ce sont ces évènements, que je définis comme des éléments déclencheurs, qui vont m'intéresser afin d'appréhender en quoi le plaisir sexuel dit féminin peut être considéré comme une expérience de pouvoir. Dans un premier temps, je vais m'intéresser au fait d'obtenir « un espace à soi » en dehors du cercle familial. Par la suite, je me consacrerai aux habitudes sexuelles que les enquêtées ont adopté au cœur de leur vie de jeune adulte. De plus, je tenterai de montrer comment ces dernières ont permis aux enquêtées d'expérimenter le plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir. Dans un dernier temps, j'exposerai la place du féminisme dans le parcours de vie des enquêtées. Cette partie tentera d'exposer en quoi « être féministe » est un élément constitutif de l'expérimentation du pouvoir dans la vie quotidienne et sexuelle des enquêtées.

1. Avoir un « espace à soi »

Entamer des études supérieures ou sa vie professionnelle peut être synonyme de d'emménagement dans un appartement et/ou dans une nouvelle ville. C'est une étape importante qui renvoie au fait de quitter, pour un temps ou définitivement, les sphères familiales et amicales. Elle est aussi souvent associée à un sentiment d'indépendance voire de liberté. Dans le cadre de cette démarche de recherche, une majorité des enquêtées a effectué des études supérieures et/ou des stages à l'étranger. C'est donc à partir de ces expériences universitaires que va principalement se baser l'analyse qui va suivre. Je tenterai de montrer en quoi cet « espace à soi » a permis aux enquêtées de

repenser le discours sur la sexualité qu'elles avaient reçu ainsi que de renouveler leur pratique de la sexualité. Pour certaines, ces expériences leur ont aussi permis de faire un (nouveau) pas vers le féminisme.

1.2 Laisser la culture familiale

Pour tout individu, vivre en société amène à grandir avec des principes et une histoire culturelle nationale. Pour autant, la majorité des familles a aussi sa culture plus ou moins ancrée dans le quotidien. Cette culture peut être synonyme d'histoire régionale et/ou des principes religieux. C'est de cette dernière que Riham (34 ans, hétérosexuelle) et Jessica (27 ans, hétérosexuelle) ont décidé de s'éloigner. Effectuer une partie de leurs études supérieures à l'étranger a permis cette étape. En effet, Riham a grandi en Russie où la culture musulmane issue de sa famille et les principes communistes ont restreint le discours sur la sexualité qu'elle a reçu. Ses parents et sa famille souhaitaient la marier dès la fin de ses études supérieures. Elle m'a alors confié que :

> « Et, vraiment, le voyage à l'étranger, c'était vraiment pour ça, d'être loin, d'échapper […] »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Elle est partie au Canada. Elle a fait un Master en relations internationales avant de revenir pour quelques années en Russie. Jessica, quant à elle, a des origines péruviennes par sa famille maternelle. Le Pérou est un pays où la religion catholique domine la culture et l'éducation. Sa grand-mère a fait sa scolarité dans une école catholique tandis que le fait que la première grossesse de sa mère soit déroulée hors-mariage a été jugée négativement est une des raisons l'ayant poussé à immigrer en France à 18 ans. Sa grand-mère maternelle les a rejoints quelques années plus tard pour aider à l'éducation des autres enfants dont Jessica. Contrairement à Riham, Jessica n'a pas confié clairement la nécessité de quitter le foyer familial. Pour autant, elle a choisi un Master où elle pouvait partir étudier à l'étranger. Elle m'a alors expliqué :

> « Ça m'a intéressé parce que je voulais partir autre part, voyager un peu, voir des nouvelles choses […] »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Durant ses études, elle est donc partie en Italie, au Pérou et en Angleterre. Pour Riham comme pour Jessica, la sphère familiale n'a pas été un lieu où elles ont pu avoir un discours sur la sexualité. Ce n'est pas non plus un espace où la pratique masturbatoire et donc, la découverte du plaisir sexuel, a été possible. Jessica m'a confié :

> « C'est vraiment quelque chose que j'ai pas fait pendant très longtemps jusqu'à ce que j'aie mon propre chez moi […]. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Riham, quant à elle, m'a expliqué que sa sexualité avait débuté vers la vingtaine. Elle a commencé à avoir des relations sexuelles et à regarder du contenu érotique car elle avait son propre ordinateur. Pour elle, être à l'étranger, hors du regard familial, lui a permis de sortir de l'ambivalence entre sa culture et ses envies. Elle m'a raconté :

> « Il y avait cette sorte de liberté que je ressentais en bougeant toute seule et, du coup, là, […] j'ai eu des expériences, du coup, qui m'ont fait du bien et où je me suis dit « non mais, en fait, ça peut se passer aussi autrement », voilà, j'avais pas des sentiments amoureux, voilà, c'était que des expériences comme ça […]. »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Pour Jessica, effectuer des études à l'étranger lui a permis de sortir de sa zone de confort et de rencontrer « un tas de personnes différentes » et d'échanger autour de thématiques qu'elle n'avait jamais eu l'occasion d'aborder. Elle m'a aussi raconté qu'elle avait eu un *sex friend*[37], une relation dans laquelle il était possible de fréquenter d'autres personnes. Pour elle, cela a renouvelé son vision des expériences sexuelles. Finalement, elle voit ses expériences universitaires comme une période « sur le chemin, […] pas une nouvelle étape, mais en continuité en fait [...] » par rapport à sa vie sexuelle.

En somme, sans évoquer spécifiquement le plaisir sexuel, qu'il s'agisse de Jessica ou de Riham, effectuer des études universitaires à l'étranger leur ont donné la possibilité de créer de nouvelles relations affectives et sexuelles dont elles n'auraient probablement pas eu connaissance en restant dans le contexte familial et culturel.

1.2 Être culturellement « autre »

Alice (27 ans, hétérosexuelle) et Alix (31 ans, NC) ont, quant à elle, effectué des stages à l'étranger durant leurs études supérieures. Alice est partie au Maroc tandis qu'Alix est allée en Chine. Pour chacune d'entre elles, être à l'étranger a été l'occasion de découvrir une nouvelle culture. Elles ont aussi découvert le poids de cette culture sur

[37] Lorsqu'on parle de sex friend, cela signifie avoir des relations sexuelles avec un·e amie· sans pour autant entamer une relation amoureuse

la représentation des femmes, notamment sur les femmes occidentales. Alice m'a confié :

> « C'est une forme d'apprentissage de se rendre compte que les choses fonctionnement pas forcément comme en France et, comment, il y a de gros préjugés sur les femmes occidentales là-bas [...]. Et, en étant une fille occidentale là-bas, c'était un peu compliqué, en fait, il y a des mecs qui présupposaient que j'étais occidentale, j'avais forcément une sexualité complètement débridée, consentante avec le premier mec qui vient et ça a été très lourd en fait [...] »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Alix, quant à elle, m'a raconté :

> « Je faisais souvent des dégustations pour des gens, tu vois. […] Et, il y avait une soirée spéciale où ils avaient loué une villa avec piscine tout ça […] et du coup, j'arrive en réunion, je vois « bikini party » […] à la fin, je comprends que la « bikini serveuse », c'est moi quoi, et donc, du coup, j'essaie d'expliquer que c'est pas possible et ils disent « on comprend pas, t'es indépendante, t'as pas de religion, tu vis avec ton mec », donc, y'avait cet aspect culturel, parce que ils auraient pas demandé à une nana chinoise qui bosse en marketing. […] »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ici, l'expérience d'Alix peut être considérée comme une violence sexiste. De plus, à la suite de cet évènement, elle a eu l'impression de s'être fait prendre pour une « femme objet ». Alice, quant à elle, a qualifié les comportements masculins de « très lourd à vivre ». Elle a, par ailleurs, été agressée sexuellement lors de ce séjour universitaire.

En somme, cette différence culturelle et l'imposition d'un comportement de « femme occidentale » ont eu des conséquences négatives pour Alix et Alice. Pour autant, c'est aussi à partir de ce moment-là qu'Alix a commencé à s'intéresser aux questions féministes et sexuelles. Elle est devenue adhérente de l'association Osez Le Féminisme (OLF) en rentrant de Chine et, par la suite, elle a milité pour le droit à l'avortement lorsqu'elle travaillait en Pologne. De son côté, Alice a commencé des lectures d'autrice féministe en lien avec son cursus universitaire, notamment le livre de la n°2 de Facebook.

Ainsi, ces expériences universitaires, par leur vécu culturellement opposé et sexiste, ont entrainé une conscientisation des inégalités vécues par les femmes et de ce fait, une évolution de comportement chez Alice et Alix.

1.3 Sortir d'un schéma déjà tracé

Pour Marta (44 ans, hétérosexuelle) et Elise (26 ans, hétérosexuelle), quitter le foyer familial était devenue une étape indispensable dans leur parcours de vie. Marta est issue de la classe populaire, elle décrit son cursus scolaire comme des « échecs sur échecs », elle n'a pas fait d'études supérieures. L'extrait d'entretien suivant permet d'appréhender son souhait de sortir du schéma déjà tracé :

> « Quand t'es née dans ce genre d'endroit (*elle parle du milieu rural et populaire*), on te fait bien vite comprendre que tu ne feras jamais de grandes études puisque tu es issue d'une famille qui réfléchis pas et qui n'a pas trop de cerveau, donc, tu seras forcément pareil »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

De plus, elle m'a expliqué que sa sphère familiale correspondait à un « schéma classique » et que, de ce fait, elle a entamé une pratique de la sexualité « très hétéronormée […] dans une certaine recherche du couple et de stabilité […] » et avec « une domination masculine sur [sa] sexualité ». Elle a alors décidé de ne pas faire pareil. Elle a travaillé dans des bars, a été restauratrice ou encore animatrice radio. C'est par ces expériences-là qu'elle rentre dans une vie qu'elle décrit comme alternative où « on se débrouille autrement pour apprendre ». C'est aussi au travers de cette vie qu'elle découvre qu'elle préfère « vivre la sexualité avec des scénarios » et qu'elle expérimente de nouvelles pratiques sexuelles comme une expérience sexuelle à trois. Enfin, ce choix de vie « alternative » lui permet d'entrer dans une nouvelle configuration sexuelle et affective, celle des relations lesbiennes et polyamoureuses. Elise, quant à elle, est partie effectuer tout son cursus universitaire au Pays-Bas contrairement à Riham, Jessica, Alix et Alice qui en ont seulement effectué une partie. Elise a fait ce choix pour une raison bien particulière évoquée dans le chapitre trois. Elle a débuté sa vie sexuelle en étant filmée à son insu par son petit copain lors d'une relation sexuelle. Cet évènement de violences sexuelles a entrainé pour Elise une réputation qu'elle qualifie de « prostituée » durant toute sa scolarité lycéenne. Elle m'a aussi expliqué qu'elle avait adopté le rôle de « la fille qui s'en fout » à la suite de cet évènement. Quitter le foyer familial et partir étudier à l'étranger a été une échappatoire pour Elise, cela lui a permis de :

> « Redevenir une autre personne et plus avoir cette réputation et, du coup, ce rôle qui t'étais assignée et dans lequel [je m'étais] mis, ça m'a vraiment permis de redécouvrir, d'avoir des relations saines aussi […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Ainsi, en quittant le foyer familial de manière définitive, Elise et Marta ont fait un choix plus radical que les autres enquêtées. Cette décision leur a permis de reconsidérer la sexualité sous un nouvel imaginaire sexuel bienveillant et adapté à leurs envies.

Finalement, ici, avoir un « espace à soi » ne renvoie pas à un lieu matériel mais à des évènements de vie où les enquêtées ont vécu en dehors des prisme familiaux et amicaux habituels. De ces évènements, le discours sur le plaisir sexuel ne ressort pas explicitement. Pour autant, chacun d'entre eux a permis aux enquêtées de découvrir de nouvelles pratiques sexuelles et de se réapproprier le discours sur la sexualité. De ce fait, il me semble possible d'émettre l'hypothèse qu'avant même de pouvoir réfléchir au plaisir sexuel comme une expérience de pouvoir, le premier élément déterminant à prendre en compte est le renouvellement de regard sur la sexualité apporté par cette étape d'un « espace à soi ».

2. Expérimenter son plaisir sexuel en tant que jeune adulte

Tel que je l'ai montré précédemment, l'expérience d'avoir un « espace à soi » permet de renouveler le regard sur la sexualité de manière générale. C'est un moment qui équivaut à l'entrée dans une vie plus adulte où de nouvelles habitudes de vie peuvent être mis en place. Il est admis de dire que ces nouvelles habitudes pourront aussi être d'ordre sexuel. De ce fait, ce qui va m'intéresser dans cette partie, c'est d'observer comment l'évolution et/ou la mise en place de nouvelles habitudes sexuelles peuvent devenir un élément déclencheur du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir.

Afin d'entrer dans l'analyse de l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel, il m'a semblé indispensable de comprendre comment les enquêtées définissaient le plaisir sexuel. C'est pourquoi, la première sous-partie sera consacrée à cela. Ensuite, je m'intéressai à la pratique masturbatoire. C'est une pratique, certes tabou, mais que la majorité des enquêtées ont effectué durant l'adolescence. Je tenterai alors de montrer en

quoi la considération de cette dernière par les enquêtées s'est modifiée. Enfin, durant l'enquête, un certain nombre d'enquêtée m'ont évoqué des expériences sexuelles hors conjugalité. La dernière partie exposera donc l'apport de ces expériences sexuelles « sans attaches » concernant l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel.

2.1 Quand les enquêtées définissent le plaisir sexuel

Puisque le plaisir sexuel est subjectif et vécu intimement, il est difficilement définissable. Néanmoins, j'ai demandé à toutes les enquêtées de m'exposer leur définition du plaisir sexuel. En effet, il me semblait incohérent d'appréhender le plaisir sexuel comme expérience de pouvoir sans connaître l'avis des enquêtées à ce sujet. A la question « *Est-ce que ressentir du plaisir sexuel est quelque chose d'important pour vous ? »*, la majorité des enquêtées ont répondu par l'affirmative. Pour autant, la plupart ont rencontré des difficultés à trouver leurs mots pour définir le plaisir sexuel. Comme Elodie (30, hétérosexuelle) a pu me le dire, ce dernier « décrit pleins de choses. […] ». Riham (34 ans, hétérosexuelle), Magali (44 ans, hétérosexuelle), Nuria (31 ans, hétérosexuelle) et Anaelle (31 ans, hétérosexuelle) ont associés le plaisir sexuel à un bien-être physique tandis que Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) et Sophie (46 ans, bisexuelle) m'ont évoqué une sensation de lâcher-prise. Elise (26 ans, hétérosexuelle) Elodie, Alix (31 ans, NC), Nuria, Marion (26 ans, hétérosexuelle) et Marta (42 ans, lesbienne) ont défini le plaisir sexuel en mettant en avant la relation à deux. L'extrait d'entretien d'Elise en est un exemple :

> « Ce qui est vraiment le plus important, en fait, c'est le feeling et […] comment tu te ressens par rapport à la personne […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

De plus, cette manière de définir le plaisir sexuel a notamment fait ressortir la notion de partage que l'on retrouve dans les propos de plusieurs enquêtées. Sophie parle d'échange, Alix évoque la complémentarité tandis qu'Orlane (26 ans, hétérosexuelle) m'explique :

> « Pour moi, quand tu fais l'amour avec quelqu'un, c'est le moment où tu te sens le plus proche quoi, où t'es le plus en connexion donc c'est des moments hyper forts, euh, donc, c'est pour ça que c'est hyper important le plaisir. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Ici, l'utilisation des notions d'échange, de complémentarité et de connexion peut être interprétée comme un langage sentimental et amoureux. De ce fait, il est possible de

supposer que, pour les enquêtées, la définition du plaisir sexuel associée à la relation à deux renvoie à une situation où il y présence de sentiments amoureux. Par ailleurs, Elise m'a aussi expliqué qu'elle considérait que le plaisir sexuel était différent à chaque relation. Enfin, elle a aussi défini le plaisir sexuel comme « un état avec [soi-même] » lié à ses propres ressentis. Cette dernière réflexion rejoint les propos d'Alix lorsqu'elle me dit que le plaisir sexuel c'est « connaitre son corps et savoir se faire du bien jusqu'à l'orgasme, ou pas […] ». De son côté, Marion est plus critique concernant le lien entre plaisir sexuel et orgasme, elle associe plutôt le plaisir sexuel à un sentiment de confiance, elle me dit :

> « C'est pas forcément l'orgasme déjà et, c'est surtout, je peux ressentir beaucoup de plaisir quand je me sens en confiance avec quelqu'un pour pouvoir avoir une pratique un peu libérée, ne pas essayer de rester dans un rôle […]. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Marta, quant à elle, voit le plaisir sexuel comme quelque chose de mouvant, d'évoluable, elle m'explique :

> « Au jour d'aujourd'hui, ce serait quand même, découvrir des sensations qui sont pas forcément (*cherche ses mots*), qui sont de l'ordre de la découverte, qui sont pas forcément habituelles, tu vois, je pense que le fait de se masturber assez tôt et de comprendre qu'en trois cliques, t'arrives à un plaisir jouissif quoi, qui est très mécanique et, bah, je pense que ça vachement influencé ma sexualité. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

Ainsi, on remarque que le plaisir sexuel est majoritairement renvoyé par les enquêtées à une pratique de la sexualité au sein d'une relation. Ce constat peut être mis en lien avec l'apprentissage à la sexualité qu'elles ont reçu sur leurs parcours de vie. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de réfléchir au plaisir sexuel dit féminin, la pratique masturbatoire reste la première pratique sexuelle que les enquêtées ont effectué et qui leur a permis de découvrir les premières sensations de plaisir sexuel. C'est pourquoi, la partie suivante s'organisera autour de l'évolution de la pratique masturbatoire afin de voir son influence sur l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin.

2.2 La pratique masturbatoire

Pour certaines des enquêtées, la pratique masturbatoire a été synonyme d'interdit dès l'enfance. Pour d'autres, la découverte s'est fait plus tardivement, vers la fin de

l'adolescence. Cela est notamment dû à l'influence de la culture et/ou de la religion dans la sphère familiale. Néanmoins, aujourd'hui, toutes les enquêtées pratiquent la masturbation, régulièrement ou non. En effet, la pratique masturbatoire est, le plus souvent, la technique par laquelle elles atteignent l'orgasme, ce dernier étant défini comme le plus haut degré de plaisir sexuel. Si on se réfère aux définitions précédemment évoqués pour les enquêtées, il devient alors le plus haut degré de bien-être physique ou encore de lâcher-prise, des sensations positives qu'il me semble important d'inclure dans l'expérience de pouvoir. Dès l'adolescence, Elodie (30 ans, hétérosexuelle), Marta (42 ans, lesbienne) et Orlane (26 ans, hétérosexuelle) ont compris rapidement quelle technique masturbatoire était la plus adaptée à leur plaisir mais les différents extraits d'entretiens d'Alix (31 ans, NC), Orlane, Sophie (46 ans, hétérosexuelle) et Nuria (31 ans, hétérosexuelle) ont aussi montré qu'au fil de l'expérience sexuelle, les techniques masturbatoires des enquêtées avaient évolué, qu'elles étaient plus complètes et permettaient une meilleure compréhension de leur anatomie génitale et donc, de leur plaisir sexuel. Alix m'a expliqué que, pour elle, sa technique de masturbation s'était améliorée « avec le temps ». Sophie a eu des propos quelque peu similaires :

> « Maintenant, c'est plus complet, je me connais mieux moi-même, j'ai plus d'expérience, de maturité, alors que les premières fois, voilà, c'est pas la même densité. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Orlane est entrée un peu plus dans les détails :

> « Bah la différence, c'est que je le comprends, […]. Aujourd'hui, je sais que c'est normal et, c'est, comment dire, […] j'apprends, je vais pas dire à le contrôler, mais par exemple, si je contracte le périnée, on va dire, j'apprends un peu plus comment fonctionne cet orgasme-là […] »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Nuria (31 ans, hétérosexuelle), quant à elle, a évoqué une évolution de son imaginaire sexuel, ce dernier alimentant son excitation sexuelle. Par ailleurs, contrairement à l'enfance où la pratique masturbatoire était une pratique individuelle pour toutes les enquêtées. Aujourd'hui, elle est effectuée d'au moins deux façons différentes. La première option reste celle de l'enfance, dans une recherche individuelle du plaisir alors que la seconde correspond à une pratique de la masturbation lors d'une relation sexuelle. De ce fait, les buts recherchés sont différents. La pratique masturbatoire

individuelle est réalisée pour se détendre comme pour Orlane et Nuria ou encore dans une quête de jouissance comme Riham a pu me le confier :

> « Disons que si j'ai envie de me faire plaisir, je vais forcément chercher l'orgasme […] »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Comme j'ai pu le montrer précédemment, la seconde option renvoie à la relation à deux où la recherche du plaisir sexuel est principalement pensée dans le partage de ce plaisir supposant que la recherche du plaisir orgasmique n'est alors pas la priorité. Pour autant, les extraits d'entretiens de Nuria, Elise (26 ans, hétérosexuelle), Marta et Elodie (31 ans, hétérosexuelle) ont montré qu'en pratique, le vécu du plaisir sexuel comme un partage n'est pas toujours suffisant. Marta me dit :

> « C'est marrant, parce qu'il y a des moments où tu te dis « bah je suis aussi bien avec la branlette que dans une relation sexuelle » […]. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

De son côté, Elodie m'a expliqué qu'elle ressentait moins de plaisir physique lors d'une relation à deux. Nuria, quant à elle, m'a raconté :

> « Quand je suis à deux, je suis plus dans une recherche que toute seule où comme je te disais je réfléchis pas […]. Et avec les autres, parfois, je m'énerve et ça m'arrive pas toute seule. […] Ou je trouve que l'autre s'y prend mal, ça me génère beaucoup plus de frustrations […]. »
>
> Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

Enfin, Elise, quant à elle, m'a expliqué que lorsqu'elle n'avait pas atteint l'orgasme suite à la relation sexuelle pénétrative, elle utilisait alors la pratique masturbatoire. Ainsi, ces différentes observations permettent de constater que le discours des enquêtées se trouvent en opposition avec ce qu'elles souhaitaient en pratique : ressentir le plus haut degré de plaisir sexuel. De ce fait, la pratique masturbatoire, parce qu'elle permet d'atteindre le plus haut degré de plaisir sexuel, peut alors être considérée comme déterminante dans l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel. Parce que synonyme de bien-être, de lâcher-prise et entrainant une connaissance particulière de son corps, elle devient alors un élément déclencheur. Pour autant, la sexualité des enquêtées ne se résument pas à la pratique masturbatoire. Les relations sexuelles hétérosexuelles

prennent une place importante dans le parcours de la vie sexuelle des enquêtées. Dans la partie suivante, mon attention se portera donc sur les expériences sexuelles où les enquêtées ont vécu des pratiques sexuelles pouvant être qualifiées d'empouvoirantes.

2.3 Le sexe « sans attaches »

Les enquêtées ont toutes eu des expériences sexuelles en dehors de la conjugalité. Lorsque nous avons échangé autour de ces expériences, aucune d'entre elles n'a évoqué la dimension sentimentale pouvant être associée à une relation sexuelle. De ce fait, ce sont des expériences que je définis comme « sans attaches ». Une partie des enquêtées a entamé leur sexualité à deux de cette façon. De plus, chez les enquêtées ce sont des expériences qui ont souvent succédé à des périodes de conjugalité. En m'intéressant à cette partie de la vie sexuelle des enquêtées, j'ai pu observer que, bien qu'il s'agisse d'une relation à deux, lorsque celle-ci n'était pas considérée comme une relation amoureuse, les enquêtées priorisaient plus leur plaisir sexuel lors de l'acte sexuel. C'est ce que j'ai pu retrouver dans les propos de Riham :

> « C'est surtout des aventures que j'ai vécu. c'était des relations basées sur le plaisir. C'est le désir qui est présent, qui est le moteur de tout, de tout autre connexion. […] J'avais vraiment besoin, comment dire, c'est pas canaliser, mais de le, lui trouver la sortie *(elle fait référence à son plaisir).* »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Vivre ces relations « sans attaches » a été une manière pour Riham de se libérer sexuellement et d'expérimenter différentes pratiques sexuelles (le sexe lesbien, le sexe à plusieurs, etc.). Elodie, quant à elle, m'a expliqué que ses relations « sans attaches » avaient « débloqué des trucs à chaque fois […] ». Elle m'a raconté une de ces expériences qui s'est déroulée peu de temps après une rupture amoureuse :

> « Je savais que ça allait pas durer parce qu'on était pas vraiment sur la même longueur d'onde mais ça allait et, en fait, je me souviens que j'étais vachement plus désinhibée et je me souviens que notamment quand on s'envoyait en l'air, je m'étais mis au-dessus et, je me souviens qu'il m'a dit « mais t'es magnifique » et je me souviens que ça m'a libéré, un truc de fou et, du coup, maintenant, c'est un truc que j'ai reproduit avec pas mal de copains, enfin, c'est une position où je me sens hyper puissante en fait, mais c'est un truc, je sais pas, […] vraiment ça m'a fait un espèce de déclic […] »

Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

De la même manière, Elodie m'a expliqué que la première fois qu'elle avait apprécié un cunnilingus, cela s'était passé dans une relation hétérosexuelle « sans attaches ». Elle m'a expliqué que lors de l'acte sexuel, elle était plus détendue. Alice m'a expliqué que les relations qu'elle a vécues à la suite d'une rupture difficile étaient « des expériences positives sans attaches, rapides mais vraiment fondées sur le respect […] ». Elle rajoute que ces dernières l'ont vraiment « aider à [se] construire de manière vraiment positive et [que] c'était assez cool […] »[38]. Enfin, elle m'a expliqué que cette manière de vivre sa sexualité a exercé une influence sur sa considération de la relation sexuelle hétérosexuelle elle-même et sur le plaisir sexuel qui pouvait en ressortir :

> « Plus jeune, je l'ai vécu, pas comme un moment forcément de plaisir mais comme un espèce de moment codifié où on se questionne sur « est-ce que je suis bien épilée ? Est-ce que je vais avoir mal ? Est-ce que je fais bien ? etc. » Et c'était pas du tout tourné vers le plaisir. […] Et, après, en fait, là, il y avait moins d'enjeux entre guillemets parce que c'est pas des mecs avec qui je voulais sortir, fin, il y avait pas l'enjeu de le revoir, il y avait pas d'obligation, il y avait pas l'enjeu de plaire, surplaire, machin et donc, ça a été un peu libérateur [...] »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

De son côté, Marion a vécu aussi plusieurs relations sexuelles hétérosexuelles « sans attaches ». Pour elle, chacune de ces expériences lui ont permis de « décoller toutes les pages [qu'elle avait] pas pu lire dans un livre, il y avait pleins de trucs à l'intérieur […] » :

> « J'ai été avec un autre mec où […] je pense que ça a été le premier à me faire un cunni et ça, ça été une découverte, la découverte d'un autre plaisir avec lui. Après, ça a été avec un autre mec, […] là, du coup, ça a été beaucoup de patience et de respect, genre, il m'a jamais forcé, il me demandait tout le temps « ça va? ». Une fois où […] on avait faire l'amour pendant super longtemps et ça avait été cette fois où j'avais été super libérée […]. Et, il y a eu une fois aussi où je me souviens avec un autre mec, on a eu des pratiques un peu plus *border*, où si j'avais eu cette relation avec d'autres mecs, je me serais juste sentie sale et là, avec lui, c'était super cool, tu vois, on discutait de pleins de choses et pourtant on avait une sexualité qui était un peu sur un mode dominée/dominant et c'était hyper respectueux […], ça a été un grand pas dans mon imaginaire de la sexualité. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

[38] Alice fait référence à ces premières expériences sexuelles où elle a vécu plusieurs violences sexistes et sexuelles

Enfin, Elise (26 ans, hétérosexuelle) a eu des relations sexuelles avec un homme qui était « obsédé par le fait de faire jouir une fille ». Elle ne garde pas un agréable souvenir de ces moments. Pour autant, elle m'explique que c'est par ce biais qu'elle a réalisé qu'elle n'avait jamais réfléchi au plaisir sexuel dit féminin et qu'elle reproduisait des pratiques sexuelles en pensant que c'était « ce qu'il fallait faire ». Ainsi, les différents extraits d'entretiens d'Elodie, Alice, Marion et Elise permettent de mettre en avant le statut libérateur et de ces relations « sans attaches ». Ce constat peut alors être mis en opposition avec l'enjeu de la conjugalité où les femmes « endossent la responsabilité de « faire famille » » et donc, « ont un rôle décisif dans la construction du « nous conjugal ». » (Santelli, 2019). De ce fait, ne pas avoir de statut conjugal, et les enjeux afférents, avec les différents partenaires ont permis ce contexte tourné autour de la découverte sexuelle. De plus, multiplier et renouveler les pratiques sexuelles a entrainé des situations où les enquêtées ont (re)découvert leur plaisir sexuel. Ces dernières ont alors entrainé des « déclics » pour les enquêtées et un souhait de reproduire certaines pratiques dans un contexte sexuel conjugal. Pour ces différentes raisons, il est alors possible de dire que les relations sexuelles « sans attaches » ont permis aux enquêtées de se placer dans des situations empouvoirantes dans leur sexualité et, où leur plaisir sexuel était priorisé. Néanmoins, vivre sa sexualité à travers des relations « sans attaches » a aussi eu une portée négative pour certaines enquêtées. Alix m'a expliqué :

> « Sur des relations passagères, j'ai déjà eu des mecs hétéros qui pensent, en mode, schéma classique dorcelien[39] […] et là, ça m'était déjà arrivée de me dire « oh là là » et, en fait, je sens qu'on partait de tellement loin, que le chemin serait long […] »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ici, on peut noter que les relations passagères d'Alix étaient, à la fois, empreintes d'imaginaire pornographique et effectuées sous le prisme de l'hétéronormativité plaçant alors Alix dans une posture d'éducation à la sexualité. Comme Riham (34 ans, hétérosexuelle), Jessica m'a raconté avoir vécu des expériences de sexe lesbien ou à trois, avec l'envie de « faire des rencontres différentes, de personnalités différentes, des sexualités différentes […] ». Pour autant, ce n'est pas un statut libérateur qu'elle a retiré de ces expériences. En effet, elle m'explique :

[39] Alix (31 ans, NC) fait référence aux films pornographiques de Marc Dorcel sur lesquelles il lui ait arrivée de tomber à la télévision lorsqu'elle était adolescente

> « En fait, je me suis rendu compte qu'une fille qui voulait avoir des plans culs, de façon régulière, on a cette croyance qu'on peut avoir la liberté de le faire et, en fait, dans la réalité quand tu te retrouves confrontée aux comportements, tu te rends comptes que non. Et je sais pas comment ça se passe du côté des hommes mais je pense que ça se passe pas pareil […]. Si ils veulent avoir des plans d'un soir, eux, ils peuvent avoir des mauvais comportements, c'est pas très grave quoi et, en fait, ils ont pas de mauvaises expériences sur le plan sexiste de ce côté-là. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Elle m'a aussi expliqué la situation d'une amie qui souhaitait multiplier les relations « sans attaches » en pensant que « ça allait lui redonner du pouvoir » mais qui s'est finalement retrouvée à subir plus de violences sexistes et sexuelles. Ce constat a suscité un questionnement chez Jessica se demandant alors s'il était possible en tant que femme, « surtout en tant que femme hétérosexuelle » d'avoir une sexualité libre. De ce constat, elle a réalisé qu'elle ne pouvait pas seulement choisir un homme pour l'attirance qu'elle ressent pour lui :

> « Il faut que je vérifie si la personne qui m'attire soit pas un gros connard. Il y un espèce de check up. A la limite, je me fous de sa personnalité, mais je veux juste savoir s'il est sexiste, s'il va me faire subir une violence et ça, c'est ouf, parce que les mecs, ils ont pas ça. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Les relations « sans attaches » de Jessica et de son amie permettent alors de montrer qu'au sein même des expériences sexuelles, le genre du partenaire peut avoir une portée négative sur la sexualité de ces dernières.

Finalement, les différentes relations « sans attaches » présentées ci-dessus, qu'elles aient été vécues positivement ou négativement par les enquêtées, mettent en exergue la perspective de genre. La majorité de ces relations « sans attaches » ont été vécu dans l'hétérosexualité. Lorsque les enquêtées ont vécu des situations de sexualité empouvoirante, ces dernières ont significativement été à l'initiative du partenaire masculin. A l'inverse, quand il s'agissait de relations « sans attaches » vécues négativement, ces dernières ont mis les enquêtées dans une position de défense afin d'éviter de vivre, à nouveau, ce genre de situation. Ces différents constats peuvent alors remettre en question le statut empouvoirant du sexe « sans attaches » au moment précis où ces expériences sont vécues. Ce qu'il est alors intéressant de prendre en compte,

c’est ce que les enquêtées en ont fait par la suite : reproduire ce qui était plaisant, éviter le reste. Ainsi, il me semble tout de même permis de souligner que la relation sexuelle « sans attaches », dans une certaine mesure, est un élément déclencheur dans la pratique de la sexualité sous le prisme du plaisir sexuel dit féminin.

La (re)découverte de la pratique masturbatoire a permis aux enquêtées de s’approprier leur plaisir sexuel et, de ce fait, de le prioriser lors de relations sexuelles. De plus, l’expérimentation des relations sexuelles « sans attaches » a permis aux enquêtées d’accéder à de nouvelles habitudes sexuelles où leur plaisir sexuel a été significativement pris en compte. Ces différents éléments ont permis aux enquêtées de renouveler leurs pratiques sexuelles afin de vivre une sexualité qui leur convient. De ce fait, il est alors possible de considérer la pratique masturbatoire et les relations sexuelles « sans attaches » comme des éléments déclencheurs où le plaisir sexuel dit féminin est vécu comme une expérience de pouvoir. Un dernier élément reste à envisager en termes d’analyse du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir. Il s’agit du militantisme féministe. En effet, le lien entre sexualité et réflexions féministes n’est plus à prouver. C’est pourquoi, la dernière partie de ce chapitre tentera d’exposer le féminisme des enquêtées sous le prisme de l’expérience empouvoirante.

3. Féministe et militante

Le point commun de toutes les enquêtées se retrouve dans le féminisme. Si elles ont pris part à l’enquête que j’ai mené, c’est parce qu’elles souhaitent renouveler les regards concernant les questions sexuelles. Ce qui m’intéresse dans cette partie d’analyse est de comprendre en quoi « être féministe » est un élément déterminant afin d’appréhender le plaisir sexuel comme une expérience de pouvoir. Pour commencer cette réflexion, je m’intéresserai aux moments de vie où les enquêtées ont pris conscience de leur féminisme. J’exposerai aussi leur entrée dans le militantisme associatif. Par la suite, je m’intéresserai à la transmission du discours militant et à son influence sur les différentes sphères côtoyées par les enquêtées.

3.1 Prendre conscience, s’engager et dire à voix haute

Brigitte (71 ans, hétérosexuelle) est la plus ancienne des féministes interrogées. C’est une féministe de la seconde vague. Elle s’est battue pour le droit à la

contraception et à l'avortement. De son côté, Marta (42 ans, lesbienne) et Anaelle (31 ans, hétérosexuelle) sont investies dans le féminisme depuis les années 2010 et les premières visibilisations du clitoris. Le reste d'entre elles est associativement engagé depuis maximum quatre années. Une période que l'on peut associer à la survenue du mouvement #metoo. Une poignée d'entre elles se sont aussi engagées à la suite de la crise sanitaire liée au virus du covid-19[40]. Néanmoins, ce que j'ai pu observer tout au long des entretiens, c'est que les situations sexistes, le sentiment d'injustice inhérent et, de ce fait, leur féminisme, étaient présents dans leur parcours de vie bien avant qu'elles ne s'engagent associativement et osent se dire « féministe ». Dès la maternelle, Jessica refusait de porter certains vêtements et d'effectuer certaines activités associées au genre féminin, elle m'a dit :

> « Même depuis toute petite […], le fait de refuser les injonctions au rose, au girly, aux paillettes [...] Je me conformais pas aux stéréotypes de genre [...] J'avais besoin de les rejeter pour dire « je suis pas ça en fait, je ne suis pas que ça » [...] Donc, en fait, depuis toute petite, je sentais un sentiment d'injustice […] »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Du côté d'Alix (31 ans, NC), Magali (44 ans, hétérosexuelle), Nuria (31 ans, hétérosexuelle) et Marion (26 ans, hétérosexuelle), leurs parcours de vie d'adolescentes ont été jalonné d'évènements sexistes faisant grandir leur sentiment d'injustice. Alix m'a évoqué un examen oral blanc où le jury lui a expliqué que l'utilisation du terme « féministe » renvoyait à la revendication. Magali et Nuria, quant à elles, m'ont expliqué avoir repris des professeurs. Magali m'a parlé d'une professeure de SVT qui avait un discours anti-avortement et d'un animateur lors d'un stage BAFA[41] qui tenait des propos homophobes et sexistes. Nuria m'a raconté le jour où elle a repris l'aumônier dans son cours de philosophie parce qu'elle ne comprenait pas pourquoi une femme ne pouvait devenir papesse. Enfin, pour Marion, c'est dans son entourage amical masculin qu'elle a vécu des situations sexistes, elle m'a raconté :

> « En fait, toute mon enfance, j'étais avec ces gars dont je t'ai parlé et c'était tout le temps, la musique que je mettais c'était de la merde, ce que je disais, c'était la merde, comment je m'habillais,

[40] Le virus du covid-19 eu apparu en novembre 2019 dans le province de Wuhan avant de se propager dans le monde. En mars 2020, l'épidémie de Covid-19 est déclarée pandémie par l'Organisation Mondiale de la Santé. De nombreux pays décident la mise en place de mesures de confinement et de gestes barrières, la fermeture des frontières et l'annulation des manifestions sportives.

[41] BAFA équivaut à Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur

> c'était de la merde ou des trucs comme ça [...] Et du coup, il y avait un peu ce truc de « putain, c'est pas juste » […] »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Par ailleurs, le contexte familial et affectif a aussi eu des effets sur la conscientisation du féminisme chez les enquêtées. Du fait du discours maternel qu'elle a reçu sur les droits à la contraception, Elodie a toujours été « plus ou moins féministe », elle m'a dit :

> « Je pense que ça a fondé mes premières idées féministes où je pensais même pas au début que c'était féministe […] »
>
> Elodie, 30 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre du Planning Familial depuis le début de l'année 2021

De leur côté, et bien qu'Elise et Brigitte aient des histoires personnelles où le sexisme et les violences sexuelles étaient existantes depuis l'adolescence, elles n'ont pas évoqué de sentiment de discrimination. Leur cadre familial a permis cela. En effet, la constitution de la famille de Brigitte était majoritairement féminine (elle a deux sœurs). Sa mère était la plus autoritaire. De plus, elle a grandi à une époque où l'école était non-mixte. Elle m'a alors dit ne pas s'être sentie discriminée dans sa vie personnelle. Elise, de son côté, m'a expliqué :

> « J'ai toujours été éduquée un peu avec des sujets d'égalité des genres […]. Je me rappelle mon père prenait son mercredi après-midi et il venait à « l'heure des mamans » parce que ma mère travaillait, y'avait une égalité des partages de tâches etc. qui, moi, me semblait normale quand j'étais jeune et en fait, du coup, quand j'ai grandi, je me suis rendu compte que c'était pas forcément comme ça […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Elle associe son éducation au fait que sa mère soit d'origine néerlandaise où l'égalité femmes/hommes est mieux prise en compte dans les politiques publiques. C'est son compagnon actuel qui lui a permis de conscientiser les inégalités en lui offrant le livre *Le mythe de la virilité* de Olivia Gazalé. Elise décrit ce livre comme « la boite de Pandore » avec lequel elle a réalisé que les inégalités étaient culturelles et « que ça avait pas toujours été comme ça, et que, du coup, ça pouvait changer […]. ». A l'inverse, Sophie (46 ans, bisexuelle) s'est rapidement rendu compte « de la domination des femmes et, à commencer par [sa] propre famille » tandis que Nuria (31 ans, hétérosexuelle) m'a expliqué qu'elle avait « vite eu de la rancœur sur la charge parentale qui reposait que sur [sa] mère par rapport au désengagement de [son]

père […]. ». Pour Marta (42 ans, lesbienne), c'est « le côté ouvrier résigné » de sa famille et qu'elle ne supportait pas qui l'a amené vers le militantisme puis de fil en aiguille au militantisme féministe. Marion (26 ans, hétérosexuelle), quant à elle, m'a raconté qu'elle n'acceptait plus qu'il lui faille qu'elle soit géomètre, un métier considéré comme masculin, pour être écoutée dans ses repas de famille.

Enfin, les vies étudiantes et professionnelles des enquêtées ne sont pas en reste concernant les situations de sexisme. Alix (31 ans, NC) et Alice (27 ans, hétérosexuelle) ont vécu des violences sexistes et sexuelles dans le cadre d'un stage que j'ai évoqué dans la sous-partie « être culturellement « autre » »[42]. Elles ont aussi travaillé dans des contextes de harcèlement. Alix a notamment entamé sa vie professionnelle avec une procédure judiciaire contre son employeur. Quant à Brigitte, c'est dans le cadre de son métier d'enseignante que les portes du féminisme s'ouvrent à elle. Elle m'explique :

> « C'est cette prise de conscience petit à petit avec cette collègue-là […]. Une femme qui était une femme extraordinaire, à qui je dois beaucoup, […] . Donc, on proposait aux élèves quatre ateliers, travail du bois, travail du fer, cuisine et couture et les ateliers « cuisine et couture » étaient réservés aux filles et les ateliers « bois et fer » étaient réservés aux garçons. Et quand je suis arrivée, elle m'a dit « tu te rends compte, c'est scandaleux » et, moi, fille de menuisier, je me suis dit « tiens, j'ai jamais vu de collègue femme de mon père », ça m'avait pas effleuré du tout et, en discutant avec elle, je me suis dit « oui, c'est vrai, enfin » et, petit à petit, elle m'a, sur des exemples comme ça, un peu anecdotiques, elle m'a ouvert l'esprit à tout ça […]. »
>
> Brigitte, 71 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre du Planning Familial depuis 10 ans

C'est avec cette collègue qu'elle est allée à sa toute première réunion du Planning Familial. Pour Nuria et Sophie, ce sont les expériences en tant que professionnelles du *care* qui les ont amené à s'engager associativement. En tant que psychanalyste avec une patientèle majoritairement féminine, Sophie (46 ans, bisexuelle) s'est rendu compte qu'elle militait déjà pour l'égalité femmes/hommes. De son côté, Nuria m'a raconté :

> « Je crois aussi, dans mon expérience de sage-femme, j'ai rencontré beaucoup de femmes qui étaient dans des situations complexes, de violence, de détresse, d'isolement et c'est toujours des situations où tu as envie d'agir et, selon la position où tu trouves sur la trajectoire de la personne t'as plus ou moins de prises quoi […] »

[42] Cette sous-partie est à retrouver dans la partie 1 « Avoir un « espace à soi » » du chapitre 4. Penser le plaisir sexuel comme expérience de pouvoir : les éléments déclencheurs

Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

Ainsi, ce sont une multitude d'évènements, à la fois, similaires et complètement différents qui ont marqué le parcours de vie des enquêtées. Alors qu'une majorité d'entre elles ont vécu des violences sexuelles, aucune des enquêtées ne m'a clairement explicité que ces dernières était la raison de leur conscientisation féministe. De ce fait, ce qu'il me semble pertinent de souligner, c'est la récurrence et le poids collectif de ces situations de sexisme sur leur parcours de vie. En effet, c'est majoritairement de leur ras-le-bol de ces situations de sexisme vécues individuellement mais imminemment collectives qu'apparait leur envie d'engagement. Ce que les propos de Jessica appuient :

> « Parce que moi, je peux vivre des choses dans mon vécu personnel qui peuvent être perçues comme des injustices et des inégalités, mais quand j'ai vu qu'il y en avait autant parmi mes amies, ma famille, dans d'autres endroits [...] Alors là, ça m'a provoqué un peu une colère intérieure et là, je me suis dit « oui, j'ai besoin de clamer que je suis féministe » en fait. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ce besoin de dire « à voix haute » son féminisme a parfois été ralenti par l'image de la « féministe hystérique » notamment pour la jeune génération d'enquêtées. En effet, lors des entretiens avec Anaelle (31 ans, hétérosexuelle), Elise (26 ans, hétérosexuelle), Marion (26 ans, hétérosexuelle), Alice (27 ans, hétérosexuelle) et Jessica (27 ans, hétérosexuelle), j'ai constaté que, suite à leur conscientisation féministe, elles avaient eu recours à des recherches et lectures personnelles avant de s'engager associativement. Ce que ni Brigitte (71 ans, hétérosexuelle), Marta (42 ans, lesbienne), Magali (44 ans, hétérosexuelle) ou Sophie (46 ans, bisexuelle) ne m'ont évoqué. Pour autant, ce besoin de dire « à voix haute » la récurrence et le poids des situations sexistes s'est transformé en engagement militant et féministe pour toutes les enquêtées. Pour certaines, c'est même l'engagement militant qui leur a permis de se sentir légitime en tant que féministe. C'est notamment ce que Riham et Orlane m'ont confié :

> « C'était vraiment en militant et en me formant que j'ai commencé à me dire féministe. »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

> « Ouais, j'me suis toujours, on va dire, considérée comme féministe, mais le fait de le clamer, de le dire, euh ouais, c'est vraiment depuis que je suis dans l'association parce que je me sens plus légitime. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Finalement, au-delà de la prise de conscience des problématiques féministes, c'est l'engagement militant qui a permis aux enquêtées d'accéder à une légitimité en tant que féministe. En effet, comme Jessica a pu me l'exprimer, énoncer son féministe à « voix haute » :

> « C'est prendre sa place et se positionner politiquement dans le monde quoi […]. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ici, bien que les discriminations liées à leur vie sexuelle n'aient pas été la porte d'entrée des enquêtées dans le militantisme féministe, il est alors possible d'apercevoir le processus d'*empowerment* inhérent au statut de militante féministe, autrement dit, le « développement d'un pouvoir plus grand exercé par les individus et les communautés, sur leur vie et leurs situations de vie. » (Rhéaume, 2019). Par ailleurs, il me semble important de souligner que les premières actions militantes dans lesquelles se sont engagées les enquêtées concernent des projets d'éducation à la sexualité. L'objectif de leur engagement militant pouvant alors être associé à la transmission de savoirs autour des questions sexuelles. Cela me permet alors de supposer qu'en tant que féministe, les enquêtées considèrent la sexualité et sa pratique comme un élément indispensable dans l'expérience de pouvoir.

3.2 Les transmissions des savoirs militants autour du plaisir sexuel

Toutes les enquêtées participent à des projets d'éducation à la sexualité dans leurs associations respectives, le Planning Familial et Osez le féminisme. Leur objectif est clair : transmettre sur la sexualité et le plaisir sexuel dit féminin.

Transmettre en tant que bénévole

En tant que bénévole, la majorité des enquêtées ont un souhait similaire concernant le discours sur la sexualité : la transmission de savoirs féministes à la génération suivante. Elodie (30 ans, hétérosexuelle) veut « amener [sa] pierre à l'édifice » tandis qu'Alice (27 ans, hétérosexuelle) aspire à « accélérer un peu les choses ». Elise m'a expliqué que cette transmission des savoirs féministes était importante pour :

> « S'affranchir des normes qui t'enferment et qui te permettent pas de te découvrir toi-même et ton plaisir aussi, et ta sexualité […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

De son côté, Anaelle met l'accent sur un autre aspect de la sexualité :

> « Qu'elles ont le droit à une sexualité qui soit vraiment épanouissante et que, pour ça, quelque part, à la fois, c'est important de savoir ce qu'on peut trouver de bien dans la sexualité mais aussi les aspects un peu plus sombres du sujet […]. »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Autrement dit, par ces propos, Anaelle souhaite aussi transmettre sur le sujet des violences sexuelles qui sont régulièrement sous-jacentes à la pratique de la sexualité. Pour toutes les enquêtées, ce qui ressort majoritairement c'est le fait que, dès l'adolescence, elles auraient aimé entendre ce discours-là, égalitaire et bienveillant, afin de valoriser leur propre vécu sexuel. Sophie (46 ans, bisexuelle), Marta (42 ans, lesbienne) et Magali (44 ans, hétérosexuelle), quant à elles, ont des réflexions un peu plus poussées concernant le discours sur la sexualité qu'elles souhaitent transmettre à la génération suivante. Sophie m'a dit :

> « Transmettre, déjà, […] de se réapproprier leur sexualité en dehors de tout cliché patriarcal, d'une manière créative parce que, en fait, bah oui, on est toutes différentes […]. C'est important, qu'elles prennent conscience de ça, qu'il n'y a pas de sexualité prescrite voilà. Et puis, surtout, qu'elles apprennent, c'est ça, à devenir un sujet sexuel et pas un objet [...] Devenir un sujet féminin, pas masculin, être un sujet sexuel, ça veut pas dire se comporter comme un homme, je te prend, je te jette, je jouis, je me barre, c'est autre chose, et ça, c'est à créer quoi, vraiment. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Ici, au-delà de vouloir s'affranchir des normes sexuelles comme l'exposent les propos d'Elise, Sophie espère que la transmissions des savoirs féministes permettent aux plus jeunes de devenir des « sujets » de leur sexualité. Les propos de Marta s'ajoutent à ceux de Sophie lorsqu'elle me dit :

> « Plutôt ce que j'aurai envie de transmettre c'est une espèce de réappropriation des plaisirs, de l'expérimentation de son corps. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

De plus, en évoquant sa sexualité lesbienne, Marta m'explique qu'elle souhaite aussi transmettre sur le fait de « s'accorder la chance d'être toujours en mouvement […] » et apporter une certaine visibilité aux sexualités non hétérosexuelles afin de donner à voir « ce truc de fluidité, qu'on est pas figé dans des sexualités […] ». Enfin, lorsque nous avons échangé avec Magali sur ce qu'elle souhaitait transmettre avec le projet d'éducation à la sexualité, elle m'a dit :

> « Je pense qu'aujourd'hui le plaisir féminin il peut être révolutionnaire, il y a quelque chose de, ça détruit le système de la famille, il y a quelque chose d'intéressant de ce côté là aussi, du coup, qui est plus individuel […]. »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que les différents extraits d'entretiens montrent des propos axés sur le vécu personnel des enquêtées. En effet, alors qu'elles sont entrées dans le militantisme féministe avec une saturation de l'effet collectif des situations de sexisme, c'est par le biais de leurs expériences personnelles que les enquêtées réfléchissent à ce qu'elles souhaitent transmettre à la génération suivante. Elise (26 ans, hétérosexuelle) souhaite transmettre sur les normes dans lesquelles elle a été enfermée suite à son vécu de violences sexuelles. Anaelle (31 ans, hétérosexuelle) se focalise sur les violences sexuelles alors qu'elle et sa mère en ont vécu. Marta (42 ans, lesbienne) est aujourd'hui lesbienne et souhaite visibiliser la fluidité de l'orientation sexuelle tandis que Magali (44 ans, hétérosexuelle) évoque le plaisir sexuel dit féminin qu'elle n'a redécouvert que tardivement. Ici, on voit que les enquêtées investissent la revendication « *l'intime est politique* » que leurs ainées ont porté auparavant afin de transmettre le discours féministe sur la sexualité et le plaisir sexuel. Par ailleurs, on peut noter que l'âge des enquêtées influence ce qu'elles veulent transmettre à la génération suivante, la génération de quarantenaire ayant un discours sur la sexualité plus tourné sur la réappropriation du corps et de la sexualité. Cela peut alors être mis en lien avec la vie sexuelle que ces dernières ont vécu jusqu'à leur conscientisation féministe. Du fait de leur âge, leur vie sexuelle a nécessairement été jalonnée de plus de situations sexistes non conscientisées d'où la possibilité d'un sentiment d'urgence dans la transmission des savoirs féministes.

Ainsi, ce n'est pas le plaisir sexuel à proprement parlé qui est à associer à l'expérience de pouvoir mais bien l'action de transmettre ce plaisir par le biais du récit personnel. Par ailleurs, si l'action de transmettre est considérée comme une expérience de pouvoir, il est possible d'émettre l'hypothèse que recevoir ce discours intime peut aussi devenir une expérience empouvoirante pour la génération suivante.

Transmettre à ses proches

Lorsque les enquêtées sortent du cadre associatif, elles restent féministes et continuent de transmettre le discours sur la sexualité aux différentes personnes qu'elles côtoient. C'est pourquoi, mon intention s'est portée sur les enquêtées en tant que fille, sœur, mère ou encore amie. Ce que j'ai pu observer c'est que la majorité des enquêtées, notamment celles de la jeune génération, parlent régulièrement de sexualité et de leurs expériences sexuelles avec leurs ami·es lors de moments festifs. De plus, Elise (26 ans, hétérosexuelle) est devenue « la bibliothèque féministe » de son groupe amical tandis qu'Elodie (30 ans, hétérosexuelle) a l'impression de réussir à parler plus librement de sexualité depuis qu'elle se dit ouvertement féministe. Riham (34 ans, hétérosexuelle), quant à elle, évoque plus facilement sa vie sexuelle, notamment au travers de sa fmaternité, avec ses amies. Une chose qu'elle n'aurait jamais abordé sans sa prise de conscience féministe. A l'inverse, pour certaines, évoquer la sexualité sous l'angle féministe reste complexe à aborder, Anaelle (31 ans, hétérosexuelle) m'expliquant qu'elle en parle mais « toujours en marchant un peu sur des œufs » tandis que Sophie (46 ans, bisexuelle) se retrouve parfois en désaccord avec ses amies car « elles se rendent pas forcément compte de la condition des femmes encore aujourd'hui […] ».

En tant que fille, avoir un discours féministe sur la sexualité avec leur mère a semblé facile à effectuer pour plusieurs enquêtées. Elise (26 ans, hétérosexuelle) m'a confié qu'elle en parlait beaucoup avec sa mère car cette dernière trouvait cela intéressant tandis qu'Alix m'a expliqué en parlant de sa mère :

> « Je pense qu'on se nourrit beaucoup l'une de l'autre, et, comment dire, mes pensées et mes actions féministes font écho chez elle et je dirais qu'elle s'est plus émancipée sur le tard […] »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

De son côté, Jessica m'a raconté en quoi son discours sur la sexualité avait évolué par rapport à sa mère :

> « Je lui ai fait savoir que le fait qu'elle ait plusieurs partenaires sexuels différents quand moi j'étais petite c'était pas un problème et qu'elle avait le droit d'avoir la vie qu'elle voulait et que ça faisait pas d'elle entre guillemet une pute parce que ma tante lui a déjà dit […] »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Ces différents extraits d'entretiens permettent alors de mettre en évidence l'influence du discours féministe sur la relation mère/fille. De plus, il me semble qu'avec cette transmission de savoirs féministes, les enquêtées tentent, à la fois, de valoriser le

discours sur la sexualité et de légitimer les expériences de vie de leurs mères. Il est alors possible de supposer qu'en accédant à un sentiment de légitimité, les mères perçoivent à leur tour l'expérience de pouvoir liée à la sexualité des femmes.

Enfin, la dernière observation que j'ai pu faire concernant la transmission des savoirs demeure dans le cadre familial. En effet, j'ai remarqué que pour nombres d'enquêtées, qu'elles aient le statut de grande sœur, de mère ou de grand-mère, formuler un discours sur la sexualité auprès des membres les plus jeunes de la famille s'est avéré plus complexe que le reste. Marion (26 ans, hétérosexuelle) m'a expliqué qu'avec le projet associatif d'éducation à la sexualité, elle souhaitait « mettre quelques outils dans les mains » de sa petite sœur car elle ne pouvait pas en parler « directement avec elle ». Tandis que Jessica (27 ans, hétérosexuelle) m'a dit qu'elle répondrait à son frère ou à sa sœur si iels avaient des questions tout en spécifiant qu'elle « ferai attention à ce que [elle] dit » car elle ne souhaitait pas les confronter à des histoires de violences. Magali, quant à elle, m'a expliqué :

> « Alors le plaisir c'est toujours le sujet quand même qui n'est pas si simple à évoquer parce que c'est intime, en fait, […] il y a la peur de, d'avoir un comportement trop intrusif quoi, en parlant à l'enfant de sujet dont il a pas envie de parler […] »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Néanmoins, elle m'a aussi dit qu'elle répondrait aux questions que sa fille et son fils viendraient à lui poser s'iels en avaient. C'est pour Brigitte que la transmission des savoirs féministes concernant la sexualité s'est fait le plus facilement. Elle m'a d'abord raconté un souvenir avec sa fille :

> « Elle venait avec des copines à la maison en me disant « est-ce que tu veux bien parler à ma copine parce que chez elle c'est un sujet qu'on peut pas aborder » et donc, quand les copines avaient des questionnements, elles venaient à la maison. »
>
> Brigitte, 71 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre du Planning Familial depuis 10 ans

Puis avec deux de ses petites-filles :

> « Quand elles étaient en troisième, elles étaient dans la même classe et elles ont eu un devoir à faire en SVT […]. Bizarrement, elles ont choisi la reproduction et la contraception (*Brigitte et Laura rigolent*) et donc, elles m'ont téléphoné « est-ce que tu peux nous aider ? », et donc, on a passé deux ou trois après-midis à présenter cet exposé. Et alors, après, l'une d'elles quand elle a

> commencé à avoir des rapports sexuels, une fois, elle a oublié la pilule, alors c'était « qu'est-ce que je fais mamouze, j'ai oublié ? » »
>
> Brigitte, 71 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre du Planning Familial depuis 10 ans

Par la suite, elle m'a aussi expliqué que ses enfants et petits-enfants connaissaient son histoire personnelle et militante[43]. Cela a alors permis qu'elle soit identifiée par elleux comme une référence féministe. Ici, il est alors possible de supposer que l'identification en tant que féministe par les proches facilite la transmission des savoirs féministes concernant la sexualité. De plus, un des éléments à souligner est la considération de l'intimité dans les propos des enquêtées. En effet, j'ai pu montrer que lorsqu'il s'agissait d'évoquer leurs histoires personnelles à des inconnu·es, les enquêtées investissaient l'intimité comme une revendication politique tandis qu'ici, au cœur de la sphère familiale et amicale, ce n'est pas le cas. Ce constat peut alors être mis en lien avec l'éducation à la sexualité que les différents membres de la famille ont reçu ainsi que l'effet d'ascendance qu'ont les enquêtées sur les plus jeunes membres de leur famille. Il est aussi possible de dire qu'il ne suffit pas d'être féministe pour réussir à déconstruire l'intégralité des normes intégrées dès l'enfance.

Finalement, transmettre en tant que bénévole permet d'exprimer un discours où le plaisir sexuel dit féminin est pris en compte tandis que, dans le cadre familial, la peur d'être intrusive, de heurter avec des violences restreint ce dernier. Pour autant, il est indéniable de constater que la prise de conscience du statut récurrent et collectif des situations de sexisme et l'engagement militant par l'action de transmission ont permis aux enquêtées de s'identifier à la cause féministe et, de ce fait, de devenir féministe. Ainsi, être féministe devient alors un élément déterminant dans la considération de la sexualité et du plaisir sexuel comme expérience empouvoirante.

Conclusion du chapitre 4

Ce second chapitre m'a permis de continuer de façon plus significative mon analyse sur le parcours de vie des enquêtées. En me focalisant sur trois étapes de leur vie de jeune adulte, j'ai tenté de mettre en exergue les évolutions concernant la vie sexuelle des enquêtées et, notamment la considération de leur plaisir sexuel. Par ailleurs, j'ai

[43] Pour rappel, Brigitte a 71 ans. Elle est devenue mère à 17 ans, s'est mariée dans la foulée et a divorcé 3 ans plus tard. C'est une décision qui n'était pas commune dans les années 70. De plus, elle a été une des militantes de la première heure pour les droits à l'avortement et à la contraception au sein du Planning Familial

essayé d'analyser ces évènements de manière séparée mais je me suis rendu compte que ces derniers se superposaient à certains endroits de la vie des enquêtées lorsqu'il s'agissait d'étudier la sexualité. C'est, par exemple, un évènement dans l'obtention d'un « espace à soi » qui a mené certaines enquêtées vers le sexe « sans attaches » (Riham, 34 ans, hétérosexuelle) ou vers le féminisme (Alix, 31 ans, NC). Souvent, l'entrée dans le militantisme féministe est arrivée par la conscientisation d'expériences vécues lors de ces moments de vie lors de la jeunesse sexuelle (Jessica, 27 ans, hétérosexuelle) ou de l'obtention d'un « espace à soi » (Alice, 27 ans, hétérosexuelle) pouvant alors représenter un continuum dans le parcours de vie des enquêtées. De plus, analyser ces différentes périodes a mis en évidence l'expérience de pouvoir liée aux nouvelles possibilités sexuelles. Ces dernières ayant, par ailleurs, entrainé une (re)considération du plaisir sexuel dit féminin chez les enquêtées. Enfin, considérer le militantisme féministe comme une étape décisive dans la considération du plaisir sexuel comme expérience de pouvoir a permis de mettre en évidence que ce dernier s'immisçait, dans une certaine mesure, dans les sphères de socialisations primaires des enquêtées. En outre, qu'il s'agisse de vivre, de penser ou de transmettre, tous les évènements analysés ont été constitutifs dans la considération du plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir. En étant déclencheur d'une nouvelle pensée sur le plaisir sexuel dit féminin, ils ont ainsi permis un renouvellement des comportements sexuels des enquêtées de manière à pratiquer une sexualité qui leur convienne.

Le chapitre suivant, qui sera aussi le dernier, va être le lieu où mon analyse va s'axer sur une période plus actuelle chez les enquêtées, leur vie d'adulte. Une vie où elles sont majoritairement entrées dans la conjugalité hétérosexuelle (une pratique sociale rattachée à la norme hétéronormative majoritaire au sein de la société) tout en étant devenue féministe. Ce qui va alors m'intéresser, c'est d'appréhender comment les enquêtées s'approprient leur plaisir sexuel dans ce contexte adulte et hétéronormatif notamment sous le prisme de leur nouveau féminisme.

Chapitre 5. Le plaisir sexuel dit féminin face à la conjugalité et la contrainte hétéronormative

La conjugalité a une part importante dans un parcours de vie, particulièrement à l'âge adulte. Les normes sociales prescrites l'encensent. D'autant plus, lorsque cette dernière est pensée dans l'hétérosexualité. Elle devient le lieu du « faire famille ». En outre, la conjugalité peut alors être considérée comme le lieu principal de la pratique de la sexualité (hétérosexuelle). De plus, être dans une conjugalité hétérosexuelle signifie vivre dans un cadre hétéronormatif où les pratiques sexuelles et le plaisir sexuel sont majoritairement tournées vers le masculin. Dès lors, ce cadre devient contrainte pour une pratique de la sexualité où le plaisir sexuel dit féminin est pris en considération. De fait, ce dernier chapitre va s'intéresser à la vie adulte des enquêtées, là où la conjugalité a une place prépondérante. La première partie s'attachera à appréhender la place du plaisir sexuel dit féminin dans la sexualité conjugale hétérosexuelle et l'influence du féminisme des enquêtées sur cette dernière. La seconde et dernière partie, quant à elle, s'axera sur l'analyse des mécanismes adoptés par les enquêtées afin de « sortir » de la contrainte hétéronormative inhérente à leur parcours de vie notamment suite aux réflexions féministes.

1. La sexualité adulte, entre conjugalité hétérosexuelle et féminisme

Lorsque j'ai entamé cette démarche de recherche, mon attention se portait sur les féministes indifféremment des critères sociaux tels que la classe sociale, la race, le genre ou encore l'orientation sexuelle. Néanmoins, il s'est avéré que, lors des entretiens, la majorité des personnes enquêtées s'identifiaient comme hétérosexuelles et qu'elles étaient en couple à ce moment-là. Ce constat m'a alors amené à m'intéresser à la sexualité hétérosexuelle conjugale et notamment, à la considération du plaisir sexuel dit féminin au sein de la pratique de la sexualité conjugale. C'est donc ce dont traitera la première sous-partie. Par ailleurs, j'ai exposé certains éléments déclencheurs sur le parcours de vie des enquêtées qui leur avaient, dans une certaine mesure, permis de considérer le plaisir sexuel dit féminin comme une expérience de pouvoir. Être féministe est l'élément ayant le plus questionné les enquêtées concernant leur pratique

de la sexualité au sein de leur couple. C'est pourquoi, dans la seconde et dernière sous-partie, j'exposerai en quoi la prise de conscience féministe a exercé une influence sur la sexualité des enquêtées.

1.1 La sexualité conjugale et le plaisir sexuel dit féminin

> « Bah après, j'ai eu des relations long terme, plusieurs années etc. Et j'ai plutôt eu de la chance ou je les ai bien choisi, je ne sais pas, p'tet les deux. Sur les mecs avec qui j'étais, c'était plutôt des mecs féministes et qui, du coup, ne pensait pas que à leur gueule et qui avait à cœur que chacun y trouve son bonheur, donc, ça va […], j'ai pas été dans des relations avec des mecs où je dois entre guillemets me forcer, où moi j'y trouve pas mon plaisir. »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Débuter l'analyse avec cet extrait d'entretien d'Alix me permet de mettre directement en évidence la construction sociale et sexuelle avec laquelle entrent les enquêtées dans la sexualité conjugale[44]. Il faudrait « avoir de la chance » ou « bien choisir » ses partenaires masculins afin de vivre une sexualité épanouissante en termes de plaisir sexuel dit féminin. Les différents entretiens qui vont suivre montrent que la prise en considération du plaisir sexuel dit féminin s'avèrent plus complexe que cela. En effet, les propos de Jessica et d'Alice exposent une première problématique concernant la pratique de la sexualité conjugale :

> « J'essaye de parler avec lui et, par exemple, lui aussi, peut se vexer parce que si j'avais pas envie de lui à un moment donné, il pensait qu'il était plus attirant ou parce que je jouis pas, du coup, c'est que j'ai besoin d'être avec quelqu'un qui a un sexe plus gros, fin, des conneries quoi. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

> « Quand je le voyais c'était super mais des fois, en fait, il était insistant c'est-à-dire que si, des fois, je disais non pour un rapport sexuel, il avait l'impression que c'était contre lui, qu'il y avait un problème entre nous, fin, [...]. »
>
> Alice, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis moins d'un an

Suite à ces propos, Alice m'a expliqué qu'elle avait parfois fait l'amour exclusivement dans le but de réassurer son partenaire de l'époque. Ces extraits d'entretiens montrent que la réassurance du partenaire concernant ses capacités sexuelles est un critère charnière dans la pratique de la sexualité conjugale. De plus, ces derniers révèlent aussi

[44] Dans le cadre de cette partie, lorsque j'utilise les termes de sexualité conjugale, je sous-entends que cette dernière est hétérosexuelle du fait de mon corpus d'enquêtées. Si ce n'est pas le cas, la précision sera faite qu'il s'agit d'une sexualité conjugale non-hétérosexuelle.

que les capacités sexuelles des partenaires sont priorisées, à la fois, par les enquêtées et par leurs partenaires, par rapport aux ressentis de plaisir sexuel des enquêtées. Par ailleurs, comme j'ai pu le montrer dans la sous-partie « Quand les enquêtées définissent le plaisir sexuel »[45], les enquêtées accordent une place importante au partage du plaisir sexuel lors d'une relation sexuelle où il y a présence de sentiments amoureux, sous entendue, lors d'une relation sexuelle conjugale. De ce fait, pour la majorité des enquêtées, la relation sexuelle conjugale est intimement reliée à l'affectif. J'ai noté que cette situation pouvait alors entrainer une « obligation à la sexualité ». Ce que les propos d'Elise démontrent :

> « C'est moi qui me met la pression et je lui met la pression, genre parfois, je lui dit « ça fait une semaine » et pour lui, c'est moins important et, il me dit mais « et alors, on a fait d'autres trucs » et moi, je le vois encore un peu comme une marque aussi de démontrer que t'es intéressée par l'autre personne etc […]. Mais donc, ouais, je me met clairement plus la pression là-dessus pour qu'il y ait une vie sexuelle saine, on va dire, parce que je lie ça à l'affectif, pas parce que j'ai absolument besoin d'avoir un orgasme ou parce que j'ai absolument besoin de m'envoyer en l'air […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Les propos d'Elise permettent ici d'exposer que cette « obligation à la sexualité » est significativement genrée. De plus, ils montrent aussi que la pratique de la sexualité devient un moment où il faut « prouver » la présence d'affection et, par ce biais, la validité de la relation conjugale, au dépend de tout plaisir sexuel, notamment le plaisir sexuel dit féminin. Par ailleurs, un autre élément est à souligner concernant la considération du plaisir sexuel dit féminin dans la sexualité conjugale, il s'agit du vécu du partenaire par rapport à ce dernier. En effet, Elise m'a expliqué le ressenti qu'elle avait eu la fois où elle s'était masturbée seule lors d'un de leur rapport sexuel :

> « Je sais pas ça m'a un peu, lui, je pense qu'il s'en foutrait, mais je sais pas pourquoi moi, ça me gêne un peu comme si je voulais que, tu vois, que ça lui fasse plaisir à lui de... que ça me fasse plaisir, fin, je sais pas si tu vois ce que je veux dire. J'ai peur qu'il se dise « bon, je sers un peu à rien dans cette affaire », du coup, je sais pas, ça m'a... […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Jessica, quant à elle, m'a raconté pourquoi elle avait commencé à utiliser la pratique masturbatoire alors qu'elle est en couple :

---

[45] Cette sous-partie est à retrouver dans le partie *2. Expérimenter son plaisir sexuel en tant que jeune adulte* du chapitre 4. Penser le plaisir sexuel comme une expérience de pouvoir : les éléments déclencheurs

> « Parce qu'avec mon compagnon actuel, c'est difficile d'avoir des orgasmes, je suis pas très sensible en fait […] Et du coup, c'était assez frustrant pour lui. On en a parlé, machin, et du coup, j'ai essayé de découvrir un peu plus mon corps […] Du coup, je me suis dit « je vais essayer plusieurs techniques » mais c'est vrai que la masturbation, pour moi, c'est pas…, vu que c'est pas quelque chose auquel je suis habituée et bah… En fait, je le fais plus pendant le couple pour apprendre à découvrir un peu plus mon corps, on va dire […]. »
>
> Jessica, 27 ans, hétérosexuelle, en couple depuis un an et demi, membre d'OLF depuis 6 mois

Les différents propos d'Elise et de Jessica permettent ainsi d'exposer l'importance du vécu de leur partenaire par rapport au plaisir sexuel dit féminin. Elise a eu peur que son compagnon se sente délaissé tandis que Jessica a adopté une nouvelle pratique sexuelle afin de remédier à la frustration de son compagnon.

Finalement, qu'il s'agisse de la réassurance effectuée par les enquêtées, de la pratique d'une « sexualité affective » ou de la considération du vécu du partenaire par rapport au plaisir sexuel dit féminin, ce qu'il est possible de voir ici, c'est la perspective genrée de la sexualité conjugale. Ainsi, en se souciant plus de leur partenaire ou de la validité de leur sexualité conjugale, les enquêtées en oublient d'envisager leur propre plaisir sexuel. Ce constat peut alors être renvoyé à la notion de charge mentale[46], ici, observée sous le prisme de la sexualité. Par ailleurs, cette observation me renvoie au chapitre 3 où j'ai principalement montré que la socialisation au plaisir sexuel était tournée vers la satisfaction du plaisir masculin au travers de pratiques sexuelles hétérosexuelles. De plus, il me semble intéressant de comparer ces différentes constatations à la pratique de la sexualité « sans attaches » qui montrait une pratique de la sexualité où le plaisir sexuel dit féminin était priorisé par les enquêtées. En somme, il me semble possible d'émettre l'hypothèse que la socialisation au plaisir sexuel intégrée dans l'adolescence se maintient dès lors qu'il y a sexualité conjugale et, de ce fait, sexualité affective. Qu'en est-il lorsque les réflexions féministes font irruption dans la sexualité, notamment conjugale, des enquêtées ? C'est ce dont va traiter la prochaine et dernière partie.

[46] Introduit dans les années 80 par Monique Haicault, la notion de charge mentale est associée au fait de devoir penser à des choses appartenant à deux mondes séparés physiquement (travail/domicile par exemple). Des travaux ont montré que la charge mentale incombait plus aux femmes qu'aux hommes, notamment dans la gestion du quotidien (maison, enfants etc.)

1.1 Ce que le féminisme fait à la sexualité des enquêtées

Dès lors que les enquêtées ont réalisé que leur vécu de violences sexistes et sexuelles n'était pas un cas isolé ou encore que les inégalités femmes/hommes étaient présentes, sous différentes formes dans tous les espaces de socialisation qu'elles avaient côtoyé, la majorité d'entre elles ont effectué une autocritique féministe de leur vie actuelle, notamment de leur vie sexuelle. Elodie (30 ans, hétérosexuelle) m'a confié se poser plus de questions sur ses rapports aux autres dans le cadre des relations sexuelles tandis que Riham m'a expliqué :

> « Ça m'a permis d'être ouverte d'en parler aux autres mais, vis-à-vis de moi-même, de se poser plus de questions, d'être plus honnête aussi à soi-même sur mes envies, mes désirs, je pense qu'avant j'avais pas cette facilité-là, en fait, de parler aux autres et à moi-même »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Pour Alice (27 ans, hétérosexuelle) et Brigitte (71 ans, hétérosexuelle), la conscientisation féministe a été concomitante d'une pratique de la sexualité plus libérée et positive. Durant l'entretien, Alice a réalisé que cela correspondait à l'époque où elle avait commencé à utiliser les applications de rencontre où elle n'a eu que des expériences sexuelles hétérosexuelles positives. Brigitte, quant à elle, m'a expliqué que cette période concordait avec celle de son premier divorce où elle a, par la suite, pu expérimenter l'indépendance et la liberté de vivre sa sexualité comme elle se souhaitait. Elle m'a alors dit : « je sais pas où est l'œuf, où est la poule là-dedans mais, en tout cas, ça a participé sans doute. ». Ces différents propos montrent que les enquêtées reconsidèrent et priorisent leur vécu sexuel, certaines d'entre elles osant alors vivre des relations sexuelles « sans attaches ». De son côté, Nuria (31 ans, hétérosexuelle) a « mis des mots sur les questions de consentement etc. […] ». De plus, c'est aussi une période où elle a commencé à faire des recherches sur le plaisir sexuel ou encore sur le clitoris. La prise de conscience féministe a ainsi permis à Nuria d'appréhender de nouvelles questions sexuelles. Dans le cas de Sophie (46 ans, bisexuelle), c'est la « prise de conscience de la domination, en fait, sexuelle des femmes » qui a changé son rapport à la sexualité. Cela lui a permis de se sentir plus libre et de sortir de la pression de devoir être « un bel objet à regarder ». Néanmoins, cela a aussi entrainé un questionnement sur sa relation conjugale actuelle, elle m'a confié :

> « En fait, moi, j'aime les hommes et les femmes. Et là, je suis avec un homme depuis un certain temps [...] Il y a certains trucs que j'ai avec un homme et que j'ai pas avec une femme et, vice versa, et ce qui me manque en ce moment, c'est plus une femme, voilà. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

Dans la sous-partie « entamer sa vie sexuelle à deux : les premières pratiques sexuelles »[47], j'ai pu montrer que le plaisir sexuel dit féminin était davantage pensé et ressenti dans les relations sexuelles homosexuelles. Ici, il est alors possible de supposer que les propos de Sophie font en partie référence à la différence de considération du plaisir sexuel dit féminin entre ses différent·es partenaires sexuel·les. Par ailleurs, Sophie n'est pas la seule des enquêtées à avoir questionner son rapport à la sexualité au sein de son couple. Anaelle (31 ans hétérosexuelle), Alix (31 ans, NC), Orlane (26 ans, hétérosexuelle), Elise (26 ans, hétérosexuelle) et Marion (26 ans, hétérosexuelle) ont aussi amorcé des réflexions sur leur sexualité conjugale. Anaelle m'a expliqué que « pendant super longtemps, jusqu'à ce [qu'elle s'intéresse] au féminisme […] », elle envisageait seulement une relation sexuelle comme « grosso modo des baisers, ce qu'on appelle les préliminaires et puis, un pénis dans un vagin. ». S'approprier les réflexions féministes lui a permis de « se dire qu'il y [avait] des trucs qui clochent […] » et, de ce fait, d'identifier les « problématiques » au sein de sa sexualité conjugale. Alix, quant à elle, m'a expliqué :

> « Bah je pense que ça a influencé mes relations en couple […], je pense que j'ai pu assez tôt remettre en question le modèle classique, que j'ai ingurgité bien sûr, mais je pense que très vite, j'ai pu me libérer de ça et explorer d'autres choses et j'ai pu mettre en avant ce qui, moi, me faisait plaisir […] »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

De son côté, la prise de conscience féministe a permis à Orlane de réaliser qu'avoir du désir sexuel aussi, voire plus important, que son compagnon n'était pas anormal. Elle m'a alors dit :

> « Euh, et ben, en fait, c'est comme mettre des lunettes où tu regardes ta sexualité totalement autrement. Franchement, moi, ça m'a beaucoup, beaucoup changé, parce que... Ouais, j'avais vraiment une idée des rapports euh quoi, très patriarcaux dans le sexe aussi quoi... Euh, où je m'oubliais totalement dans mon plaisir et je me disais « c'est normal » quoi, je prends du plaisir à donner à

[47] Cette sous-partie est à retrouver dans le partie *3. Les premières expériences sexuelles entre pairs.* du chapitre 3 « Socialisations et premières constructions au plaisir sexuel dit féminin

> l'autre et, même encore aujourd'hui, j'ai même encore du mal à me laisser aller à mon plaisir à moi, et du coup, ça a beaucoup révolutionné ça. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Elise, quant à elle, est passée par plusieurs étapes face à cette prise de conscience féministe a entrainé. Elle m'a expliqué :

> « Au début de la relation, par exemple, je me posais pas la question de l'égalité de l'orgasme etc., j'avais vraiment une sexualité tournée vers, bah oui, déjà la pénétration, ça, c'est sûr, mais tournée vers la satisfaction, en fait, des désirs masculins […]. J'avais pas réfléchi à la sexualité, aux normes sexuelles tout ça […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

De ce fait, l'autocritique de sa vie sexuelle conjugale l'a amené à discuter avec son compagnon, notamment à propos de la place du plaisir sexuel et de l'orgasme dit féminin dans leur sexualité :

> « J'ai dit « dis donc, pourquoi ça se termine quand toi t'as terminé, moi j'ai pas terminé, etc. », fin un truc un peu égalitaire et, en fait, après, mon copain lui, « ah oui, désolé », lui, il me dit « je vais remédier à ça » et donc, je le vois faire, et je vois que ça l'amuse pas forcément donc, en fait, c'est comme si ça avait créé une règle alors que, parfois, il le fait et, en plus, je ressens la différence quand il en a envie et quand il le fait pour me faire plaisir et où il en a pas envie, et du coup, c'est horrible parce que t'arrives pas à avoir d'orgasme, t'es bloquée, donc, mon copain qui est là « bon », il le dit pas mais je sens en fait, je peux pas quoi, et donc, en fait, c'est parfois un peu trop de pression […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Ici, entre le souhait de « lutter contre le patriarcat » au sein même de ses pratiques sexuelles et le fait d'être hétérosexuelle et en couple, Elise s'est retrouvée dans une position assez inconfortable :

> « C'est devenu idéologique […], c'est beaucoup de négociation, c'est dur de déconstruire ce que tu penses et, en plus, si tu as une sexualité à deux, de déconstruire ce que l'autre pense en fait, ça prend vachement de temps, comprendre, intégrer etc. Fin, clairement, c'est plus du tout pareil […]. »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Elle m'a alors confié que sa sexualité conjugale était moins épanouie qu'à ses débuts. C'est pourquoi, elle m'a expliqué qu'elle tentait de sortir de cette « idée d'égalité

orgasmique » que la conscientisation féministe avait entrainé chez elle. Enfin, Marion a, elle aussi, eu des difficultés face à cette prise de conscience, elle m'a confié :

> « Tu vois, c'est assez paradoxal parce que j'ai des avis super tranchés, tu vois, et on pourrait se dire « ah bah dis donc, ça doit être... », non, faites ce que je dis mais pas ce que je fais (rigole), je me sens pas si libérée que ça en fait. Tu vois, quand j'ai des relations avec ce mec que je vois, et bah, par exemple, parfois, je sais pas, il me fait jouir et, tu vois, […], j'ai pas forcément envie de rendre, de donner, juste, il m'a donné peut-être parce qu'il avait envie mais je l'ai pas réclamé […] et, du coup, il y a toujours ce truc à la fin où je me sens... Où ça va pas, il faut que moi aussi, tu vois, des trucs comme ça. Donc, je me sens complètement enfermée encore parce que j'arrive à déconstruire intellectuellement mais en pratique, j'y arrive pas, j'y arrive des fois mais ça a été super rare […]. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Ainsi, la majorité des enquêtées a remis en question la pratique de la sexualité qu'elles avaient. Ce qu'il est intéressant de constater, c'est la réflexion par laquelle les enquêtées ont entamé leur autocritique féministe de la sexualité. Celle-ci est en effet axée sur le plaisir sexuel dit féminin. Ce constat peut être mis en lien avec le projet d'éducation à la sexualité qu'elles entreprennent associativement ou encore avec les différentes revendications féministes en jeu, notamment cette dernière décennie[48]. En effet, puisque les enquêtées ont conscientisé la place défavorable donnée au plaisir sexuel dit féminin dans la sexualité hétérosexuelle, elles tentent alors d'y remédier en le priorisant dans leur autocritique. En outre, certaines débutent des relations sexuelles « sans attaches » tandis que d'autres, en couple, entreprennent des réflexions à deux. Il est à noter que certains compagnons s'investissent dans cette réflexion féministe et les nouvelles pratiques sexuelles inhérentes. Pour autant, cette autocritique entraine des nouvelles problématiques pour l'enquêtée et dans la relation à l'autre. Réussir à dire ses (non) désirs sans les imposer s'avère être une étape complexe dans le fonctionnement conjugal, le souci de l'autre restant prégnant chez les enquêtées. Ce constat peut alors être renvoyé à la socialisation à la sexualité avec laquelle les enquêtées ont été éduquées. Par ailleurs, il me semble intéressant de réfléchir avec l'hypothèse d'Emmanuelle Santelli selon laquelle les femmes auraient accès à « une moindre socialisation à la composante désirante de la sexualité » (2018). Au travers de leur conscientisation féministe, les enquêtées affirment leur désir de plaisir sexuel. De ce

[48] C'est-à-dire les différentes campagnes de visibilisation du clitoris et, de ce fait, du plaisir sexuel dit féminin.

fait, on peut alors supposer que le féminisme devient une porte d'entrée pour remanier la moindre socialisation des enquêtées à la composante désirante de la sexualité.

Enfin, après cette première étape d'autocritique, les enquêtées arrivent alors à s'aventurer vers une nouvelle configuration des pratiques sexuelles, en dehors du cadre hétéronormatif où elles pensent leur plaisir sexuel. Ainsi, le second et dernier chapitre exposera les différentes pratiques sexuelles et autres moyens mis en place par les enquêtées pour vivre une sexualité plus épanouissante pour elles.

2. Sortir de la contrainte hétéronormative et considérer différemment le plaisir sexuel dit féminin

L'hétéronormativité inhérente à la conjugalité hétérosexuelle entraine une certaine pratique de la sexualité. Principalement par le biais des réflexions féministes sur la sexualité, les enquêtées tentent de sortir de cette hétéronormativité en proposant de nouvelles pratiques sexuelles conjugales, en cessant temporairement toute activité sexuelle hétérosexuelle ou en sortant définitivement de la contrainte hétéronormative. Cette partie va donc exposer ces différentes options vécues par les enquêtées.

2.1 Assumer sa vision du plaisir sexuel dans ses pratiques sexuelles conjugales

Alors que l'autocritique féministe de leur vie sexuelle est apparue complexe pour plusieurs enquêtées, cela ne les a pas empêché de communiquer sur leur plaisir sexuel avec leur partenaire. Magali m'a raconté qu'elle avait une sexualité qui était « chouette » mais où, avec le recul, elle a eu le sentiment de plus se conformer aux besoins de son compagnon au dépend de son propre plaisir. A la suite de la conscientisation féministe, elle m'a expliqué :

> « Là, c'est une période où j'ai réussi, j'ai mis du temps quand même, à imposer de, que, en fait, il y avait pas d'obligation, je sais que maintenant quand on a une relation sexuelle, c'est que j'en ai envie, vraiment. Mais c'est un sacré...[…] Il a fallu que j'arrive à échanger avec lui là-dessus et que j'arrive à lui faire comprendre le fait de demander à avoir du plaisir aussi […] »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

Elise, quant à elle, m'a confié la première fois où elle avait montré à son compagnon la technique masturbatoire lui permettant d'atteindre l'orgasme :

> « J'osais pas lui dire comment toucher le clitoris et, un jour, je sais pas, ambiance détendue, je lui ai dit « tu veux que je te montre », ça me fait rire parce que maintenant, il a appliqué la technique à la précision (rigole). »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Par ailleurs, Elise et son compagnon ont commencé à faire l'amour dans l'obscurité. Cette nouvelle pratique sexuelle a permis à Elise de mettre à distance ses complexes physiques tandis que pour son compagnon, cela l'a aidé à sortir d'un imaginaire pornographique. Elle me raconte :

> « Y'a un truc qui marche super bien, je trouve c'est le visuel [...], par exemple, moi, je suis hyper gênée quand je lève ma jambe et ça fait plein de cellulites et, du coup, je pense à ça, et […] bon, il doit regarder du porno de temps en temps, fin je sais pas, et je sais que lui-même, il me disait qu'il est grave influencé par ça en fait et, lui, il est grave dans le visuel, presque, tu vois, comme dans les scènes, […] du coup, par exemple, avoir des relations sexuelles dans le noir, on a trouvé tous les deux que ça aidait vachement [...] dans le sens où, plus détendu, plus focalisé sur ton plaisir, t'es pas en train d'essayer de regarder, est-ce que là, il s'ennuie ou pas, je suis pas en train de regarder est-ce que ça fait un bourrelet [...] Je trouve que c'est assez libérateur en fait, ouais, vraiment, plus connectée à tes sensations […] »
>
> Elise, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 6 ans, membre d'OLF depuis un an et demi

Orlane, quant à elle, a trouvé un nouveau plaisir sexuel dans la pratique pénétrative anale :

> « Le rapport à l'anal pour les garçons, pas sur moi, mais sur eux, c'était une grosse étape aussi, parce que nous, on a forcément l'aspect pénétration des filles mais l'aspect pénétration des garçons qui renversent un peu le truc et, du coup, notamment avec un partenaire qui lui était très ouvert […], on était allés plus loin sur ce genre de choses, mais ouais, voilà. Puis, j'pense que aujourd'hui, j'découvre pas mal, plus ma sexualité, la sexualité de mon partenaire. »
>
> Orlane, 26 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 3 ans, membre d'OLF depuis 3 ans

Ces extraits d'entretien mettent en évidence la manière dont les enquêtées prennent des initiatives afin que leur plaisir sexuel soit pris en compte dans la sexualité à deux, notamment conjugale. Il est intéressant de noter que la pratique masturbatoire n'est pas la seule pratique mise en avant. En effet, le sexe dans l'obscurité ou la pratique

pénétrative anale sont aussi des expériences sexuelles où les enquêtées ont éprouvé du plaisir sexuel. Des pratiques qui permettent ainsi aux enquêtées de sortir du cadre hétéronormatif associé à la sexualité hétérosexuelle.

A l'inverse, le cas de Marta, qui a une sexualité lesbienne, montre la complexité des pratiques sexuelles considérées non-hétéronormatives, elle m'a raconté une de ses expériences sexuelles :

> « Je crois que la première fois où j'ai utilisé un gode ceinture, ça a été quand même très... […] C'est horrible parce que, tu vois, ça fait... Je pense qu'il y a eu une assimilation à pouvoir pénétrer l'autre et à dominer justement […] et de porter un gode ceinture et de pouvoir pénétrer une meuf, ouais, ça m'a fait vraiment un espèce de déclic de renversement de situation un peu étrange comme ça, de pouvoir, de super-pouvoir je crois. »
>
> Marta, 42 ans, lesbienne, célibataire, membre du Planning Familial depuis moins d'un an

Comme pour Orlane, il aurait été possible de penser que l'utilisation du gode ceinture soit considérée comme une pratique sexuelle non-hétéronormative où le plaisir sexuel dit féminin est significativement pris en compte. D'autant plus que cette expérience s'est déroulée lors d'une expérience sexuelle homosexuelle. Pour autant, le constat à faire n'est pas celui-ci. En effet, lors de cette expérience sexuelle, Marta a très probablement ressenti du plaisir sexuel lors de la pratique pénétrative mais elle a aussi associé cette dernière à une pratique sexuelle masculine. De ce fait, c'est cette association-là qui lui a entrainé l'impression d'expérience sexuelle empouvoirante. Cela appuie alors la prédominance masculine affiliée à l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dans la pratique pénétrative. En comparant les expériences d'Orlane et de Marta, il est aussi possible de supposer que ce n'est pas exclusivement la pratique pénétrative qui renvoie à l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel mais aussi le genre du partenaire avec qui cette pratique est effectuée. Orlane a apprécié effectuer la pratique pénétrative anale avec son compagnon tandis que Marta a ressenti un « *empowerment* un peu étrange » à effectuer cette pratique avec sa compagne.

Finalement, il est possible de mettre en évidence qu'effectuer des pratiques sexuelles supposées non-hétéronormatives ne suffit pas à sortir de la contrainte hétéronormative intégrée et, de ce fait, à vivre le plaisir sexuel dit féminin comme une réelle expérience de pouvoir. Dans les parties suivantes, mon attention se portera donc sur les autres formes de sortie entreprises par les enquêtées.

2.2 Sortir temporairement de la contrainte hétéronormative

Plusieurs enquêtées m'ont fait part de moments de vie où elles ont cessé temporairement la pratique de la sexualité, notamment conjugale et hétérosexuelle. Pour Anaelle, cette décision n'a pas été un choix conscient. En effet, Anaelle m'a raconté la période où elle a vécu une relation à distance avec son compagnon :

> « C'était la période de ma vie où ma pensée a été le plus préoccupée par la chose sexuelle, j'y pensais vachement, je faisais beaucoup de rêves érotiques [...] Le fait d'être loin [...] et ça, c'est quelque chose que je n'ai jamais retrouvé avec cette intensité-là par la suite […] »
>
> Anaelle, 31 ans, hétérosexuelle, en couple depuis 10 ans, membre d'OLF depuis 8 ans

Ici, on voit qu'Anaelle était engagée dans une relation conjugale hétérosexuelle. Elle évoluait donc dans un cadre hétéronormatif. Néanmoins, ce qu'il est intéressant de constater c'est l'influence qu'a eu la distance sur la sexualité d'Anaelle : c'est la période où elle a le plus pensé à la sexualité. Il est alors possible de dire qu'au travers des rêves érotiques qu'Anaelle n'a fait que lors de cette relation à distance, elle a pu vivre autrement son plaisir sexuel, hors du cadre hétéronormatif de sa relation conjugale. De leur côté, Magali et Riham m'ont évoqué un évènement bien particulier qui bouleverse généralement la pratique de la sexualité conjugale ; elles sont toutes les deux devenues mère. Elles m'ont raconté l'influence de cette maternité :

> « Après autour des grossesses et des accouchements tout ça, là, ça a été, je pense que c'est là que ça a été le plus pénible parce que, fin, pénible, moi, je crois que j'en avais plus vraiment envie, j'avais pas vraiment de désir […] Après j'ai allaité mes enfants très tard donc j'étais beaucoup dans la maternité et j'étais bien là-dedans [...] C'est vrai que la sexualité pensait un peu au second plan […]. »
>
> Magali, 44 ans, hétérosexuelle, en couple depuis une vingtaine d'année, membre du Planning Familial depuis 4 ans

> « Alors, comment je me sens dans ma sexualité, [...] bah, ça a beaucoup changé depuis que j'ai eu ma fille […] parce que, là, en ce moment, ça peut venir comme ça, spontanément et ça peut partir, voilà. Le désir peut partir et ne pas revenir pendant des mois, en fait, c'est un peu une phase que je connaissais pas avant […]. Et, en même temps, je sens pas non plus de manque, je me dis pas « ah, c'est quelque chose qui me manque », je pense que c'est juste un désir de plaisir qui vient pas comme ça spontanément, comme ça aurait pu être avant. »
>
> Riham, 34 ans, hétérosexuelle, en couple et mariée depuis 4 ans, membre du Planning Familial depuis 3 ans

Ces différents extraits d'entretiens montrent plusieurs conséquences de la maternité. Magali a fait le choix de prioriser ses enfants au détriment de sa sexualité conjugale

tandis que, suite à sa grossesse, Riham ne ressent plus autant de « désir de plaisir ». Une nouvelle fois, Magali et Riham sont engagées dans une relation sexuelle conjugale hétérosexuelle où le cadre hétéronormatif n'est pas à prouver. Pour autant, ces constats illustrent une sortie des pratiques sexuelles hétérosexuelles liée à l'hétéronormativité que les deux enquêtées ont vécu ou vivent sans problème. De plus, lors des entretiens respectifs, Magali m'a expliqué qu'à la suite de sa maternité, elle avait réussi à parler de son plaisir sexuel avec son compagnon alors que Riham m'a expliqué qu'elle s'exprimait plus sur la sexualité depuis qu'elle avait identifié que le fait de ne pas avoir de désir n'était pas dramatique pour sa sexualité. Ici, on peut alors supposer que cette sortie temporaire de l'hétéronormativité par la maternité a permis aux enquêtées de se réapproprier, à la fois, leur pratique de la sexualité et d'oser un discours sur cette dernière. Si je reprends la définition de Rhéaume (2019) cette hypothèse peut ainsi être renvoyée à une expérience d'*empowerment* qui a donc conduit les enquêtées à se réapproprier leur vie sexuelle. Enfin, Marion m'a raconté la période où elle a arrêté la pratique pénétrative. Elle m'a expliqué que ce choix était apparu suite à sa prise de conscience féministe où elle avait compris l'importance de la domination masculine sur la sexualité dit féminine, elle m'a expliqué :

> « Ça a changé des choses parce que j'ai eu besoin de juste mettre pause, de prendre le temps de réfléchir, pour avoir un avis sans influence […] Tu vois, j'avais l'impression qu'on avait profité de moi, je voulais plus de ça […] ça a été le moment où j'ai rejeté complètement la pénétration, où j'ai pas eu de relation pendant un an avec des mecs, avec personne d'ailleurs […], où je me suis vraiment recentrée sur ma sexualité à moi, avec la masturbation et où j'ai eu envie pour la première fois de découvrir la sexualité lesbienne. »
>
> Marion, 26 ans, hétérosexuelle, célibataire, membre d'OLF depuis un an

En rejetant temporairement la pratique pénétrative, le choix de Marion est un nouvel exemple de sortie de l'hétéronormativité. De plus, il se distingue des autres extraits d'entretiens. En effet, c'est un choix que Marion a effectué pour son propre intérêt contrairement à Anaelle où ce dernier lui a été imposé et Magali et Riham où il a été une conséquence d'une autre décision de vie. De plus, ce qu'il est intéressant de mettre en avant, c'est le renvoi fait par Marion de la pratique pénétrative à une pratique exclusivement masculine. Cette observation rappelle la situation de Marta[49]. Par

[49] Pour rappel, lors de sa première expérience sexuelle avec un gode ceinture, Marta a ressenti une impression de pouvoir qu'elle a qualifié d'étrange car elle a associé la pratique pénétrative à une pratique masculine.

ailleurs, Marion n'a donc pas seulement arrêté la pratique pénétrative, elle a aussi arrêté les relations sexuelles hétérosexuelles. De ce fait, l'arrêt temporaire des relations sexuelles hétérosexuelles a permis à Marion de se réapproprier son plaisir sexuel, via la pratique masturbatoire, et de repenser la pratique de sa sexualité dans sa globalité en envisageant de découvrir la sexualité lesbienne.

Finalement, les exemples d'Anaelle, Magali, Riham et Marion ont permis de montrer plusieurs façons de sortir temporairement de la contrainte hétéronormative. Néanmoins, ce n'est pas une sortie de l'hétéronormativité qui a été effectuée par ces dernières mais une sortie des pratiques sexuelles rattachées à l'hétéronormativité. En effet, Anaelle, Magali, Riham et Marion s'identifient toujours comme hétérosexuelles et continuent de vivre ou d'envisager une vie sexuelle dans la conjugalité hétérosexuelle. Pour autant, cette sortie temporaire des pratiques sexuelles rattachées à l'hétéronormativité a permis aux enquêtées de se réapproprier leur plaisir sexuel.

2.3 Imaginer et vivre d'autres configurations conjugales et sexuelles

Lors des entretiens que j'ai effectué, certaines des enquêtées vivaient des configurations conjugales et sexuelles en dehors du cadre hétéronormatif instituées par les normes sociétales. C'est pourquoi, il m'a semblé intéressant de m'y pencher afin d'envisager d'autres sorties de la contrainte hétéronormative.

La relation conjugale non-cohabitante et non exclusive de Nuria

Lorsque j'ai rencontré Nuria, cette dernière m'a évoqué sa relation conjugale qu'elle vivait à distance au moment de l'entretien. Elle était avec son compagnon depuis 7 ans. Elle m'a expliqué qu'iels avaient vécu en cohabitation durant une année car iels s'étaient « laissé·es un peu aspirer par le « modèle » […] » mais que cela ne « [leur] a pas été ». Suite à cette expérience de cohabitation, elle m'a dit :

> « On a réussi un peu à se dégager de ça qui nous a permis aussi d'avoir d'autres partenaires quoi […] »
>
> Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

Elle a rajouté qu'avoir différents partenaires, « c'était aussi fun quoi, pour moi quoi (rigole). » Par ailleurs, elle m'a expliqué :

> « Je pense que ma sexualité seule, elle a pris beaucoup de place dans ma vie […]. Je sais qu'il y a des moments maintenant où ça peut prendre beaucoup de place mais c'est vraiment par période […]. »
>
> Nuria, 31 ans, hétérosexuelle, en couple ouvert depuis 7 ans, membre du Planning Familial depuis 6 mois

Ce qu'il est intéressant de constater ici, c'est que la configuration conjugale et sexuelle de Nuria lui a permis une considération plus individuelle de sa sexualité. Il est alors possible de sous-entendre qu'elle a priorisé la pratique masturbatoire aux relations sexuelles hétérosexuelles. Du fait de l'analyse sur la pratique masturbatoire comme un élément déclencheur de l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin[50], il est possible d'émettre une hypothèse ; vivre une relation hétérosexuelle conjugale et sexuelle hors du cadre hétéronormatif prescris peut ainsi entraîner une considération plus conséquente du plaisir sexuel dit féminin comme expérience empouvoirante.

Les pratiques sexuelles bisexuelles de Sophie et d'Alix

Lors des entretiens, Sophie m'a expliqué qu'elle aimait les hommes et les femmes tandis qu'Alix n'a pas voulu mettre d'étiquette sur son identité sexuelle tout en m'expliquant qu'elle avait eu des relations sexuelles avec des femmes. Lorsque nous avons évoqué les expériences sexuelles qu'avait vécu Sophie, elle m'a raconté :

> « Si la première fois où j'ai fait l'amour avec une femme, c'était super, ça m'a marqué parce que j'ai l'impression d'être plus moi quand je suis avec une femme. Quand je suis avec un homme, c'est plus des problèmes de ce que « doit » être un homme, de ce que « doit » être une femme, comment doit se comporter un homme sexuellement. Je me sens moins libre, voilà. »
>
> Sophie, 46 ans, bisexuelle, en couple avec un homme depuis 15 ans, membre d'OLF depuis un an

De son côté, Alix m'a évoqué la différence de considération qu'elle a pu remarquer concernant l'orgasme dit féminin lors d'un rapport sexuel hétérosexuel ou lesbien :

> « Autant ça peut arriver la première fois que je couche avec un mec de pas avoir d'orgasme […], ça peut arriver mais avec un nana, jamais, et, je sais pas, si tu vois, statistiquement, je suis bien tombée, je sais pas quoi... Mais, je pense aussi qu'un mec peut se dire « okay, on baise, moi, j'éjacule c'est cool », bon la nana, elle jouis, elle jouis pas, elle fait semblant, je pense que c'est optionnel. Si elle jouis c'est cool mais c'est optionnel. Si t'es dans un rapport

[50] Se référer à la sous-partie « La pratique masturbatoire » de la partie « Expérimenter son plaisir sexuel en tant que jeune adulte » dans le chapitre 4 « penser le plaisir sexuel comme expérience de pouvoir : les différents éléments déclencheurs »

> lesbien, ça va pas s'arrêter parce qu'il y en a une qui a jouis, c'est ce qui change pas mal et que je trouve intéressant. Et tu vois, il y a des mecs qui me disaient « ouais mais c'est parce qu'elles connaissent mieux le corps etc. » ouais, non, c'est très différent un corps d'une femme à une autre, c'est aussi que la finalité de l'acte c'est, bah on va prendre du plaisir, on va prendre notre temps euh, le mec, le but c'est que c'est « j'éjacule quoi » […] »
>
> Alix, 31 ans, NC, célibataire, membre d'OLF depuis un an

Avec ces différentes extraits d'entretiens, ce qu'il est intéressant de prendre en compte, c'est, à la fois, le discours de Sophie concernant les comportements sexuels assignés aux hommes et aux femmes et les remarques d'Alix concernant la place de l'orgasme dit féminin dans les différentes relations sexuelles. En outre, les constats que font Sophie et Alix illustrent, une nouvelle fois, la construction différenciée et genrée de la pratique de la sexualité et, de ce fait, ses conséquences sur le plaisir sexuel dit féminin. A l'inverse, en reprenant une étude de l'institut Kinsey (2014)[51] et en s'appuyant sur les propos d'Alix, il est aussi possible de voir les relations sexuelles lesbiennes vécues par les enquêtées comme une possibilité de connaitre plus régulièrement l'expérience empouvoirante liée au plaisir sexuel dit féminin. Ainsi, il est possible d'émettre l'hypothèse suivante ; lors de leurs relations sexuelles hétérosexuelles, les enquêtées bisexuelles sont plus en mesure d'évoquer et de vivre leur plaisir sexuel contrairement aux enquêtées exclusivement hétérosexuelles.

Le lesbianisme de Marta

Marta ne s'est pas toujours identifiée comme lesbienne. Elle m'a expliqué qu'elle avait eu « des rapports sexuels bisexuels pendant longtemps » avant de n'avoir que des relations sexuelles lesbiennes. C'est « à force d'affiner [sa] pensée féministe » qu'elle s'est rendu compte qu'elle n'avait « plus du tout envie d'avoir des rapports (sexuels) avec des gars […] ». En découvrant la sexualité lesbienne, elle m'a expliqué que la notion de plaisir sexuel était devenue « plus fluide » pour elle. Par ailleurs, elle m'a aussi évoqué son rapport à la sexualité lesbienne :

> « Tu vois le fait d'avoir découvert une sexualité beaucoup plus épanouissante avec des meufs, je me dis que forcément, quand on parle de plaisir, on a pas du tout le même regard, forcément [...]. En tout cas, d'être dans des possibilités de se laisser émouvoir ou avoir du désir […], du coup, on va pas parler du même plaisir. »

[51] En 2014, l'institut Kinsey a mené une enquêté auprès d'environ 1000 célibataires afin de voir si l'orientation sexuelle avait une influence sur l'atteinte de l'orgasme dit féminin. Les chiffres montraient que les hétérosexuelles avaient un orgasme 61,1% du temps tandis que les lesbiennes en avaient 74,4%. http://www.barbieturix.com/2014/08/24/les-lesbiennes-ont-plus-dorgasmes-que-les-heteros-certes-mais-pourquoi/

Les différents propos de Marta permettent de mettre en avant plusieurs éléments intéressants. En premier lieu, il est important de noter que c'est par les réflexions féministes que Marta est entrée dans une pratique lesbienne de la sexualité. A l'instar de Marion qui a fait le choix de cesser toute pratique pénétrative pendant un temps suite à ses réflexions féministes, Marta a fait un choix plus radical en sortant définitivement de la contrainte hétéronormative de la sexualité. De plus, alors qu'elle avait déjà vécu plusieurs relations sexuelles bisexuelles, c'est en vivant une sexualité exclusivement lesbienne qu'elle a reconsidéré le plaisir sexuel dit féminin. Enfin, le dernier élément qui se distingue de ses propos est lorsqu'elle a dit qu'il n'était pas question du « même plaisir (sexuel) » lors d'une relation sexuelle lesbienne (sous-entendue par rapport aux relations sexuelles hétérosexuelles). Il me semble que ces derniers propos appuient ceux d'Alix (31 ans, NC) lorsqu'elle a évoqué que la finalité de la relation sexuelle homosexuelle n'était pas la même que dans une relation sexuelle hétérosexuelle où l'éjaculation masculine était placée en priorité. En effet, ce qui est finalement mis en avant dans ces différents propos, c'est l'aspect procréatif de la relation sexuelle hétérosexuelle, un aspect qui ne peut exister dans la relation sexuelle lesbienne. De ce fait, lors d'une relation sexuelle lesbienne, le plaisir sexuel des partenaires est alors le seul aspect restant. Cela peut ainsi expliquer la prise en compte différente du plaisir sexuel ainsi que le déroulement de la relation sexuelle. Par ailleurs, il me semble important de prendre en considération le genre des partenaires dans l'analyse de ces différents extraits d'entretiens. En effet, Marta a évoqué le fait de pouvoir s'émouvoir tandis qu'Alix a parlé du fait de prendre du temps pour le plaisir de l'autre partenaire. Ce sont des observations qui peuvent ainsi être renvoyée à la socialisation genrée des enquêtées où le *care* et les émotions sont la norme.Ainsi, ces différentes observations me permettent de formuler une évidence ; dès lors qu'il y a pratique d'une sexualité lesbienne, le plaisir sexuel dit féminin est significativement pris en compte par rapport à une pratique de la sexualité exclusivement hétérosexuelle. De ce fait, il est possible de supposer que l'expérience empouvoirante associée au plaisir sexuel dit féminin n'est plus déterminante dans la pratique de la sexualité. A l'inverse, il est aussi possible de supposer que, puisque les personnes lesbiennes expérimentent de manière plus significative le plaisir sexuel dit féminin dans leur sexualité, ces dernières se retrouvent plus régulièrement en posture empouvoirante à des niveaux micro-, méso- et

macrosocial, leur permettant ainsi de modifier plus en profondeur les normes sociales et sexuelles prescrites.

Finalement, peu d'enquêtées sont sorties définitivement de l'hétéronormativité. En effet, alors que j'ai montré qu'effectuer des pratiques sexuelles supposées non-hétéronormatives dans une conjugalité hétérosexuelle avait permis aux enquêtées de ressentir différemment le plaisir sexuel dit féminin, il a aussi été possible de voir que, dans un contexte de sexualité lesbienne, la pratique pénétrative restait associée à la masculinité et ne permettait pas de vivre correctement le plaisir sexuel dit féminin. Par la suite, en m'intéressant aux enquêtées qui avaient entrepris une sortie temporaire des pratiques sexuelles rattachées à l'hétéronormativité, il a été possible de mettre en exergue que la maternité et le féminisme était les principaux éléments entrainant cette possibilité. De plus, cela a permis de montrer que l'arrêt temporaire d'une sexualité hétérosexuelle et notamment pénétrative, a permis aux enquêtées de se réapproprier leur plaisir sexuel. Enfin, la dernière sous-partie a mis en évidence certaines configurations conjugales et sexuelles non-hétéronormatives. L'élément à retenir est la possibilité de considérer et de vivre de manière plus significative le plaisir sexuel dit féminin. En effet, qu'il s'agisse de vivre une conjugalité non exclusive ou une sexualité lesbienne, le plaisir sexuel dit féminin est pensé différemment hors du but procréatif et hétéronormé. Ainsi, cette dernière partie a esquissé des espaces micro- et mésosociaux où l'hétéronormativité influe peu ou pas sur la considération du plaisir sexuel dit féminin.

Conclusion du chapitre 5

Ce qu'il a été intéressant de mettre en avant dans ce dernier chapitre, c'est l'évolution de la pratique de la sexualité des enquêtées, notamment conjugale. C'est principalement au travers de leur féminisme que cela s'est produit. Néanmoins, la maternité a aussi été une ouverture. Par ailleurs, alors que le discours sur la sexualité afin de (re)considérer le plaisir sexuel dit féminin a été assez délicat à aborder avec les différents compagnons et partenaires respectifs, j'ai pu observer que la mise en pratique avait été plus aisé pour nombre d'enquêtées. Cette dernière ayant permis à une majorité d'enquêtées de découvrir de nouvelles manières de vivre leur plaisir sexuel et, de ce fait, l'expérience de pouvoir inhérente. Enfin, avec les enquêtées vivant une sexualité bisexuelle et lesbienne, j'ai pu mettre en évidence les différences majeures dans la

considération du plaisir sexuel entre relation sexuelle hétérosexuelle et relation sexuelle lesbienne. De plus, il a aussi été possible de voir que vivre sa sexualité dans le lesbianisme était la façon où le plaisir sexuel était pensé entièrement pour lui sans but hétéronormé. Finalement, que les enquêtées soient hétérosexuelles, bisexuelles ou lesbiennes, elles ont toutes à leur manière entrepris une remise en question de leur sexualité et une certaine sortie de l'hétéronormativité.

Conclusion générale

C'est par les propos de Gayle Rubin (1989) que j'ai entamé ma réflexion sociologique. Lorsqu'elle a évoqué la « dynamique de sexe comme une hiérarchie sociale dont, le plaisir est l'expérience du pouvoir dans sa forme sexuée », elle m'a permis d'avancer l'idée que le plaisir sexuel dit féminin pouvait devenir une expérience de pouvoir. L'objectif est alors de bousculer les rapports de pouvoir inhérents aux normes sexuelles et sociales prescrites au cœur de notre société.

Pour cela, il m'a d'abord fallu affirmer le plaisir sexuel dit féminin comme un objet sociologique à part entière. Naturalisé par certains domaines scientifiques, invisibilisé par les institutions sociales et politiques et objet sous-jacent des revendications militantes féministes, le choix d'axer ma démarche de recherche sous le prisme du parcours de vie m'a apparu nécessaire. A l'instar de la sexualité, j'avais comme supposition que le plaisir sexuel dit féminin était présent de manière longitudinale au sein du parcours de vie d'un·e individu. Par ailleurs, j'ai aussi fait le choix méthodologique de centrer ma recherche sur des militantes féministes. Au cœur de mon questionnement sur une possible expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin, ces dernières sont celles qui tentent continuellement de déconstruire les normes sexuelles et sociales. C'est pourquoi ce choix a émergé comme le plus pertinent dans le cadre de ma réflexion sociologique. Au travers de ces différents choix méthodologiques, j'ai ainsi pu ancrer sociologiquement le plaisir sexuel dit féminin.

L'analyse, quant à elle, a été partagée en trois chapitres afin de repérer les différentes logiques d'interdépendance et dynamiques temporelles à l'œuvre dans la construction du plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir. Le premier chapitre a permis d'appréhender les socialisations et premières constructions au plaisir sexuel dit féminin dès les premières relations à l'autre, autrement dit, dès l'enfance. Les principaux axes d'analyse ont été les sphères familiales, scolaires, amicales et affectives. Cela a permis de mettre en évidence une évolution temporelle de la construction sociale du plaisir sexuel dit féminin. Néanmoins, cela a aussi montré que ce dernier restait encore, à la fois, un tabou et secondaire face au plaisir sexuel dit masculin. Tandis que l'analyse de la place des produits culturels « tout public » dans la construction sociale au plaisir sexuel a mis en exergue une romantisation de ce dernier.

L'analyse de la sphère amicale a montré la place prépondérance de la pratique pénétrative et de la parole masculine dans le discours sur le plaisir sexuel. Par ailleurs, l'étude des premières relations sexuelles entre pairs a permis de rendre compte de l'impact des violences sexistes et sexuelles vécues sur la construction du plaisir sexuel des enquêtées. Par la suite, au travers du second chapitre, j'ai cherché à souligner les évènements déclencheurs d'un renouveau concernant le plaisir sexuel dit féminin. L'analyse de ce chapitre s'orientant vers les évènements ayant eu lieu au sortir de l'adolescence au cœur de la nouvelle indépendance des enquêtées. Ce chapitre m'a permis de plonger davantage dans le parcours de vie des enquêtées. Il a mis en évidence l'évolution des habitudes sexuelles des enquêtées inhérentes à ces évènements. L'obtention d'un « espace à soi » a permis à certaines de reconsidérer la pratique de la sexualité sous un imaginaire sexuel bienveillant et adapté à elles tandis que les relations sexuelles « sans attaches » ont entraîné chez d'autres l'accès à des pratiques sexuelles où le plaisir sexuel dit féminin était significativement pris en compte contrairement aux expériences sexuelles qu'elles avaient vécues auparavant. Enfin, j'ai constaté que le militantisme féministe était une étape non négligeable dans la considération du plaisir sexuel dit féminin comme expérience de pouvoir. Cela a permis de révéler l'influence du discours militant sur le plaisir sexuel au sein des différentes sphères de socialisations des enquêtées, notamment auprès des mères. De ce fait, c'est à partir de ces évènements que les enquêtées ont commencé à appréhender l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin. En transmettant des normes sexuelles où le plaisir sexuel dit féminin est considéré ou en réitérant certaines pratiques sexuelles où leur plaisir avait été pris en compte, elles ont renouvelé leurs comportements sexuels et sociaux. Pour finir, dans le dernier chapitre, je me suis attachée à analyser la vie conjugale des enquêtées, autrement dit, la vie qu'elles avaient majoritairement au moment de l'enquête. Ce chapitre a notamment soulevé la difficulté pour certaines enquêtées de vivre la conscientisation féministe au sein de leur conjugalité hétérosexuelle. Pour autant, il a aussi permis de mettre en évidence les différentes pratiques sexuelles adoptées par les enquêtées afin d'inclure le plaisir sexuel dit féminin dans leurs pratiques sexuelles conjugales. Ce changement a été fait suite à la prise de conscience féministe. Cette dernière a permis aux enquêtées de considérer le plaisir sexuel dit féminin comme une expérience de pouvoir et, dans une certaine mesure, de sortir de l'hétéronormativité inhérente aux pratiques sexuelles conjugales. Enfin, ce dernier chapitre a mis en évidence différentes configurations conjugales et sexuelles en dehors du cadre

hétéronormatif. L'analyse de la conjugalité non-exclusive et des sexualités bisexuelles et lesbiennes a permis de constater que le plaisir sexuel dit féminin était présent de façon plus significative dans les pratiques sexuelles rattachées à ces configurations, notamment car le plaisir sexuel dit féminin y est vécu hors de l'aspect procréatif.

Ainsi, bien que cette démarche de recherche ait ses limites en termes de méthodologie et d'analyse, elle a permis de montrer comment les enquêtées, militantes féministes, investissaient l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin au cœur des domaines de la sexualité, de la conjugalité et du militantisme. Elle a aussi permis d'ancrer le plaisir sexuel dit féminin au sein de la recherche sociologique.

Pour autant, faire le choix d'appréhender le plaisir sexuel dit féminin sous le prisme du parcours de vie ne peut pas être suffisant pour saisir la complexité des interactions sociales en jeu dans la construction du plaisir sexuel dit féminin comme une expérience de pouvoir. En m'intéressant au discours sur la sexualité et aux pratiques sexuelles au sein de la sphère amicale, j'ai mis en évidence la perspective genrée du discours sur le plaisir sexuel en montrant que les échanges sur la sexualité dans un groupe amical exclusivement féminin renforçaient les pratiques sexuelles hétérosexuelles et priorisaient le plaisir sexuel dit masculin tandis que dans un groupe mixte la discussion concernant plaisir sexuel était plus fluide. De plus, j'ai aussi montré que la réflexion autour des pratiques homosexuelles n'était pensée que dans l'optique d'une pratique hétérosexuelle de la sexualité par le groupe amical féminin. Pour ces différentes raisons, il me semble qu'il serait intéressant d'entamer une recherche plus approfondie sur l'influence des relations amicales dans la considération du plaisir sexuel dit féminin. Par ailleurs, je ne me suis intéressée qu'au plaisir sexuel dit féminin. Effectuer une recherche sur la construction sociale du plaisir sexuel dit masculin permettrait à mon sens d'appréhender l'expérience empouvoirante sous un nouveau prisme. Il me semble que cela permettrait aussi d'appréhender autrement la notion de consentement. En effet, lors de l'analyse de violences sexistes et sexuelles, j'ai noté que le plaisir sexuel dit masculin était priorisé face au plaisir sexuel dit féminin mais aussi face au consentement des enquêtées. De plus, comparer les parcours de vie féminin et masculin sous le prisme du plaisir sexuel ajouterait à la compréhension de la sexualité conjugale hétérosexuelle. Enfin, le cœur de mon troisième chapitre concernait principalement la sexualité conjugale hétérosexuelle. C'est pourquoi, se pencher plus

précisément sur la sexualité conjugale homosexuelle permettrait d'appréhender l'expérience empouvoirante du plaisir sexuel dit féminin en dehors de l'hétéronormativité. Il serait alors intéressant d'en saisir la portée méso- et macrosociale.

Pour conclure, effectuer un travail de recherche sociologique m'a permis d'affiner ma pensée féministe et de penser un avenir professionnel où le discours sur le plaisir sexuel est devenu indispensable. En effet, par ce travail de recherche, j'ai compris la portée des différentes socialisations (familiale, amicale, militante) sur la pratique de la sexualité. Il me semble qu'il est primordial d'adopter un discours où le plaisir sexuel dit féminin est inclus dans les pratiques sexuelles, pensé comme légitime par les femmes et entendu par les futurs partenaires sexuels.

Bibliographie

Ouvrages

BOZON M. (2013), Sociologie de la sexualité, Armand Colin.

CHARPENEL M., PAVARD B. (2013), Féminisme, dans ACHIN C. et al., Dictionnaire, genre et science politique. Presses de Sciences Po.

DARMON M. (2007), La socialisation, collection 128, Armand Colin,

FASSIN E. (2009), Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales

FIDOLINI V. (2019), L'hétéronormativité, Manuel indocile de sciences sociales, La Découverte

FILLIEULE O., PUDAL B. (2010), Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête, dans AGRIKOLIANSKY E. et al., Penser les mouvements sociaux, La Découverte

FILLIEULE O., MASCLET C. (2013), Mouvements sociaux, dans ACHIN C. Dictionnaire. Genre et science politique. Presses de Sciences Po

FOUCAULT M. (1976), Histoire de la sexualité I : La Volonté de savoir, Gallimard

GIAMI A. & GERT H. (2015), Révolutions sexuelles, Editions La Musardine

GIRARD G., (2019), « chapitre 4. La prévention du Sida, objet de sciences sociales » dans GIRARD G. & al., Sexualité, savoirs et pouvoirs. Les Presses de l'Université de Montréal

OLLIVER M. et TREMBLAY M. (2000), « Chapitre 1 : Quelques principes sur la recherche féministe ». Questionnements féministes et méthodologie de la recherche. L'Harmattan.

PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M. (2020), Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours, Broché

RHEAUME J. (2019). Pouvoir d'agir. Dans DELORY-MOMBERGER C., Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique, Érès.

RUBIN G. (2010), Surveiller et jouir, Anthropologie politique du sexe, Epel

TABET P. (2004), La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel, Bibliothèque du féminisme. L'Harmattan

TIGER L. (2003), A la recherche des plaisirs, Petite Bibliothèque Payot

Articles

ANDRO A., BACHMANN L., BAJOS N. & HAMEL C. (2010). La sexualité des femmes : le plaisir contraint. *Nouvelles Questions Féministes*. Antipodes

AWONDO P. et GOURARIER M. (2010, mise en ligne le 9 mars 2015) « Journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain » », *Journal des anthropologues*. Association Française des anthropologues.

CARPENTIER N. et WHITE D. (2013), III. Les défis théoriques et méthodologiques de la perspective des parcours de vie, Perspective des parcours de vie et sociologie de l'individuation, *Sociologie et sociétés*, vol 45, Presses de l'Université de Montréal.

CLAIR I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 213, Le Seuil.

CLAIR I. (2016). La sexualité dans la relation d'enquête: Décryptage d'un tabou méthodologique. *Revue française de sociologie*. Vol 57, Presses de Science Po.

FILLIEULE O., ROSSIER T. (2019), Devenir(s) militants, Proposition de méthode pour une exploration des conséquences biographiques de l'engagement des soixante-huitard·e·s français·e·s, *Revue française de science politique*, Vol. 69, Presses de Sciences Po

GENEL K. (2004), Le biopouvoir chez Foucault et Agamben, *Methodos [en ligne], 4 ;* DOI : https://doi.org/10.4000/methodos.131

GOLSORKHI D., BERGERON H., CASTEL P., DURAND R. & LECA B. (2011). Mouvements sociaux, organisations et stratégies. *Revue française de gestion*

LECLERCQ C., PAGIS J. (2011), LES INCIDENCES BIOGRAPHIQUES DE L'ENGAGEMENT, Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction. *Sociétés contemporaines*, vol n° 84, Presses de Sciences Po

SANTELLI E. (2018), De la jeunesse sexuelle à la sexualité conjugale, des femmes en retrait, *Genre, Sexualité & Société [en ligne]*, 20. DOI : https://doi.org/10.4000/gss.5079

SANTELLI E. (2019). L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale. *Sociologie*, vol 10. Presses Universitaires de France DOI : https://doi.org/10.3917/socio.102.0153

SANTELLI, E. (2019). « Profiter de sa jeunesse avant de se caser » : Entre injonction normative, variation sociale et effet de genre. *Agora débats/jeunesses*, vol 83. Presses de Sciences Po. DOI : https://doi.org/10.3917/agora.083.0025

Annexes

Annexe 1 : Le guide d'entretien

1. Présentation générale

Avant de commencer, mon projet de recherche porte sur le parcours de vie des militantes, notamment sur l'apprentissage et le rapport à la sexualité. Nous allons donc aborder des questions intimes, peut-être souhaitez-vous vous installer ailleurs ? Dans un endroit où vous pouvez être seul·e ?
Si vous vous sentez mal à l'aise avec certaines questions, vous n'êtes pas obligées d'y répondre. À tout moment, nous pouvons arrêter l'entretien car vous ne souhaitez plus y prendre part. N'hésitez pas à me le dire.

- *Pouvez-vous vous présenter ?*
- Prénom, âge, profession, orientation sexuelle, vie affective et familiale
- Etes-vous en couple ? Avez-vous des enfants ?
- Pouvez-vous me parler de votre relation avec vos enfants ?
- Quelle profession exerce vos parents ? Pouvez-vous me parler d'eux ? De leur éducation ?
- Avez-vous des frères et/ou sœurs ?
- Pouvez-vous me parlez de votre relation avec vos frères et sœurs ?
- Où avez-vous grandi ?
- Depuis quand êtes-vous dans la région parisienne/bretonne ?
- Avez-vous déménagé ?
- Pouvez-vous me parler de votre parcours scolaire primaire puis secondaire ?
- Avez-vous effectué des études supérieures ? Pouvez-vous m'en parler ?
- Pouvez-vous me parlez de votre parcours professionnel ?

2. La consigne : Quelles sont les principales idées avec lesquelles vous avez grandi concernant la sexualité ? Et plus précisément le plaisir sexuel ?

- D'où viennent ces premières informations ? Pouvez-vous me donner des exemples ? Quand avez-vous entendu parler de plaisir sexuel pour la première fois ? Quel âge aviez-vous ?

3. Thème n°1 : Socialisation à la sexualité

3.1. La sphère familiale (*Précisez le contexte : enfance, puis adolescence)*

- De manière générale, est-ce que vous parliez de sexualité avec vos parents ? Et de plaisir sexuel ?
- *Si la réponse est non* : Selon vous, pourquoi n'en parliez-vous pas ? Diriez-vous que c'était un sujet tabou ?
- Quel âge aviez-vous ?
- Vous vous rappelez vous si c'est une conversation que vous avez eu avec un seul de vos parents ou les deux ?

- Pouvez-vous me parler de l'éducation sexuelle que vos parents ont reçu ? Vos grands-parents ?
- Est-ce que vous parliez de sexualité avec vos frères/sœurs ? Et avec le reste de la famille ? Est-ce un sujet facilement abordable ?
- Est-ce que vous avez déjà entendu vos parents parler de sexualité entre eux ? Pouvez-vous me donner un exemple ?

3.2. La religion

- Avez-vous été éduquée avec des principes religieux ?
- Actuellement, êtes-vous croyante ? Etes-vous pratiquante ?
- Pensez-vous que ces principes ont influé votre apprentissage de la sexualité ? Pouvez-vous me donner un exemple ?
- Quels sont les principes religieux que vous suivez ?

3.3. L'éducation scolaire et extra-scolaire

- Vous rappelez-vous avoir eu des échanges concernant la sexualité avec un·e enseigant·e durant votre scolarité ? De quelque sujet que ce soit (primaire, collège, secondaire)
- Plus précisément, vous rappelez-vous avoir eu un ou des cours d'éducation à la sexualité au cours de votre scolarité ?
- *Si la réponse est oui* : Par qui était dispensé ce ou ces cours ?
- Qu'avez-vous retenu de ces cours ? Y avait-t-il un thème principal durant ce/ces cours ? Pouvez-vous me donner un exemple ?
- Pensez-vous que ces cours d'éducation à la sexualité ont eu un impact sur votre apprentissage de la sexualité ? Si oui, en quoi ?
- Si non, qu'auriez-vous voulu obtenir comme informations ?

Si la personne interrogée ne se souvient pas avoir eu de cours d'éducation à la sexualité :

- Pensez-vous que ne pas avoir eu de cours d'éducation à la sexualité a influencé votre apprentissage de la sexualité ?

Si la réponse est oui : Pouvez-vous me donner un ou des exemples où le cours vous aurez été utile ?

- Et durant vos études supérieures, vous rappelez-vous avoir des échanges autour de la sexualité avec vos professeur.es ? *Lorsqu'il y a des stages effectués à l'étranger, pouvez-vous me parler de votre expérience à l'étranger ?*

- Faisiez-vous une activité extra-scolaire, sportive ou culturelle ?
- Avez-vous des souvenirs d'activités, d'échanges autour de la sexualité ?
- Selon vous, cette activité a-t-elle eu un impact sur votre apprentissage à la sexualité ?
- Si la réponse est oui : *pouvez-vous me donner un exemple ?*

3.4. La sphère amicale

- Lorsque vous étiez enfant, parliez-vous de sexualité/plaisir sexuel avec vos ami.es ?
- Lorsque vous étiez adolescente, parliez-vous de sexualité avec vos ami.es ?
- *Si la réponse est oui* : Etais-ce plutôt un cercle amical mixte ou féminin ?
- De quoi parliez-vous ?

- Aviez-vous le sentiment de pouvoir parler de tout, sans tabou ? (masturbation, la « première fois », le fait d'avoir eu un orgasme ou non). Pouvez-vous me donnez un exemple de confidence ?

3.5. L'apprentissage de la sexualité via le prisme de l'espace médiatique et culturel

- Vous souvenez-vous avoir eu un livre d'éducation à la sexualité ? (du type « le guide du zizi sexuel de Titeuf »)
- Quel est votre souvenir de ce livre ?
- Qu'est-ce que vous regardiez/cherchiez dans ce livre ? Pourquoi ?
- Qui vous l'a offert ?
- Pouvez-vous me parler des lectures que vous aviez durant l'enfance/l'adolescence ?
- Est-ce que vous vous rappelez avoir ressenti du plaisir avec certaines de ces lectures ? Pouvez-vous me donner un exemple ?
- Lisiez-vous des magazines de presse avec des conseils dit « d'amour » ou « sexo » ?
- Etais-ce une activité que vous faisiez seule ou avec des ami.es ?
- Pouvez-vous me parler de la musique/des artistes que vous écoutiez ?
- Dans quel contexte écoutiez-vous ces musiques ?
- Est-ce que vous vous rappelez avoir ressenti du plaisir lorsque vous écoutiez ces musiques ?
- Est-ce que vous avez déjà regardé des films érotiques/pornographiques ?
- A quel âge avez-vous commencé ? Dans quel contexte ?
- Pouvez-vous me parler des séries/films que vous regardiez ? Est-ce que vous vous rappelez si cela avait un effet sur votre plaisir ?
- Quel était votre usage d'internet ? (chat, blog, information, pornographie)
- De manière générale, pensez-vous que l'apprentissage de la sexualité via les médias est quelque chose d'important ? Pourquoi ? Pouvez-vous m'expliquer ?

Lorsque les personnes répondent négativement aux précédentes questions :
- Selon vous, ne pas avoir eu d'apprentissage de la sexualité via les médias a-t-il eu un impact sur votre vie sexuelle ?
- *Si la réponse est oui* : En quoi ? Pouvez-vous me donner un exemple ?

4. Thème n° 2 Rapport à la sexualité

- Comment définissez-vous le plaisir sexuel ?
- Actuellement, comment vous sentez-vous dans votre sexualité ?
- Pouvez-vous me parler des expériences marquantes, négatives ou positives, de votre vie sexuelle ? *(Penser violences sexuelles, mise en couple, militantisme, maternité, célibat, changement d'orientation sexuelle, expérience homosexuelle, ménopause, etc…)*
- Pouvez-vous me parler de la première expérience sexuelle dont vous vous souvenez ?
- Etais-ce la première fois où vous ressentiez du plaisir ?
- Pourriez-vous me dire ce qui différencie cette première fois où vous avez ressenti du plaisir à la dernière fois où ça a été le cas ?
- Vous souvenez-vous à quel âge vous avez commencé la masturbation ? Est-ce une pratique que vous effectuez régulièrement ?
- Est-ce que ressentir du plaisir sexuel est quelque chose d'important pour vous ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

- Vivez-vous différemment le plaisir seule et le plaisir à deux ? Pouvez-vous m'expliquer plus précisément ? (Par exemple lorsque vous êtes en couple)
- Est-ce que vous parlez de plaisir sexuel avec votre partenaire ? Du sien ? Du votre ?

5. Thème n°3 : Parler de sexualité avec son entourage

- Est-ce que vos proches parlent de sexualité, de plaisir sexuel avec vous ? Dans quel contexte ? Qui aborde le sujet ?
- Est-ce que vos proches suivent les actualités médiatiques en lien avec la sexualité ?
- Quels sont les sujets que vous abordez ? Y-a-t-il des désaccords ?
- Parlez-vous de votre propre plaisir sexuel ?
- Quels sont les derniers débats que vous avez eu sur des sujets autour de la sexualité ? Avec qui ? Pourquoi ?

Si la personne est parent ou proche de jeunes adolescent.es/enfants,

- Est-ce que vous parlez de sexualité avec les jeunes de votre entourage ?
- De quel sujet parlez-vous en premier lieu ?
- Recherchent-iels des informations concernant la sexualité auprès de vous ?
- Est-ce que les jeunes de votre entourage savent que vous êtes féministe ?
- Trouvez-vous que votre discours est différent de celui que vous avez reçu ?
- Dans le cadre de l'associatif, est-ce que vous rencontrez des jeunes ?
- Discutez-vous de la même façon avec les jeunes de votre entourage qu'avec celleux que vous rencontrez dans le cadre associatif ?
- En quoi votre discours est-il différent ? Pouvez-vous me donner un exemple ?

6. Thème n° 4 : L'évolution de la notion de plaisir dans la société française

- Est-ce que vous suivez les actualités médiatiques en lien avec la sexualité ?
- Quelles sont les canaux d'information que vous utilisez pour les suivre ?
- Pouvez-vous me parler de la dernière actualité médiatique en lien avec la sexualité dont vous vous rappelez ?
- Selon vous, qu'est-ce que les mouvements féministes des années 70 ont-ils changé en termes de sexualité ?
- *Que pensez-vous de la notion de libération de la sexualité utilisée depuis cette époque ?*
- *Qu'est-ce qui différencie le discours des militantes féministes des années 70 des discours actuels sur le plaisir sexuel ?*
- Est-ce que vous avez déjà entendu parler de la « charge sexuelle » ? (mettre des mots comme la contraception, l'obligation de jouir, se faire belle, etc). Qu'en pensez-vous ?
- Est-ce quelque chose que vous pensez vivre au quotidien ?

7. Thème n°5 : Le féminisme, l'association et le projet d'éducation à la sexualité

7.1 Le féminisme

- Quand avez-vous commencé à vous identifier comme féministe ? Est-ce dû à un moment en particulier ? Pouvez-vous me parlez de ce moment ?
- Qu'est-ce que cela a changé pour vous dans votre rapport à la sexualité ?

7.2 L'association

- Depuis quand êtes-vous membre de l'association ?
- Pourquoi avoir intégré cette association particulièrement ?

Pour les membres d'OLF : Pourquoi avoir été tout particulièrement le groupe « Libération des sexualités » ?

- Avez-vous ou faites-vous partie d'autres associations ?

7.3 Le projet associatif

- Pouvez-vous me parler du projet d'éducation à la sexualité en cours dans l'associations ?
- Pour OLF : Demandez sur quel chapitre elle travaille ?
- Pour les anciennes du projet : Savez-vous pourquoi l'association a-t-elle décidé de travailler sur ce projet en particulier ?
- Pourquoi vous êtes-vous investi.es dans ce projet ?
- En tant que bénévole dans ce projet, que souhaitez-vous transmettre ?
- Est-ce que travailler sur le projet a-t-il un impact sur votre vision de la sexualité ? Sur vos pratiques au quotidien ? Pouvez-vous me donner un exemple ?

8. **Fin :** Avez-vous quelque chose à rajouter ?